
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01470326 8

COURS PUBLICS

DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE

1877

CORNEILLE

LA CRITIQUE IDÉALE ET CATHOLIQUE

PAR M. AUGUSTE CHARAUX

Professeur de Littérature française à l'Université catholique de Lille.

Avec une Introduction

PAR LE R. P. MARQUIGNY

LIBRAIRIE DE J. LEFORT

IMPRIMEUR ÉDITEUR

LILLE — rue Charles de Muyssart, 24

PARIS — rue des Saints-Pères, 30

1878

Offert par l'auteur

A. C.

CORNEILLE

LA CRITIQUE IDÉALE ET CATHOLIQUE

COURS PUBLICS
DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE
1877

CORNEILLE

LA CRITIQUE IDÉALE ET CATHOLIQUE

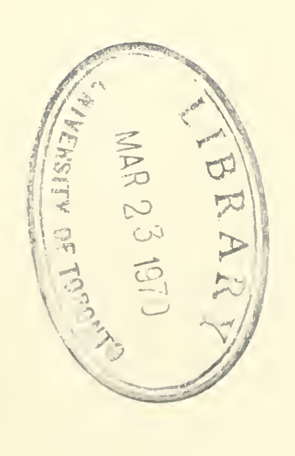
PAR M. AUGUSTE CHARAUX
Professeur de Littérature française à l'Université catholique de Lille.

Avec une Introduction
PAR LE R. P. MARQUIGNY

LIBRAIRIE DE J. LEFORT
IMPRIMEUR ÉDITEUR

LILLE
rue Charles de Muyssart, 24

PARIS
rue des Saints-Pères, 30


LIBRARY
MAR 23 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

INTRODUCTION [1]

On l'a dit avec beaucoup de justesse : « La grande critique littéraire est encore à fonder. » Ce qui a manqué pour cela, ce n'est pas le talent, mais la doctrine. Pour faire de la bonne et saine critique, pour apprécier ce qui est beau et vrai, ou juger ce qui n'est ni beau ni vrai, il faut avoir conservé sans altération les principes du vrai et du beau. Or, ces notions fondamentales ont subi, même en des intelligences d'élite, de très-graves atteintes.

Nos académies avaient pour mission d'entretenir, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la religion du beau; mais elles n'ont pas su se préserver elles-mêmes de tristes défaillances. Nos littérateurs les plus renommés, les Laharpe, les Villemain, les Sainte-Beuve, les Nisard ont suivi les règles d'une critique incomplète ou fausse. L'enseignement des écoles de l'Etat s'est trop souvent inspiré de l'esprit rationaliste, voltairien

(1) Cette introduction, du R. P. Marquigny, a paru dans les *Etudes religieuses de la Compagnie de Jésus*, sous ce titre : *Un essai de Critique idéale et catholique.*

ou païen. Nulle part il ne se rencontrait un corps de doctrines et de docteurs pour la création d'une puissante école littéraire.

Les universités catholiques, nous en avons l'espoir, réussiront à restaurer le culte du beau et à réformer les lettres en les enseignant. Il n'était que temps de réagir : l'invasion du scepticisme et du matérialisme dans la littérature aurait achevé de ruiner nos traditions, de dépraver le goût et d'avilir la langue française.

Un professeur de Lille a donné, dans des leçons neuves et hardies, le signal d'une rupture avec la vieille critique universitaire. En une douzaine de cours, où la franchise éclate et où déborde la foi, M. Auguste Charaux redresse avec vigueur les jugements erronés et timides ; puis, sur la base solide des principes catholiques, il établit un système de critique, d'après lequel sont étudiées les œuvres et la vie de Corneille. Les lecteurs des *Études* nous sauront gré peut-être de servir d'écho à l'ardente parole du professeur de l'université lilloise.

I

Selon M. Charaux, il existe trois formes de la critique littéraire en ce siècle. La critique de Laharpe est celle des détails, souvent injuste, toujours insuffisante. Il y a un goût élevé qui juge l'ensemble, les propor-

tions, le plan d'un ouvrage, sa doctrine et son esprit. Ce goût manquait à Laharpe ; il a fait de la critique au microscope. Or, si vous examinez dans les détails un auteur comme Horace, il est plein de vérités particulières ; mais, si vous le voyez de haut, vous l'apprécierez tout autrement.

MM. Nisard et Villemain ont voulu gagner les hauteurs ; malheureusement l'esprit de leur critique n'est qu'une fausse et vaniteuse impartialité. Leur éclectisme a placé le vrai et le beau dans une sorte de juste milieu. Le gallicanisme de Bossuet est une merveille pour M. Nisard ; mais aussi n'est-ce pas un monstre que l'ultramontanisme ! D'autre part, Fénelon qui s'est soumis au pape a un grand tort, le « sens propre. » Critique contradictoire ! M. Villemain, lui, blâme Voltaire de son impiété et le loue d'avoir été le « rénovateur de l'esprit européen. » Et cela s'appelle impartialité !

Cette critique, qui aboutit à l'éloge discret du mal, à l'éloge rétréci du vrai et du beau, paraît à M. Charaux ressembler exactement à l'hérésie catholique libérale. « Celle-ci, dit-il, prétend avoir l'amour de la vérité ; elle laisse communier ses adeptes, plus adroite que le jansénisme ; elle s'intitule catholique, elle a ses journaux et ses revues catholiques : elle plie un genou devant la vérité. Mais si Rome, par la voix du Saint-Père, demande la définition nouvelle d'un dogme de tradition ; s'il est question de proclamer l'infaillibilité

des papes, elle s'agite, elle proteste, elle supplie la vérité de ne point paraître dans tout son éclat, de se cacher encore quelque temps, elle conseille à Dieu la prudence : elle plie un genou devant l'erreur. »

Si la critique de M. Villemain et de M. Nisard peut être nommée catholique libérale, celle de Sainte-Beuve est la critique du mal. Ceux-là, par fausse impartialité, ont cherché le bien dans le mal ; celui-ci cherche le mal partout, même dans le bien. « Je ne suis content, a-t-il dit, que quand j'ai découvert le côté faible ou le point vulnérable d'un grand homme. » C'est la critique prise dans le sens étroit et vulgaire ; ou plutôt ce n'est pas la critique, mais la malignité littéraire. Disons au contraire : « Ce sera pour nous un bonheur d'ajouter un trait de plus à la beauté du caractère ou des œuvres d'un grand homme. »

La critique que M. Charaux recommande et qu'il exerce est « idéale et catholique. » Par l'étude des grands écrivains, elle cherche à former, pour la perfection de l'intelligence et du cœur, un modèle du beau qui réponde à cette idée que nous en avons tous dans l'âme. Elle admire la beauté de l'expression, qui colore et embellit la vérité ; mais elle place au-dessus de tout la beauté de la vérité qui illumine la parole. Elle s'éclaire, par contraste, des modèles mêmes que fournissent les génies du mal ; elle est charitable pour les grands hommes, sans cesser d'être sin-

cère ; généreuse pour Corneille, impitoyable pour Voltaire.

La critique, comme les autres œuvres littéraires de ce temps, est sortie de ses voies pour s'être éloignée du type divin. Elle n'a voulu voir que la forme ; et, quand elle n'est pas allée jusqu'à prendre le modèle en horreur, elle n'a point osé le contempler dans toute sa perfection. Le catholicisme seul relèvera la critique jusqu'au parfait exemplaire de toute littérature et du beau en général ; seul, il lui fera découvrir et apprécier, comprendre et révéler le beau dans les œuvres réellement belles ; seul, en effet, il peut tirer du fond de l'âme l'idée vague de beauté et fournir un modèle qui serve de règle infaillible pour admirer ou pour écrire.

II

M. Charaux a raison de croire, et il a très-bien fait de dire hautement, dans son premier cours, qu'un professeur d'université catholique, pour être digne de son rôle et triompher des lettres païennes, renouvelées par la Révolution, doit être chrétien parfait, c'est-à-dire, confirmé dans la foi catholique, apostolique et romaine, sans nuance et sans nuage. C'est réellement à cette hauteur qu'il faut se mettre pour enseigner la littérature, pour définir les règles du goût et les lois du beau. Étroitement uni au vrai, le beau a sa source la plus profonde

dans le catholicisme, puisque c'est la religion de la vérité absolue.

Recueillons textuellement la définition que donne de la littérature le vaillant et religieux professeur de Lille : « La littérature est, dans la prose comme dans les vers, depuis la philosophie jusqu'au roman, l'expression naturelle, animée, souvent éloquente, de la vérité morale, mise en relief dans un ordre lumineux et rajeunie par le style original de l'écrivain. » La vérité et le beau sont inséparables : l'un est de l'essence de l'autre, il en est le reflet et la splendeur. Dans le ciel, la vérité a son rayonnement divin et se suffit à elle-même ; à nous, pour la faire briller, il faut les couleurs de l'imagination, le plus souvent du moins, il faut l'émotion du cœur, le goût qui n'est autre chose que le jugement appliqué à l'expression littéraire. Mais la vérité elle-même, — je me plais ici à reproduire les pensées et le langage de M. Charaux, — n'arrive jusqu'à l'homme et jusqu'à l'écrivain avec toute sa puissance que par l'intermédiaire de Jésus-Christ, descendu chez les hommes pour la rétablir dans sa plénitude, la faire saisir surtout au cœur, la produire aux regards de l'intelligence plus éclatante, plus chaste, plus belle. Les anciens cependant ont connu le beau ; moins glacés que les sceptiques modernes, ils ont eu leur surnaturel. Mais ce surnaturel les a égarés ; ils ont surtout fidèlement imité la nature.

Le Verbe incarné, en s'approchant de l'homme, lui a rendu plus sensible la beauté de la vérité. Non content de prendre notre corps et notre souffrance, il est mort comme nous mourons ; puis il a triomphé de la mort dans la transfiguration de la résurrection et de la gloire. De là trois genres de beauté, dont les deux premiers sont inférieurs, malgré le sceau divin que leur a donné le Sauveur Jésus. M. Charaux les nomme : beauté plastique, beauté morale de la souffrance, beauté de la transfiguration. La *littérature* en général, toute œuvre littéraire doit envisager ces trois aspects de la beauté. Il n'est pas d'écrivain qui n'ait à peindre l'homme à l'homme, qui ne soit obligé, s'il est chrétien, pour exciter notre courage dans la lutte, d'élever celle-ci le plus près possible du modèle divin de la souffrance ; enfin de lui présenter l'image du succès et de la victoire. Mais il n'est d'autre véritable triomphe que celui du devoir sur la passion après la lutte ; et l'idéal de ce triomphe, c'est Jésus-Christ qui sort transfiguré du tombeau. La forme elle-même, le style doivent être modelés sur la beauté du Verbe fait homme, parlant à sa Mère, aux docteurs, à ses disciples et à la multitude.

Notre littérature du XIXe siècle s'est perdue, pour avoir méprisé ce type à la fois divin et humain de la beauté ; nous sommes descendus très-bas. Jamais nous ne nous sommes élevés aussi haut qu'avec Corneille, poëte catholique par excellence, et qui peint, d'après

l'évangile, la souffrance de l'homme, ses combats, la victoire de l'héroïsme chrétien, et cette sorte de résurrection, cette ascension d'une âme qui se décide malgré tout pour le devoir. Presque tous les héros de Corneille, — il ne s'agit que du Corneille des grandes tragédies, — ont la beauté de la souffrance dans la lutte et revêtent, après le sacrifice, une vraie beauté de triomphe divin. Du tombeau où ils ont immolé leur passion au devoir, ils s'élèvent à Dieu dans la glorieuse sérénité qui suit la soumission. Chimène, Polyeucte, Pauline, Auguste sont les types tragiques les plus parfaits, des figures toutes radieuses de beauté chrétienne.

III

Dans une synthèse rapide et sévère, M. Charaux passe en revue les écrivains du XIX[e] siècle, afin de montrer que plus ils se sont écartés de la vérité absolue du catholicisme, plus ils se sont dégradés en dégradant leur siècle. Leur décadence se mesure à la distance qui les sépare de Jésus-Christ. La philosophie, l'éloquence, l'histoire, le roman, la poésie de notre temps sont examinés par le professeur avec une justice que plusieurs auditeurs ont sans doute trouvée bien cruelle.

De l'orgueilleux éclectisme, de la superbe et fausse impartialité des Cousin, des Jouffroy et des autres,

plus sceptiques que leur maître, la philosophie est descendue naturellement, par une dégradation nécessaire, à la religion naturelle de M. Jules Simon, à l'athéisme de M. Taine et au plus abject matérialisme.

Et l'éloquence, cette noble chose toute faite de vérité, de bonté et de désintéressement, n'allez pas la confondre avec cette rhétorique des tribuns qui parlent aux sens. M. Charaux peint trois types de fausse éloquence; je me suis imaginé voir M. Jules Favre, M. Jules Simon et M. Léon Gambetta. Peut-être le lecteur sera-t-il du même avis. Je cite : « Est on orateur, pour avoir la méchanceté oratoire, le sifflement de l'ironie, un teint bilieux, la lèvre pincée, une barbe moins majestueuse que repoussante, des mots glacials, des phrases qui tuent, l'autorité d'un geste qui dissimule le faux, le patriotisme sur les lèvres?... — Est-on orateur, pour avoir l'œil humide, l'onction sacerdotale d'un prêtre et toutes les finesses du beau dire, pour se jouer dans les détours des plus savantes constructions, pour avoir, sans s'écarter de l'erreur, le respect sincère de la vérité et même des douceurs pour la religion? Est-on orateur, pour distiller agréablement un venin subtilisé aux extrémités d'une langue toute parfumée d'hypocrisie poétique, ou pour verser des fleurs et des larmes sur la tombe ouverte du catholicisme?... — Est-on orateur, pour avoir les épaules carrées, la voix sonore, le geste violent, l'œil tragique,

quelque chose de soudain, d'impétueux et de calculé à la fois, de trivial, s'il le faut? Est-on orateur, pour avoir, suivant le jour, des éclats de voix impudents ou des retraites éhontées?... Mais c'est le mélodrame du mensonge! Mais c'est la comédie populaire du mensonge! »

L'histoire elle-même a menti, sous la plume de ces écrivains ennemis de Jésus-Christ et de sa divine religion. Tous, plus ou moins, hors des voies du catholicisme, ont abouti à une nouvelle Eglise, qui a pour souverain pontife Voltaire, à un paradis, celui que 89 nous a ouvert, et où nous tourbillonnons depuis cent ans. « L'historien, est-ce M. Guizot, qui, plus d'une fois équitable dans le détail, plus souvent, à l'extérieur, revêtu d'une austère impartialité, fait entrer de gré ou de force les événements dans le cadre inventé par son esprit étroit, mais absolu; et qui, vers son déclin, sur le seuil de la tombe, dédie l'erreur à ses petits-enfants, les prend à témoin des iniquités du magnanime Boniface VIII, ose comparer, pour en faire deux grands hommes, sur le même pied de grandeur, Calvin, l'apostat sanguinaire, et notre saint Louis?... — Ou bien, serait-il le type de l'historien, M. Thiers, jacobin sous la terreur, fataliste avec l'empire, déiste par intervalles, sceptique toujours, révolutionnaire quand même? Pour voir bien, ne faut-il pas voir de haut?... » Ne disons rien de Michelet, ni de la manière puérile

dont il entendait l'histoire, surtout à la fin de sa vie.

Les romanciers, Alexandre Dumas, Balzac, Eugène Sue, se donnent la main. Le premier a célébré le plaisir, plus encore, la volupté; le second n'a vu que l'or nécessaire au plaisir et la volonté à la poursuite de l'or; le troisième est le romancier de l'envie, qui fait convoiter l'or pour arriver à la jouissance. De ces trois hommes, deux sont morts sans Dieu. Ils ont laissé au peuple, en place de la foi, la haine. Que leur roman s'appelle social ou d'un autre nom, c'est le roman sensuel. Par respect pour les dames qui assistent à ses cours publics, M. Charaux n'a point parlé de George Sand.

Après les romanciers, les poëtes. Lamartine, c'est le sensualisme raffiné, presque idéalisé, si délicat qu'il devient insaisissable. Lamartine est voluptueux, en face même du crucifix et de la mort, par la langueur de ses trop longues peintures. Jamais il n'a chanté la sainte Vierge; il avait un autre idéal moins chaste, plus sensible. — Victor Hugo est l'homme de l'effet retentissant : il va à l'absurde, de sang-froid, pour étonner et retenir le public. Son théâtre fausse les caractères, donne à l'exception la plus large place, embellit la laideur du vice, travestit la vérité, ferait aimer le mal en exagérant une seule vertu dans un personnage livré du reste tout entier au vice. — Alfred de Musset, le plus français de nos poëtes, aboutit au

libertinage par le scepticisme. — Béranger est le chantre populaire de l'impiété.

Parmi tous ces écrivains, philosophes, poëtes, historiens, orateurs, quelques-uns ont été grands, par instants, à leurs débuts, lorsqu'ils étaient chrétiens; ils sont tombés, toujours plus bas, à mesure qu'ils abandonnaient la vérité catholique. Voilà ce qu'on a fait des lettres, en les séparant de la religion. Aussi ne nous étonnons pas si des hommes graves, si même les amateurs d'une fausse littérature qui les a empoisonnés la méprisent et la définissent mal.

IV

Après avoir déraciné le préjugé contre les lettres, préjugé dont les écrivains anti-chrétiens sont les auteurs et dont nous sommes les victimes, après être remonté jusqu'à la croix qu'ils ont méconnue, M. Charaux applique au grand Corneille, à son histoire et à ses œuvres, au *Cid* particulièrement, cette critique qu'il aime à nommer idéale et catholique, dont il faut voir l'exemple avec la théorie dans son livre même.

L'admirable poëte est tout aussi héroïque que pas un de ses héros. Notre professeur prouve cela parfaitement. Il peint dans Corneille et par Corneille l'esprit de famille, le génie et ses tourments, surtout les épreuves du génie chrétien, d'autant plus exposé à

l'envie, livré à la douleur, à la pauvreté, à la croix, qu'il est plus près de la vérité, plus près de Jésus-Christ dont il reproduit les traits, jusqu'à l'extrême souffrance. Corneille est bon, simple, crédule, comme les gens de bien, impressionnable, fier, brusque, tendre, aimant, plein d'une foi sublime. Il a les habitudes chrétiennes de nos ancêtres ; c'est le traducteur de l'*Imitation*. Après un premier triomphe, celui du *Cid*, le noble poëte entre, comme le Christ au lendemain des Rameaux, dans la voie de la Passion. Il est escorté de quelque honneur, mais aussi livré à la raillerie, à l'insulte, à la pauvreté. Son cœur de père est déchiré ; deux fils lui sont enlevés par la mort. A mesure qu'il souffre davantage, son caractère grandit, jusqu'à cette beauté de transfiguration qui jette un doux reflet sur ses derniers jours, sur son dénûment et sa profonde misère. A soixante-seize ans, le grand Corneille n'avait pas même de quoi se vêtir convenablement ; et il refusa en toute simplicité le secours pécuniaire que lui offrait un parent. Celui-ci nous a raconté que cette indépendance fière de Corneille lui tira les larmes des yeux.

Après cette esquisse de la vie du poëte, M. Charaux aborde les œuvres tragiques de Corneille. La vraie définition de la tragédie doit se tirer de notre cœur et de la bataille qui s'y livre souvent dans le silence. Si la tragédie antique était beaucoup plus majestueuse à

l'extérieur, elle était presque toujours livrée à la fatalité : la tragédie moderne, au moins celle du XVII[e] siècle, est belle de la peinture de l'humaine liberté, et d'autant plus émouvante, que les personnages y sont, pour ainsi dire, suspendus entre la passion et le devoir.

Le Cid, c'est moralement la tragédie de l'amour filial. Don Rodrigue immole ses espérances par devoir ; mais qu'il est faible ! c'est la faiblesse de la force. Chimène domine tout ; c'est la force de la faiblesse, c'est la grâce dans ce qu'elle a d'humain et aussi dans ce qu'elle a de divin ; c'est, avec le charme de la nature, l'énergie de la vertu surnaturelle. Soyez-en sûrs, elle n'épousera pas Rodrigue.

L'honorable professeur de Lille expose, en vrai maître de la critique, le plan et l'esprit du *Cid*, les péripéties, le nœud et le dénoûment ; il fait avec un tact exquis l'analyse des caractères. S'il relève certaines fautes de détail, c'est sans aucune malignité. Combien *le Cid* français est supérieur à celui de Guilhem de Castro ! Le poëte espagnol n'a fait ni une épopée, ni une tragédie, mais un roman varié, élevé quelquefois et souvent trivial, sans unité, tout d'extérieur. Il a peint l'Espagne et ses usages, les apparences surtout. Corneille met à nu le fond du cœur humain. Le drame, chez lui, est l'expression de cette lutte intérieure qui se passe en nous tous les jours ; c'est la vertu en action, dans ses combats et dans ses triomphes. « La tragédie

du *Cid* est moins espagnole qu'humaine ; moins humaine encore, par la peinture et le développement des passions, que chrétienne et surnaturelle ; idéale, en un mot, comme la grande tragédie doit l'être pour occuper dignement le cœur et l'esprit, en charmant les oreilles et les regards. »

L'œuvre du savant et religieux maître de l'université du Nord n'est pas finie. Il la continuera ; d'après le même *criterium* doctrinal, il jugera les grands écrivains des âges catholiques et ceux d'aujourd'hui. C'est ainsi que peu à peu, par leurs efforts persévérants, les docteurs de nos nouvelles écoles inoculeront aux lettres, aux sciences et aux arts, l'esprit chrétien, la sève et la vie.

Pour un catholique tel que M. Charaux, il n'est pas de meilleure joie ni de plus puissant encouragement que de retrouver, dans des documents pontificaux, l'expression de sa propre pensée. Le vaillant critique aura éprouvé cette ineffable consolation, s'il lui a été donné de lire une lettre latine que le Saint-Père adressait récemment à M. le baron Taccone-Gallucci. Pie IX félicite le noble écrivain de « placer dans le Verbe de Dieu l'idéal suprême du beau et d'assigner, comme raison dernière de la supériorité des arts chrétiens, l'union de ce même Verbe divin avec la nature humaine. Car, en contemplant dans le plus beau des enfants des hommes le type parfait de toute beauté, les arts ont pu enfin

allier l'élégance de la forme si merveilleusement cultivée par les Grecs avec ce que les hommes inspirés de l'esprit d'en haut avaient enseigné sur Dieu et sur ses œuvres. C'est en unissant de la sorte ce qui était auparavant séparé que les arts sont parvenus à cette perfection dont l'âme est ravie encore plus que les yeux. » (Bref du 27 août 1877.)

E. Marquigny. S. J.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Il y a plus de deux ans, quand auprès du cercueil de mon père, j'appris, en Lorraine, qu'une assemblée mémorable venait de voter la liberté de l'enseignement, je sentis s'élever en moi le désir très-vif d'être un des élus auxquels Dieu réservait la gloire chrétienne et la mission de régénérer la jeunesse, d'aider à relever ma chère patrie, la France! Un suffrage réparateur ouvrait enfin une voie nouvelle à l'éducation, ou plutôt restaurait celle que nos vénérés prédécesseurs, dans tant d'Universités illustres, avaient frayée à nos pères, avant le jansénisme et les savants hérétiques de Port-Royal. Soumis, du reste, à la volonté divine, et persuadé que l'occasion naîtrait sous mes pas, si le Ciel était d'accord avec mes désirs, affermi par cette pensée que mes vœux étaient entièrement désintéressés, ayant au cœur cette volonté ferme, dont j'avais fait part à Rome, au Vicaire infaillible de Jésus-Christ, d'accomplir parfaitement ma vocation, j'attendis, certain que Dieu m'écoutait, comme un père écoute son enfant, et qu'il m'exaucerait. Une lettre m'arriva de Lille, au

Lycée où j'enseignais la Rhétorique; elle m'appelait à l'œuvre de la libération chrétienne par l'Enseignement supérieur, œuvre dont la seule idée me faisait battre le cœur. Je n'oublierai jamais celui qui m'écrivit en cette occasion solennelle, parce qu'il a été, pour moi, le messager du Ciel et de la bonne nouvelle; il m'invitait à contribuer, pour ma part, à la renaissance des Lettres inséparables de la vérité, des Lettres qui ont leur suprême idéal dans le Verbe de Dieu. La joie d'appartenir de plus près à l'Eglise, ma Mère, à cette Eglise qui depuis des siècles avait nourri la vie divine dans le cœur de mes pieux et catholiques parents, dans le cœur de leurs ancêtres, ne pouvait laisser place en moi à aucune préoccupation d'égoïsme. Dieu veuille, en récompense, donner à mon enseignement l'éloquence de la vérité! Qu'il accorde vie et puissance pour les intérêts du Ciel, à cet ordre admirable fondé par saint Ignace, où j'ai l'honneur d'avoir un des miens, et où j'ai trouvé, pour ce livre, pour une œuvre qui n'est que commencée, de si puissants encouragements!

Lille, le 6 Décembre 1877.

PREMIER COURS

Du Professeur : Que le Professeur doit être catholique romain et catholique d'action. — Idée générale du beau.

22 Janvier 1877.

LEÇON D'OUVERTURE

Du Professeur : Que le Professeur doit être catholique romain et catholique d'action. — Idée générale du beau.

Messieurs,

Il y a quelques jours, l'ouverture solennelle des Cours de notre Université faisait naître dans mon esprit un rapprochement historique. En voyant plusieurs vénérables Evêques présider une auguste assemblée, consacrer nos débuts, donner à notre œuvre un caractère divin, je me rappelais saint Remi, saint Avite, les autres prélats qui ont fondé la France catholique, et je me demandais s'il n'était pas plus facile de tirer jadis les barbares, Francs, Burgondes et Wisigoths, de leur ignorance ou de leur erreur, dans une Gaule longtemps catholique et pleine encore des glorieux souvenirs de Rome, que de vaincre le sophisme moderne, l'erreur raffinée et les délicatesses d'une

ignorance savante ou du moins ingénieuse à donner au préjugé les couleurs de la vérité.

Mais j'ai la ferme confiance que nous vaincrons ! Si nous n'avons pas tous le mérite éminent, la réputation de notre Doyen de la Faculté des lettres, si nous sommes des inconnus, nous avons, nous aurons l'amour de la vérité, du beau, de la jeunesse, du travail, une foi invincible dans l'avenir, dans le succès de notre œuvre, dans le génie de la France, altéré mais catholique, franc au-dessus de tout.

Le mot qui la désigne a fait le mot de franchise. Oui, nous aimons la vérité et nous aimons à la dire. Je le sais, Messieurs, vous l'entendrez avec respect, et vous la porterez autour de vous, là où l'erreur a pénétré ; vous nous soutiendrez de votre bienveillance, j'ose le dire, de ce regard qui aime ce que nous aimons, qui peint la foi catholique, celle que nous avons ; de ce regard qui fera passer dans notre cœur une confiance surnaturelle et l'espérance que notre parole fortifiée, émue par la vérité qui vous est *chère*, pourra vous plaire et vous toucher.

N'ai-je pas encore pour m'encourager notre vénéré Recteur qui m'a cru capable de vous être utile ? N'avons-nous pas tous, les prières des

catholiques et la bénédiction de Pie IX, le Pape infaillible, en lui et avec lui Jésus-Christ, la vérité même qui s'incarnera dans notre œuvre? Puisse-t-elle prendre chair et vie dans mes paroles! Puissé-je vous rendre Dieu visible à travers les splendeurs du beau et vous faire connaître les lettres divinisées!

Un grand orateur invoquait jadis les dieux quand il voulait restituer aux Grecs la raison et le cœur, l'ardeur de la liberté. Combien n'ai-je pas plus le droit, dans ma faiblesse, d'appeler le Ciel à mon secours, pour aider, comme j'en ai le devoir, à restituer aux jeunes gens la liberté de penser juste, le pouvoir d'analyser exactement une œuvre, de la résumer, de la presser, d'en extraire le vrai ou le faux, de distinguer comme à l'horizon d'un livre, c'est-à-dire, dès les premières pages, le point noir ou le mauvais principe qui se développe, se répand dans tout le volume, le corrompt et le lecteur en même temps, comme on voit certains nuages, en Italie, s'élever soudain de la terre, cacher le soleil et le ciel, empester l'air, semer au-dessous d'eux la fièvre et la mort. N'ai-je pas besoin de Dieu pour enseigner à la jeunesse, malgré les illusions de la bonne foi et les entraînements d'une imagination trop vive,

à saisir une erreur de jugement sous le faux brillant d'une période sonore, à arrêter, comme au passage, l'esprit du mal qui se joue dans les détours d'une phrase artificieusement construite?

C'est donc l'éducation de l'esprit qu'il faut refaire; or, le principe de l'éducation c'est la religion; elle forme la raison et le cœur, la raison d'abord, en l'élevant par le cœur et par les principes d'une théologie élémentaire jusqu'à Dieu, source de toute vérité. La raison ainsi divinisée est incorruptible; elle peut, à certaines heures, se cabrer sous l'influence de la passion, mais elle se redresse promptement; plus d'une fois même elle juge bien lorsque la volonté tourne au mal. Si la littérature n'est pas un vain mot, si elle n'est qu'une des expressions de la vérité, la religion qui fait les esprits droits, fera les esprits littéraires et la bonne littérature.

Pour l'enseigner, il faut donc être religieux: oui, il faut l'être dans toute la force du mot, par ces premières et divines études qui forment la raison, et aussi par une pensée éminemment chrétienne, celle de la mort! Quoi! c'est elle qui nous apprendra à être professeurs, poëtes, orateurs, à aimer, à goûter le beau? Rien n'est plus vrai. La mort a deux aspects : si nous abaissons

nos regards vers la terre, elle est pour notre vue ce cercueil enfoui, ces os bientôt réduits en poussière!... Mais ce néant du corps qui abat notre orgueil, c'est lui qui nous arrache à nous-mêmes, dissout la vanité, dissipe les ombres qui nous aveuglaient et nous cachaient la vraie lumière; oui, la pensée de la mort nous attire, en quelque sorte, hors de ce cercueil de chair où nous sommes ensevelis, et nous rend moins lourds ces membres moribonds qui disputent à l'esprit sa force et nous hébètent, suivant l'expression de Virgile; la pensée de la mort c'est la mémoire consolante et l'espérance de l'immortalité; c'est, dans une heure de désintéressement parfait, de sérénité plus qu'humaine, comme une possession anticipée du vrai, du bien, du beau.

Si un professeur de Lettres doit être religieux, il ne suffit pas qu'il se dise chrétien; c'est un nom sublime, sans doute; il rappelle le bois où Jésus-Christ souffrit la mort pour nous donner la vie; il est grand ce nom, au point que les plus coupables n'osent guère le renier en public, et que la foule même des indifférents, je le crois, à certaines heures, donnerait plus de martyrs que d'apostats. Mais que de fois, dans les temps ordinaires, n'a-t-on pas abusé de ce mot

divin. Il est bien porté dans le monde, il vous permet d'aller élégamment à la messe, de paraître à certains offices comme dans certains salons; allez au fond, il n'oblige à rien... c'est un vernis.

D'ailleurs êtes-vous chrétien comme Luther ou comme Calvin, ces deux hommes de la païenne et très-vieille renaissance? comme un anabaptiste ou comme un presbytérien? comme un anglican ou comme un puséiste? comme M. Guizot ou comme le pasteur Coquerel? Admettez-vous tel dogme? — Oui. — Tel autre? — Non. — Eh bien! moi, ce que vous rejetez, je l'accepte; ce que vous croyez, je le rejette, et la tour de Babel s'élève.

Le malheur des temps, les variations de la libre pensée, la mobilité de l'orgueil ont donc fait du nom le plus beau, le nom le plus vague, le plus indéfini. Or, le besoin de l'absolu nous tourmente; il nous faut autre chose que des mots, des phrases, des antithèses et du clinquant. Nous souffrons des longues incertitudes et de la duperie de tout un siècle; nous voulons des hommes qui se définissent et qui sachent définir.

Messieurs, comme Professeur je dois vous dire que je suis chrétien et catholique. J'entends

une voix railleuse : Catholique gallican? libéral? janséniste ou vieux catholique? Je suis heureux de pouvoir vous répondre d'une manière exacte, j'ose dire victorieuse. Aujourd'hui les gallicans sont plus rares que les feuilles mortes, aux arbres, dans la saison d'hiver. Nous avons assisté aux funérailles du gallicanisme, à Rome, en 1870, et les représentants les plus illustres de cette hérésie chère à César, ont signé, l'un après l'autre, son acte de décès. N'en parlons plus.

Qui oserait aujourd'hui, malgré Pie IX, s'afficher catholique libéral? Cette fausse doctrine, par certains endroits presque indéfinissable, pleine de réticences, d'insinuations, de fines avances au protestantisme, cette hérésie qui a la manie du conseil et tous les excès de la prudence, qui exagère aux dépens du surnaturel les forces de notre humaine nature, qui tiendrait volontiers le Pape en tutelle, et prierait Dieu de ne point compromettre sa dignité, en quittant son ciel, pour se mêler, par tant de miracles, aux affaires d'ici-bas; cette hérésie qui fait de la liberté religieuse, en politique, un principe absolu, et de l'Eternel, pour ainsi dire, un roi parlementaire, je la repousse de toutes mes forces. C'est par excellence l'hérésie de la vanité.

Je ne sais s'il existe aujourd'hui quelque janséniste. Naguère j'en ai connu un, un seul! C'était un laïque; sa longue et protestante redingote, je la vois encore, sa mine desséchée, son œil sévère, sa lèvre sans sourire, et jusqu'à ses austères lunettes. Il ne connaissait de la vie que les rigueurs du devoir, de système que la peur, de plaisir que la solitude. Il n'était point marié, ne fréquentait aucune femme depuis sa défunte mère. Il parlait bien, mais sans grâce, avec feu, mais de la tête, pas du cœur; sa personne était sans bonté. Un jour, malade à la mort, après s'être confessé, il n'osa communier. Pensez-y donc! il était dans son lit, et Dieu eût été souverainement offensé! Pour tout au monde il n'eût manqué à la messe le dimanche, au travail le lundi; jamais il ne se sentit assez juste pour faire ses Pâques. Cet homme sans défaut était un homme cependant; il était avare. Nos voisins d'Angleterre, s'il vivait encore ce janséniste, et s'ils l'avaient connu, n'auraient pas hésité à passer le détroit pour l'admirer, comme ils traversent l'Océan pour aller contempler quelque momie pétrifiée de l'antique Egypte.

A quoi bon vous parler des vieux catholiques; ce serait descendre trop bas. Du reste, le terme propre, dans sa crudité, ne conviendrait pas ici

pour les définir, et nulle périphrase ne serait assez chaste pour les peindre et les mépriser! Disons-le, cependant, cette hérésie des sens a débarrassé l'Eglise d'un je ne sais quoi qui souillait l'éclat de ses parvis. Je puis m'abuser, mais je crois que nous sommes parvenus au terme de toutes ces erreurs qui gardent encore un certain respect pour les apparences et pour l'ombre de la vérité. Demain aussi disparaîtront ces catholiques timides, ces gens de petites précautions, d'expédients ingénieux, de prudence mesquine, de calculs humains, et nous marcherons au combat sur la poussière oubliée des hérétiques de la peur!

Oui, tout compromis sera bientôt impossible entre le bien et le mal. La vérité et l'erreur, la vérité armée d'une charité divine, d'une prudence qui n'emprunte rien à l'égoïsme, l'erreur parée de tout l'éclat des vains discours, la mort et la vie seront en présence, comme en bataille pour une lutte mémorable, mais non définitive. La lutte est de tous les instants, de tous les siècles; elle est pour chacun de nous la force de la vie et la condition de la paix, comme elle est pour tous les peuples, pour tous les Etats celle de l'ordre et de la prospérité, pour

l'Eglise qui les gouverne bon gré, malgré, le motif d'un triomphe renouvelé autant de fois qu'il plaît à la Providence pour le salut du monde.

Ainsi donc, vivre c'est lutter; enseigner, c'est combattre pour la vérité, c'est-à-dire pour l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Je suis catholique, apostolique et romain; je crois à la parole des apôtres, parole qu'ils avaient entendue sur les lèvres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parole que l'Eglise et son Chef infaillible ont le droit de commenter, de développer, de définir dans toute la suite et jusqu'à la consommation des siècles. Ma foi est romaine, c'est-à-dire que je crois comme les papes, comme Pie IX, dont j'ai eu le bonheur, il y a trois ans, de baiser les chaînes. Permettez-moi de vous le rappeler, Messieurs, Rome signifie *force.* Longtemps les anciens Romains, quand ils étaient les maîtres des nations, crurent qu'ils en étaient la force et non les oppresseurs. Sans doute, leur puissance ne fut pas uniquement matérielle; elle s'exerçait aussi avec intelligence; aidée d'une politique prudente, elle contribua au bonheur des peuples sur la terre; elle chercha même à se faire aimer pour s'étendre et persévérer; en somme, le Capitole

fut vraiment la tête du monde ; il le gouverna par l'esprit et par l'orgueil ; il n'en fut jamais le cœur. Rome n'était alors que l'image d'une force plus vraie qui mûrissait dans les conseils de la Providence. N'en doutons pas, la Rome d'aujourd'hui, telle qu'elle est, celle du Pape, est à la fois la tête et le cœur du monde ; et quand, au Vatican répondra dans une parfaite unité de sentiments la France du Sacré-Cœur et de Montmartre, ce n'est pas seulement notre patrie qui sera débarrassée, dans son intégrité nouvelle, de deux étrangers, le barbare et l'impie, c'est le monde qui sera sauvé, ou plutôt qui respirera un instant, dans une sorte de trêve divine, entre les luttes du passé et celles de l'avenir. Oui, Rome est le centre de la force, de l'action divinisée, et nous, professeurs, nous devons être, pour l'enseignement, des catholiques romains, des catholiques d'action ! Pie IX ne nous donnait-il pas, hier, du Vatican, son mot d'ordre : « N'agitez pas, agissez, » c'est-à-dire agissez divinement. Nous ne devons pas même, à la veille d'une lutte toute chrétienne où le ciel seul nous prête ses armes, rien éprouver de ces ébranlements intérieurs, de ces effrois presqu'invincibles auxquels sont sujets parfois, à la veille d'une grande crise, les volontés les

plus énergiques, les courages les plus indomptables. Noûs avons pour nous le nombre, la force et l'exemple même de nos ennemis. N'est-il pas constant que les minorités factieuses dans les lettres et ailleurs, ont trop souvent réussi, bien que fondées sur l'erreur, mais appuyées sur l'audace de leurs chefs, sur la crédulité et la faiblesse des foules! N'est-il pas constant aussi que la plupart des hommes aiment le vrai, mais ne savent pas le poursuivre, et sont emportés sinon d'un mouvement aveugle, du moins d'un élan involontaire, par une frayeur mêlée de passion, à la remorque des hommes qui ne doutent ni d'eux, ni de leur fortune, ni de l'imbécilité humaine! L'erreur, pour peu qu'elle ait le vernis de l'esprit, le mal, s'il a l'air de ceindre la couronne du génie, séduisent la multitude et l'entraînent. Cependant divisez cette multitude, prenez chacun à part, il n'est personne qui n'aime le beau, le vrai, le bien. Ni ces hommes qui commandent l'armée ennemie n'ont la vérité pour eux, c'est à peine s'ils ont un talent que l'erreur a défiguré ; ni cette foule passionnée n'a le goût du mal, et néanmoins le mal est le maître tout-puissant. Quelles contradictions! Quel bouleversement de l'ordre naturel! Dieu l'a voulu,

sans doute, pour établir aux yeux des hommes, avec une parfaite évidence, que sa volonté seule maintenait la vérité contre l'erreur, et sauvait le monde de la fureur des méchants. Sans lui, il y a longtemps que la foule des honnêtes gens l'aurait laissé sombrer. Mais Dieu nous a faits libres et responsables, d'autant plus dignes, nous catholiques, de sa divine colère, dans notre faiblesse, que nous avons pour nous le nombre et la force. Quoi! nous n'osons pas! nous doutons, écrivains, littérateurs, critiques, poëtes, historiens, philosophes, professeurs, tous croyants, quand nous avons pour nous la puissance invincible de la vérité, quand le cœur de chaque homme, nous le savons, garde, sans qu'il puisse l'effacer, une empreinte divine, et bat naturellement pour le vrai, pour le bien, pour le beau, quand Jésus-Christ marche devant nous avec sa croix! Nous redoutons le sacrifice! Nous aimons, nous redoutons la vérité! Et derrière nous, attend pour nous suivre, une multitude longtemps trompée, séduite, demain dégoûtée de la boue des plumes flatteuses, du fiel caché dans les flots dorés de la parole, jusque dans l'onction d'une éloquence hypocrite, une multitude épuisée d'espérances vaines, de malheurs sans

cesse renaissants et d'illusions toujours abattues !

Croyez-vous que cent ans de Révolution n'aient pas fatigué l'erreur ? Elle paraît plus étendue, elle est moins enracinée ; elle est plus vaniteuse, elle est moins forte. Aujourd'hui les hommes du mal, écrivains et autres, poursuivent moins le triomphe de leur cause, que le plaisir, l'argent, la vie facile, les honneurs. Ils sont petits dans leur erreur ; ils ont perdu la vieille énergie de leurs pères, cette sorte de foi (qui tenait encore à un reste de vérité) dans une œuvre commencée avec ardeur, continuée avec audace, achevée à force d'obstination, au péril de la vie. Ils n'ont pas, les méchants, nos contemporains, ce que j'appellerais, faute d'une autre expression, le dévouement dans le mal. Aux hommes d'il y a cent ans, aux plus mauvais même, les âges précédents avaient légué des vertus toutes chrétiennes, l'amour du travail, la frugalité, la tempérance, la suite ; leur éducation les avait rendus puissants même pour l'erreur ! Et nous, fortifiés par d'immortelles espérances, soutenus par les textes sacrés, émus de la sublimité des livres saints, respirant Dieu sur nos lèvres, nous serions les vaincus de cette postérité étiolée que renieraient Voltaire et Rousseau !

D'autre part, cette foule des petits rhéteurs n'est pas aussi criminelle que la génération précédente des premiers libres-penseurs, et ceux qui les attaquent entreprennent de les sauver! nous sommes leurs amis; nous les aimons d'autant plus qu'ils sont plus malheureux, privés de la vérité, aveugles en un mot. Les chrétiens doivent combattre armés d'une rigueur inflexible contre l'erreur, d'une charité divine pour les personnes. Mais à quelle époque cette charité littéraire fut-elle plus indispensable? Le mal est dans notre nature corrompue dès l'origine; il nous plaît, nous émeut profondément; il s'est tellement glissé dans toutes les fibres de notre cœur, qu'il s'y réveille et les fait palpiter au moment où nous croyons le plus en avoir triomphé; il est comme insaisissable aux efforts d'une vertu naturelle; il prend même de faux airs de vertu et nous convie tous au bonheur dont l'idée est inséparable de nos jours et de nos nuits.

Mais le mal littéraire! en est-il un qui soit plus insinuant, plus doux, plus flatteur et plus contemporain! C'est lui qui a empoisonné le siècle, corrompu la religion, la politique, les mœurs, l'honneur, la vie, la mort! Il est partout.... en tranches dorées dans les riches bibliothèques,

en brochures impies ou menteuses chez certains savants, en romans chez la jeunesse. Puissance souveraine de l'erreur ! Détestable influence de l'imagination ! Eternelle faiblesse du cœur pour le mal ! Il est peu de familles chrétiennes où ce funeste roman n'ait été lu avec délices, où ce détestable venin n'ait été sucé par des lèvres avides et cependant catholiques ! Allez chez le pauvre ; il a aussi, lui, pour rien, une feuille facile à lire, emphatique, libre-penseuse, adroite à ménager l'apparence des bons sentiments, même de la religion, et qui s'étale où le crucifix n'est plus. L'erreur est devenue populaire ! Nous respirons le mal, presqu'involontairement, fatalement par toutes les issues de l'âme.

Si cette littérature est un danger pour les bons, combien ne sont-ils pas à plaindre ces hommes que leur éducation, leurs traditions, le respect même qu'ils portent à leurs précepteurs ont entraînés et enfoncent de plus en plus dans le mal ! Parmi eux, que d'écrivains qui distillent le fiel et dont la plume défendrait Jésus-Christ si l'on n'avait pris soin d'empoisonner leur vie à sa source ! Pour goûter le vrai et le beau, pour les aimer, il faut y avoir été initié dès le sein de sa mère, par les premières leçons de son père et de son

professeur. L'enfant prépare l'homme, et le vieillard entre au tombeau le cœur plein de sa jeunesse. Or, quelle foule nombreuse de lettrés vivent aujourd'hui, en apparence occupés de la vérité, tandis qu'ils en sont séparés, par une barrière invisible, par je ne sais quelle atmosphère dont la fausse transparence ne leur laisse apercevoir du bien que la trompeuse image, du beau qu'une forme légère et sans corps, du vrai qu'une ombre vaine et mensongère. Ceux-là ne sont-ils pas dans une sorte d'erreur invincible, et les combattre n'est-ce pas les aimer? les critiquer, trancher dans le vif, n'est-ce pas les guérir? Avant leurs frères et leurs maîtres, deux hommes ont fait leur éducation. Voltaire et Rousseau sont-ils rien autre chose, en résumé, que deux fanatiques apôtres de la tolérance, nés et comme exhalés du protestantisme en voie de corruption? A qui les voit de haut, dans leurs principaux traits, l'un, Voltaire, représente la haine de Jésus-Christ qui gênait son orgueil, en un mot la haine de l'amour; l'autre peint l'envie. N'a-t-il pas substitué à l'égalité chrétienne qui nous humilie tous devant le même Dieu et nous convie à la même nourriture divine, cette autre égalité humaine, impossible, qui n'est que l'orgueil

acharné à la destruction de toute supériorité? N'a-t-il pas allumé au foyer du cœur et comme au centre de la société la plus terrible passion? Sous prétexte de l'élever, n'a-t-il pas abaissé l'homme au niveau de la bête qui ne connaît pas de distinction ni de hiérarchie autre que celle de la force? N'a-t-il pas, à plaisir, formé le nuage d'où l'éclair et la tempête jaillissent, sans trêve, depuis un siècle? Tous deux n'ont-ils pas, avec délices, recueilli tout le suc mauvais de l'âme humaine, pour en faire une sorte de miel empoisonné, mortel à l'âme? Ils ne sont plus; mais leurs œuvres sont vivantes, et s'ils sont dans les bagnes divins, je le dis en hésitant, parce que rien ne révèle la dernière pensée d'un mourant, les secrets de la justice divine; si donc ils sont au supplice, leur peine consiste, il me semble, à contempler cette société ravagée dans ses croyances, exaltée dans son imagination, refroidie dans son cœur, et aussi le sang qui teint les champs de la guerre civile, sang que leur fausse éloquence a fait répandre!

Ces deux hommes ont perdu des générations; nous avons leurs descendants, leurs fils suivant l'erreur, à sauver. L'antiquité ornait ses héros de boucliers invincibles; Énée, Achille, luttaient

avec des armes apportées du ciel. Les anciens croyaient donc à une force surnaturelle ; mais ils reconnaissaient eux-mêmes la faiblesse de leurs dieux, impuissants à rendre invulnérable, par tous les points, le plus glorieux de leurs héros, Achille aux pieds légers. Nous, nous n'avons qu'un Dieu, et quand il combat en nous, pour nous, pour la vérité, pour ceux qui nous croient leurs ennemis, nous n'avons rien à craindre. C'est cuirassés de Jésus-Christ lui-même que nous descendons dans l'arène, et notre bras divinement conduit pourra porter des coups funestes à l'erreur. Je dis nous, parce que ce n'est pas en mon nom seulement que je parle, mais au nom de tous les vrais catholiques de Lille qui nous ont élus, aimés, encouragés, qui prieront quand nous combattrons, au nom de tous mes généreux collègues, des chefs qui nous conseillent, de l'immortel Pie IX qui nous suit des yeux! Sans doute, notre fragilité se fera jour par plus d'un côté ; l'homme n'aperçoit la vérité qu'avec des yeux timides, incertains, comme éblouis ; il n'en porte la lumière autour de lui qu'en la faisant vaciller. Mais c'est bien elle ! C'est bien la vérité cependant ! Elle se découvre au cœur surtout, la meilleure partie de notre être. Il semble, en effet, que nos sens

ébranlés, alourdis, lui livrent difficilement passage jusqu'à l'intelligence, jusqu'aux lèvres. Et c'est encore le catholicisme, qui divinisant les sens dans une chair sinon anéantie du moins réduite à ses fonctions nécessaires, les force à devenir les conducteurs de la vérité jusqu'à l'âme et les puissants auxiliaires de la foi. .

On pourrait me dire encore : A quoi bon, à propos de littérature, mettre en scène Jésus-Christ, l'Église catholique, apostolique et romaine ? Je crois avoir déjà dit plus haut quels étaient les fondements de l'éducation, d'un bon jugement et du goût. Mais je prends encore à témoin les païens eux-mêmes. Horace a dit : *Decipimur specie recti*, nous sommes déçus par la fausse apparence du beau. Je traduis *du beau*, quoique le mot *rectum* signifie avant tout ce qui est juste ; mais ici il s'agit des lettres et des conseils adressés à de jeunes poëtes ; ce qui est juste pour Horace, c'est l'expression réfléchissant avec une exactitude littéraire la justesse de la pensée ; le beau, c'est ce qui est juste ; ce qui est juste, c'est ce qui est vrai. Le poëte du bon sens ne faisait qu'un de la vérité et de la beauté. Or, l'expression la plus parfaite, la plus absolue du vrai, est dans le catholicisme ; il faut

en quelque sorte tremper sa plume dans le sang de Jésus-Christ pour être un poëte sublime, un homme de goût, un lettré, un professeur dans toute la force du mot; voilà pourquoi nous avons cru d'abord devoir faire une profession de foi catholique, apostolique et romaine.

Dans le cours suivant, nous traiterons du préjugé répandu contre la littérature et de la nécessité de ce préjugé; nous définirons ensuite, avant d'aborder Corneille et *le Cid*, le beau, la littérature et la critique.

DEUXIÈME COURS

Du préjugé contre les Lettres. Des raisons de ce préjugé. — Coup d'œil rapide sur la littérature du dix-neuvième siècle : Cousin. — Jouffroy. — Jules Simon. — Taine. — Les rhéteurs et leur portrait. — Les historiens : Henri Martin. — Michelet. — Guizot. — Augustin Thierry. — Thiers.

29 Janvier 1877.

DEUXIÈME COURS

Du préjugé contre les Lettres. Des raisons de ce préjugé. — Coup d'œil rapide sur la littérature du dix-neuvième siècle : Cousin. — Jouffroy. — Jules Simon. — Taine. — Les rhéteurs et leur portrait. — Les historiens : Henri Martin. — Michelet. — Guizot. — Augustin Thierry. — Thiers.

L'homme est né pour la vérité ; il en jouit, il en souffre ; il en vit, même quand il la déteste, quand il la pousse hors de lui-même. C'est une exilée alors qui fait effort pour reprendre la place qui lui est due et persécute son tyran pour rentrer dans son âme. L'enfant a de la vérité religieuse un germe si puissant qu'on le voit, sans autre éducation que celle qui lui vient des yeux et du cœur de sa mère, tendre les bras, d'instinct, vers une Vierge protectrice, baiser un crucifix sans le connaître. Si l'enfant a l'instinct de la vérité, la jeunesse en a la passion ; elle en porte l'image sur sa physionomie ; elle en a souvent le courage jusqu'au sacrifice de la vie, et quand elle

lutte contre cette même vérité, elle la sent plus vivement que jamais. Imaginez un jeune homme attiré par quelque funeste désir; ce désir est contraire au bien, c'est-à-dire au vrai; le même fougueux élan qui le précipite en bas, le relève un instant après en haut, plus haut; sa passion a toujours un fond de générosité qui le trompe et lui fait prendre pour la vérité ce qui ne l'est point; s'il succombe, quels remords! quels repentirs! quels aiguillons de la vérité! L'âge mûr la suit ou la condamne avec plus de calme et de patience; il agit pour ou contre la vérité, sans enthousiasme apparent, avec une rare ténacité dans un sens ou dans un autre. Sous le masque de l'homme impassible, dérobez l'âme et vous la trouverez, dans ses profondeurs, occupée à résoudre l'éternel problème; lors même que vouée au mal elle semble s'y complaire dans une action paisible et convaincue, elle se promet, pour l'avenir, une autre voie, un autre but. Le vieillard, une fois la dernière illusion passée, mesure la vie et la tombe, les trouve en désaccord avec le sentiment inquiet de l'infini qui trouble son âme; alors il demande à cette âme ce qu'il avait trop souvent demandé à son corps, des jouissances nouvelles; délivré des passions qui l'aveuglaient,

il entrevoit un horizon immense derrière la mort, comme le voyageur, après avoir doublé un dernier cap, aperçoit l'immensité de la mer. Oui, la vérité, jusque dans les détails les plus vulgaires, marque notre existence. Tous nos raisonnements, et nous raisonnons sans cesse, aboutissent au faux ou au vrai. C'est oui ou c'est non.

Du reste, d'où la vérité, au premier abord, semble-t-elle surtout exilée? N'est-ce pas d'une grande ville, et surtout d'une ville industrielle? Vous entendez ici, à Lille, le bruit tumultueux des rues, des lourds chariots ébranlant le pavé, d'une vieille cité qui se transforme, des palais qui s'élèvent, des matériaux qui s'entassent, des passants qui circulent, des voitures qui les entraînent à leurs plaisirs, à leurs affaires, et au-dessus de tout le murmure sourd, lent, monotone des machines qui tissent le lin ou font la toile; on croirait vraiment que la matière, la seule matière est en mouvement, agit, souffre dans la grande ville. Mais percez ce brouillard, pénétrez à travers ce bruit jusqu'au cœur de la cité, et vous la trouverez qui vit des joies saintes de la famille, qui s'occupe des pauvres, de l'enseignement, de la liberté, de la vérité, de la religion, de Dieu! Allez chez l'ouvrier, quel-

qu'écrasé qu'il soit par son labeur, aigri par la gêne, tiré à quatre chevaux par le découragement, la souffrance, les obsessions de la faim et les tentations de l'envie ; soyez-lui bon, parlez-lui de Dieu ; il vous comprendra, j'en suis sûr ; c'est votre parole qu'il veut encore plus que votre pain. Il trouve que vous restez trop souvent chez vous, gens honnêtes ; s'il refuse votre main catholique, il le fera avec passion ; il détestera Dieu, et sa haine rendra encore hommage à la vérité !

Mais suis-je bien dans mon sujet ? Est-ce définir les lettres que prouver l'indomptable attrait de la vérité pour l'homme ? Non, je l'avoue ; seulement cette vérité qui nous suit en tous lieux, qui est le fond de notre nature, le préjugé l'expulse des lettres. La littérature n'est qu'un mot vide de sens ; c'est contre ce préjugé que je proteste.

Sans doute, il n'est pas le maître de cette assemblée ; nous sommes ici contre l'erreur, pour le vrai, pour les lettres, pour le beau. Le beau est de l'essence du vrai ; l'amour du beau, c'est l'amour de l'Etre, de Dieu, en un mot. Vous pensez comme moi, vous jeunes gens si prompts à proclamer qu'il est beau d'oser dire la vérité,

vous, Mesdames, qui gardez du beau le sentiment dans vos cœurs, comme vous en portez l'expression douce, fine et sympathique sur votre physionomie. Mais hors d'ici, hors de Lille, dans Lille même, dans notre France jadis si littéraire, n'est-il pas trop fréquent d'entendre médire des lettres ou les mépriser ? Est-ce dans un monde frivole seulement ? Hélas ! non. N'ai-je pas vu des hommes sérieux, des hommes graves, dont la mission est de penser, de chercher et d'exprimer la vérité, appuyer de leur assentiment cette ironique manière de juger un mauvais livre : « *C'est de la littérature !* » Les lettrés, et tous nous le sommes ici plus ou moins, ne sont-ils donc que de savants prestidigitateurs, souverainement habiles à dérober aux mots leur sens propre, à les vider pour ainsi dire de toute pensée, à n'en faire que des signes voluptueux pour les sens, des notes harmonieuses pour les oreilles ? Que n'a-t-on pas dit ou pensé surtout des poëtes ? Notre âge, qui se vante d'être l'âge d'or, leur a lancé plus d'un sarcasme dédaigneux ; et je me suis souvent figuré ce qui arriverait, si l'on mettait en face l'un de l'autre, pour être appréciés par une assemblée de notre époque, deux hommes, l'un poëte de talent, désintéressé, un

peu gauche, distrait comme Homère, nouant mal sa chaussure comme Virgile, les souliers percés comme Corneille, l'autre, ce digne citoyen de quelque petite cité, à la parole facile, mais vulgaire, fort en couleur, droit de taille, assuré dans son embonpoint, précis dans son langage, récemment enrichi du fruit le plus piquant de nos colonies. Je ne le blâme pas; je puis l'aimer, l'estimer beaucoup; mais je compare. Dites-moi, si l'on ne sourit pas trop souvent du poëte, créateur sinon dans la pensée, du moins dans l'expression d'une vérité élevée, d'un sentiment sublime, et si l'on ne serait pas tenté de s'incliner devant la richesse de l'or venu de si loin, je n'ose dire de si bas, plutôt que devant les trésors de l'esprit descendu de si haut.

Eh bien! ce préjugé, je le comprends. Le monde et les gens sensés eux-mêmes en sont les victimes; ils n'en sont point les auteurs. Les vrais coupables du préjugé qui atteint la littérature, ce sont les littérateurs, les écrivains. Je laisse aujourd'hui dans l'ombre le siècle précédent, et Voltaire qu'il faut tuer dans nos cœurs, si nous voulons vivre.... Je passe.... Mais depuis un demi-siècle surtout, après une sorte de renaissance chrétienne qui dura peu, ne s'est-il pas

creusé un vide immense dans les lettres à la place de la vérité disparue? Ce vide ne s'est-il pas approfondi, à mesure que la foule des écrivains augmentait, avide de le combler, aussi impuissante que la poussière d'un jour d'été l'est à combler l'espace? Avant tout, reconnaissons que la vérité ne perd jamais complétement ses droits, même chez ses ennemis, encore moins chez les rares et généreux écrivains qui font contraste avec les amants prétentieux de l'erreur et du néant. Cette université n'est-elle pas une protestation contre le règne du sophisme et de la phrase? Elle est Lilloise; mais elle sort également du cœur catholique de la France. N'est-ce pas la France elle-même, dégoûtée de sa propre servitude, qui a réuni ici de tous les points de son territoire des hommes de vérité, pour enseigner la vérité, pour combattre l'erreur dont nous sommes infectés? De même, en effet, que les sophistes religieux du siècle de Louis XIV ne l'empêchent pas d'être le grand siècle, un siècle de vérité, au moins dans les traits principaux, ainsi notre époque, malgré les efforts magnanimes de quelques-uns, répugne à la vérité dans ses innombrables écrivains. Il n'est malheureusement pas impossible de le prouver, et si je ne

suis rien en face de certains noms fameux que je vais citer, je suis fort cependant avec l'Eglise qui condamne ce que je vais condamner. Avant même que Royer-Collard, un spiritualiste en philosophie, un conciliateur en politique, un converti de la dernière heure eût disparu, M. Cousin prenait les rênes du gouvernement philosophique. Il crut pouvoir être spiritualiste et se passer du catholicisme; conciliant pour l'erreur, ennemi de la vérité, il pensa avoir inventé l'éclectisme. N'avait-on pas déjà vu Cicéron errer à travers les différentes doctrines de l'antiquité, demeurer dans le probable, ni croyant, ni sceptique, plutôt sceptique en réalité que croyant, faisant l'immortalité à l'image de la gloire humaine et celle-ci à l'image de sa vanité? Mais qu'est-ce donc que cette vérité sans harmonie, dont chaque système garde une parcelle, pieusement recueillie par l'impartialité hautaine de M. Cousin distribuant à chacun ce qui lui est dû de blâme ou d'éloge, même au catholicisme? Cette apparence littéraire de justice ne cache-t-elle pas l'égoïsme le plus parfait de l'homme prenant la place de Dieu pour juger les vivants et les morts? N'est-ce pas la doctrine glaciale de l'orgueil en permanence? M. Cousin ne nous apparaît-il point comme

une de ces comètes flamboyantes, faites d'atomes brillants, mais sans chaleur et sans consistance, éclipsant même les astres pour s'évanouir ou reparaître quelquefois avec les mêmes éblouissements de fausse lumière? Quelle prétention, en effet, de substituer à l'harmonieuse unité de la vérité, les lambeaux cousus et disparates de divers systèmes! Si la phrase, un certain temps, a dissimulé la vanité de cette doctrine, que reste-t-il aujourd'hui de l'édifice élevé par le maître? Ce qui reste des Tuileries, à Paris : une construction ornée, majestueuse, mais qui ne laisse apercevoir que l'horreur du vide à travers les fenêtres envahies par le pétrole et la Commune.

Est-ce M. Jouffroy si bien doué par Dieu du génie philosophique et d'une sensibilité profonde qui nous tourne enfin du côté de la vérité? Hélas! élevé pour enseigner plus tard, en un lieu qui serait bien nommé pour ceux qui l'habitent, à de rares exceptions près, le *pôle glacial de l'âme*, il en sortit disciple de M. Cousin, héritier de sa haine. Il nous a raconté lui-même comment, dans sa cellule solitaire, à l'*Ecole normale*, durant une nuit sans sommeil, il connut, sentit, mesura le vide effrayant de son âme, et contempla son cœur devenu en quelque sorte la chambre sépul-

crale où sa foi morte était ensevelie. La page est éloquente; ce qui l'émeut, c'est la douleur, c'est le regret terrible de cette religion de l'enfance évanouie, c'est le regret de la vérité! Il est de l'homme, mais du Français surtout, de l'aimer ou de la haïr passionnément; or la passion se traduit par des actes. Jouffroy essaya de prouver, avec un art funeste, dans un article intitulé : « *Comment les dogmes finissent*, » que la religion catholique offrait, comme d'autres religions disparues, les symptômes de son déclin et de sa mort. Mais comme la logique lui manquait, il y substitua la phrase, les analogies fausses, les comparaisons vagues, la mauvaise foi peut-être. Il mourut jeune, plein d'inquiétudes sur son scepticisme, tourmenté par les souvenirs de ce catholicisme qu'il avait combattu et qui le combattait à ses derniers moments!...

Les erreurs s'enchaînent comme les vérités. Entre la fausse impartialité de l'éclectisme et la religion naturelle réglée suivant la libre conscience de chacun, le culte d'un dieu abstrait, inaccessible à la prière, la distance est courte. Jules Simon la franchit; plus logique et plus fort que sa religion, il nous offre la singulière image de la raison humaine se démontrant à elle-même son

insuffisance, mais reculant à chaque pas, comme saisie d'effroi devant Jésus-Christ, et se retournant au bord de la vérité comme au bord d'un précipice, s'étourdissant dans une phrase brillante plutôt que d'avouer la nécessité de la révélation. Quel spectacle que cet écrivain souple et facile, déployant toute son habileté, toute son élasticité pour échapper à Jésus-Christ qui l'environne, qui le presse, qui le confond !

M. Taine, homme d'imagination, n'est-il pas plus franc ou plus éhonté dans son erreur? Son cœur a dit à sa conscience que la religion la plus naturelle était l'athéisme; c'est, en effet, celle qui satisfait le mieux les penchants de la nature corrompue; il a donc proclamé « que la vertu et » le vice sont deux produits comme le sucre et le » vitriol! » Il constate « que la matière pèse » comme la substance nerveuse pense. » Nous arrivons au dernier anneau de la chaîne d'erreur; il touche la boue.

J'entends une objection : ces hommes ont dit de grandes et belles vérités; ils n'ont pas toujours agité l'erreur sur nos têtes. Sans doute; c'est un des caractères de la vérite de s'imposer quelquefois, même à ses ennemis, par sa force propre, par une force toute divine, comme on vit jadis

le faux prophète Balaam bénir Israël, malgré lui, quand Dieu le voulut! En somme, ces écrivains ont entrepris de détruire l'heureuse et chrétienne constitution de la France; leur Dieu, s'ils en ont un, c'est celui qu'ils ont fait, le Dieu de leur orgueil, trop aristocratique pour le peuple; à celui-ci ils ont ravi le seul Dieu qu'il pût comprendre et sentir dans sa souffrance, celui de la croix. Ce sont des meurtriers.

Si nous tournons nos regards vers l'art oratoire ou l'art banal qui a conservé ce nom, que voyons-nous? le néant. Qu'entendons-nous? le vent, rien que le vent dans la parole de ces verbeux tribuns, avocats misérables de l'éloquence. Berryer, Montalembert, Lacordaire, le P. Félix attestent que je n'ai point menti. Qu'est-ce, en effet, que les élans rares d'une parole enflammée et catholique, auprès des torrents d'eau tiède ou des flots de haine et de fiel versés, depuis cinquante ans, par les amateurs vulgaires ou méchants d'une fausse liberté, par les adulateurs d'une nouvelle religion, celle de la conscience? D'ailleurs ces noms illustres que prouvent-ils? rien, sinon que la raison, la vérité, la foi chrétienne pouvaient seules rallumer l'éloquence. Cependant Démosthène fut éloquent, malgré l'er-

reur. C'est vrai ; mais le paganisme était une foi à la divinité ; le paganisme avait son surnaturel, son humilité en face des dieux. Le scepticisme moderne n'a pas même pour lui la chaleur d'une foi aveugle ; il glace le cœur et la parole ; s'il a l'air de s'échauffer, pour entraîner au mal une multitude, une assemblée, c'est par une illusion du mensonge qui contrefait la vérité ; il s'adresse pour séduire, au cœur, mais à cette partie inférieure où s'agitent les funestes désirs, les convoitises et les secrètes envies, au cœur mauvais, même aux sens qui peuvent aider l'éloquence, et qui sont toute l'éloquence de certains orateurs habiles à toucher une sensibilité grossière, des instincts aveugles. Si la vérité guérit les ténèbres, une parole trompeuse, en ménageant les apparences, sait encore mieux abuser les esprits et se jouer de l'ignorance. Ce n'est point là l'éloquence, toute faite de vérité, de bonté, de désintéressement, et qui a d'autant plus de peine à vaincre, qu'elle a pour ennemis naturels le cœur qu'elle doit réduire, les instincts qu'elle doit combattre, les sens qu'elle doit contredire et soumettre. Eh bien ! c'est l'éloquence des sens et de la phrase qui règne aujourd'hui.

Dites-moi, est-on orateur pour en avoir les

apparences qui varient admirablement suivant l'âge, le caractère, la figure, le son de la parole? Est-on orateur pour avoir la méchanceté oratoire, le sifflement de l'ironie, l'ironie du regard, un teint bilieux, la lèvre pincée, une barbe moins majestueuse que repoussante, des mots glacials, des phrases qui tuent, l'autorité d'un geste qui dissimule le faux, et le patriotisme seulement sur les lèvres? Ah! il y a soixante ans au moins, la parole simple mais émue d'un descendant de Richelieu avait assez d'empire sur l'étranger pour sauver nos antiques frontières. Cependant ce même homme de bien, pour quelques forteresses gardées contre nous, vers le Rhin, malgré ses efforts, se laissa mourir de la lente consomption de ses regrets patriotiques. Sa mort est encore plus éloquente que sa parole. Où sont aujourd'hui les hommes d'une telle éloquence et d'un pareil exemple? Est-on orateur pour être assis au banc des ministres, pour avoir l'œil humide, l'onction sacerdotale d'un prêtre et toutes les finesses du beau dire, pour se jouer dans les détours des plus savantes constructions, pour avoir, sans s'écarter de l'erreur, le respect sincère de la vérité, et même des douceurs pour la religion? Est-on orateur pour distiller agréablement un venin subti-

lisé aux extrémités d'une langue toute parfumée d'hypocrisie poétique ? ou pour verser des fleurs et des larmes sur la tombe ouverte du catholicisme ? Mais c'est le mélodrame du mensonge ! Est-on orateur pour avoir les épaules carrées, une voix de tonnerre, le geste violent, l'œil tragique, quelque chose de soudain, d'impétueux et de calculé à la fois, de trivial s'il le faut ? Est-on orateur pour avoir, suivant le jour, des éclats de voix impudents ou des retraites éhontées ? L'éloquence consiste-t-elle dans une feinte impartialité de langage ? à prendre opportunément position sur un sommet élevé de modération, afin d'y tromper mieux les honnêtes gens ? A-t-elle pour but l'intérêt personnel et les satisfactions de l'égoïsme ? A-t-elle atteint sa perfection quand elle a occupé, amusé, adulé, joué, dupé dans un club ou dans un banquet la multitude par un vain retentissement de périodes sonores et contradictoires, où l'on distingue cependant l'unité de la haine vouée aux cléricaux, c'est-à-dire au catholicisme ? Mais c'est la comédie populaire du mensonge !

Voilà pourquoi les gens sensés qui devraient mépriser seulement les littérateurs de mauvais aloi, philosophes ou autres, embrassent dans leur

mépris, par une confusion presqu'inévitable, la littérature.

L'histoire elle-même, si digne de respect, si précieuse pour l'éducation des peuples, et qui leur prouve comment les événements heureux ou malheureux répondent aux principes vrais ou faux qui dirigent les sociétés, l'histoire a menti. Il n'est que trop facile de découvrir pourquoi les principes ont changé, et comment, la doctrine usée de l'ancien monde n'ayant rien de bon, il a fallu dénaturer les faits pour démontrer que l'humanité avait été malheureuse tant qu'elle avait vécu sous l'autorité des vieux principes. Avouons-le cependant, la science n'a jamais déterré tant de documents; jamais elle n'a fait montre d'une exactitude pareille, d'un amour aussi minutieux de la vérité jusque dans les détails les plus obscurs. Nous ne disons plus Chilpéric, mais Hilpéric, Clovis, mais Chlodowig. A ce compte-là ne nommons plus Voltaire, mais Arouet; et plût à Dieu que, si le nom changeait, l'homme fût oublié !

Cette vérité d'apparat n'est que pour les faibles; voyons si dans l'histoire élevée qui embrasse les grands événements, qui peint les siècles et les hommes qui les ont gouvernés, voyons, dis-je,

si le même esprit de vérité anime nos historiens modernes. Certes plus d'un écrivain a lutté contre la phrase ; les annales du passé ont eu leurs témoins honnêtes, si elles ont eu leurs faux témoins. Montalembert, dans ses beaux jours, Ozanam, plusieurs autres ont gardé ce sentiment d'honneur qui faisait dire à nos pères : « Plutôt mourir que mentir ; » et même les historiens de la nuit ont eu leurs jours de lumière et de vérité. Mais si c'est d'une vue d'ensemble que nous devons juger les siècles et les hommes, appliquons la même méthode à l'histoire, aux historiens. En particulier, examinons ce qu'on a fait de la vérité.

Est-il vrai, M. Henri Martin, lorsqu'il insinue aux lecteurs que le christianisme dont nous vivons, est né, en partie, de la religion des Druides? N'est-ce pas, dès les premières pages, enlever au catholicisme son origine divine, à notre histoire toute sa beauté, si elle est fondée sur une erreur? Et pour aboutir à quel Dieu nouveau, plus élevé, plus sublime que Jésus-Christ, mais inconnu jusqu'alors? à Voltaire! Que dis-je? à plusieurs dieux, tous fort païens, avec leur cortége de demi-dieux, aujourd'hui enfouis dans l'*Encyclopédie*, mais vivants par la force de la

contagion dans le cœur même de ceux qui les ignorent; comme la peste, dans une famille, après avoir enlevé le père et la mère, passant d'une génération à l'autre, attaque et flétrit l'enfant qui ne la connaît pas même de nom!

Si M. Michelet, émerveillé du moyen-âge dans son imagination, en a respecté, quelquefois décrit admirablement les belles apparences, il n'en aime pas le fond; c'est un ennemi du catholicisme; il n'a pas réellement aimé cette France que la foi de Clovis et des Evêques a fondée, qui a vécu, s'est nourrie, a grandi, mûri, prospéré sous l'influence glorieuse de la religion catholique; aussi, à mesure que l'auteur vieillit, que la haine s'aigrit davantage dans son âme, il se rapetisse de jour en jour, il nous fait une histoire de France à la hauteur de sa taille. Louis XIII fut chaste; c'est un malheur! A ce roi, quelques courtisans bien intentionnés tendirent un piége. Il avait une amitié des plus pures pour une toute jeune fille de la cour; on s'en aperçut; on parvint même adroitement à le rendre jaloux de cette enfant; bien dirigée par des maîtres habiles, elle cacha, un jour, en rougissant, à la vue du roi, un billet dans son corsage. Sans hésitation, Louis XIII eut recours à

des pincettes pour enlever l'objet de sa chaste jalousie. Il fit bien. N'est-ce pas lui déjà qui avait craché d'indignation sur la poitrine nue (1) d'une femme de la cour? Il semble, au premier abord, que cette anecdote racontée par M. Michelet ne convienne point à la gravité de l'histoire. Détrompons-nous; c'est à un fil que tiennent les destinées d'un peuple; c'est vrai si Dieu tient ce fil, et nous en savons quelque chose; mais quand c'est un impie qui le découvre, à qui ou à quoi le rattacher? au hasard, c'est-à-dire à un mot vide de sens. Or M. Michelet nous raconte qu'il a tenu à ce fil, au hasard, à un instant de pruderie ou de timidité que Louis XIII devînt un roi libre et libertin; c'était la cabale, ennemie acharnée de Richelieu qui le voulait; le cœur du roi passait alors entre les mains d'une femme hostile au ministre; l'œuvre inachevée de Richelieu disgracié, cette œuvre de la monarchie absolue et catholique s'évanouissait; vous voyez d'ici les conséquences de ce fait tout petit, de ce rien des pincettes. Cependant je le relève ce fait; je le trouve grand dans sa source; la chasteté de Louis XIII l'a préservé des suites d'un amour

(1) Ce trait indique combien les mœurs étaient sévères à la cour de Louis XIII, et le costume décent.

funeste ; elle a conservé à la France Richelieu, qui, en somme, rendit notre monarchie la plus puissante des monarchies catholiques. Signalons de l'historien, j'allais dire du romancier, une autre page et plus ridicule. Quelque temps après la révocation de l'Edit de Nantes, le grand roi tombe malade; depuis, si nous en croyons M. Michelet, il ne fait plus que des fautes; ces fautes ne nous attirent que des malheurs. De là, une division tout à fait grotesque du règne de Louis XIV en deux parties : « Avant la fistule — Après la fistule. » Notez qu'avant sa maladie Louis XIV eut des maîtresses; c'était alors un esprit fort; mais après ? il a l'esprit perdu ; c'est sur un lit de douleur et de repentir qu'il apprend à ne plus être un homme. Vous pensez peut-être que, dans ces longues nuits d'insomnie, le roi put se demander, aux prises avec sa conscience catholique, s'il n'avait rien à se reprocher vis-à-vis du Saint-Siége, vis-à-vis de ses peuples, vis-à-vis des mœurs!... Désormais nous le verrons dans la force de l'âge renoncer aux amours illégitimes, placer son petit-fils sur le trône des Espagnes, montrer dans le malheur une constance héroïque ; qu'importe ! C'est désormais un esprit faible ; vous savez pourquoi ? Est-ce la maladie qui est la cause

de cette faiblesse ? non ; l'historien ne nous dit pas le vrai de sa pensée ; ce vrai, c'est que Louis XIV (1), malgré des fautes énormes, s'humilia devant Rome, extirpa le jansénisme, resta ou plutôt devint vraiment catholique.

Voilà, aujourd'hui, avec quelle gravité, quel esprit de vérité nous traitons l'histoire. Sans doute les funérailles de Louis le Grand furent insultées par un peuple affamé ; mais son historien, M. Michelet, ne reçut-il pas une plus grave injure, quand l'impiété d'hier accompagnait son enterrement civil. Louis XIV, allant à la tombe parmi quelques huées, expiait ses adultères ; Michelet s'y rendait au milieu des joies irrémissibles de l'impiété, joies qu'il avait provoquées par ses œuvres, par son testament et par sa fin.

L'historien, est-ce M. Guizot qui, plus d'une fois équitable dans le détail, plus souvent, à l'extérieur, revêtu d'une austère impartialité, fait entrer de gré ou de force les événements dans le cadre inventé par son esprit étroit mais absolu, et vers son déclin, sur le seuil de la tombe, dédie l'erreur à ses petits enfants, les prend à

(1) Il rétracta les quatre articles, que Bossuet ne rétracta jamais ; et la signature de Louis XIV repentant est conservée dans les archives du Vatican.

témoin des iniquités du magnanime Boniface VIII, ose comparer, pour en faire deux grands hommes, sur le même pied de grandeur, Calvin l'apostat sanguinaire et notre saint Louis !

Dirai-je un mot d'un historien qui finit presque chrétiennement, qui souffrit, travailla pour la vérité, mais qui ne la connut pas, moins par sa faute que par celle de son temps ? Augustin Thierry a restitué à l'histoire la couleur ; il en a fait un drame ; toutefois il n'y a pas mis l'Eglise pour une part suffisante ; il n'a vu que des haines, des guerres de race ; il n'a pas senti que le catholicisme a constitué la France ; quand il détaille les lents progrès de nos libertés communales, il en fait l'œuvre intéressée du peuple et de la monarchie, il néglige l'Eglise qui institua la trève de Dieu et fonda les communes diocésaines. Au XIIe siècle, en effet, elles prirent seulement le nom de communes municipales. Ce ne sont donc pas les vérités particulières qui échappent à nos laborieux historiens, mais la grande vérité ; on dirait, en plein catholicisme, qu'elle n'est pas née !

Ou bien serait-il le type de l'historien, M. Thiers, pour être Jacobin sous la Terreur, fataliste avec l'empire, déiste par intervalles, sceptique toujours, révolutionnaire quand même ? Pour voir

juste, ne faut-il pas voir de haut? Peut-on saisir la vérité en écartant Dieu qui en est la source? en traitant le catholicisme comme une institution humaine? en faisant, chez lui, la part du bien et du mal? Fausse modération d'où naît la fausseté de l'histoire! Est-on historien pour avoir étudié cette conscience humaine qui n'a de sanction que dans un Dieu glacial, philosophique ou presque confondu avec l'antique destin? Et quand manque le divin dans l'histoire, suffit-il pour enseigner ou former un peuple, de décrire exactement une bataille, d'épurer clairement un compte de finances, de pénétrer avec quelque lucidité dans les conseils des hommes, de démêler les causes vulgaires des événements? N'est-ce pas abaisser l'histoire? N'est-ce pas ravaler la vérité? N'est-ce pas lui donner des proportions humaines, la faire, comme nous, de chair et d'os, caduque et périssable?

Mais non, cette manière d'enseigner l'histoire est insuffisante; l'homme est si grand qu'il cherche le grand toujours et quand même, si religieux qu'il cherche une religion nouvelle, et la vérité à côté, en dehors de la vérité. Toutes nos histoires aboutissent à un Dieu, la Révolution; à une nouvelle incarnation, par l'orgueil, de Dieu dans l'homme; à une phrase, les *immortels principes*,

comme si les principes n'étaient pas *éternels;* à un paradis, celui où nous tourbillonnons depuis cent ans! En un mot, l'histoire, aujourd'hui, est celle des erreurs de nos historiens. Aussi faut-il de moins en moins s'étonner si des hommes graves, si même les amateurs de cette fausse littérature qui les a empoisonnés, la méprisent ou la définissent mal.

D'autre part, lassés d'une vérité qui nous échappe dans les lettres, nous la demandons aux sciences, plus positives, plus vraies, plus réelles. C'est une erreur. Malgré une contradiction apparente dans les termes, les lettres sont une science plus élevée, plus sublime, plus réelle qu'on ne se l'imagine vulgairement; elle nous lie, cette science, plus étroitement à Dieu, et au moyen de ce que nous avons en nous de plus pur, de plus noble, de plus beau, par l'intelligence, la foi, le cœur. Du reste, laissons là ces distinctions vaines; dans un style figuré, disons que les sciences forment un chœur immortel de Vierges se donnant la main et toujours persécutées. Elles ont au milieu d'elles Dieu dont elles reçoivent directement la pure lumière, sur leur front, dans leur âme; radieuses elles se tournent alors vers l'humanité et communiquent les splendeurs de

l'éternelle sagesse au chœur chrétien des hommes de génie, des immortels amants de la vérité, qui répond sur la terre au chœur des sciences dans le ciel ; ceux-ci la communiquent aux hommes qui s'agitent autour d'eux comme un océan immense, et dont la poitrine laisse échapper deux cris : un cri d'amour, un cri de haine, parce que l'humanité toute entière et chaque homme sont partagés sans cesse entre la haine et l'amour de la vérité. C'est pourquoi les hommes de génie sont persécutés; c'est pourquoi leur gloire s'élève de leur cendre, et sur leur cendre s'élève leur statue, comme Jésus-Christ, la vérité même, fut crucifié avant d'avoir des autels dans l'univers. Oui, toute vérité, littéraire ou autre, descend du ciel et de la croix. Si nous l'ignorons, ce n'est pas la faute de la littérature, mais celle des littérateurs. L'histoire du roman et de la poésie, à notre époque, nous l'apprendra mieux encore!

TROISIÈME COURS

Coup d'œil rapide sur la Littérature du dix-neuvième siècle. (Suite). — *Les romanciers : Alexandre Dumas. — Balzac. — Eugène Sue. — Les poëtes : Lamartine. — Victor Hugo. — Alfred de Musset. — Béranger. — Définition de la Littérature et du beau.*

5 Février 1877.

TROISIÈME COURS

Coup d'œil rapide sur la Littérature du dix-neuvième siècle. (Suite). — *Les romanciers : Alexandre Dumas. — Balzac. — Eugène Sue. — Les poëtes : Lamartine. — Victor Hugo. — Alfred de Musset. — Béranger. — Définition de la Littérature et du beau.*

Il serait aussi injuste de mépriser les lettres que de mépriser la lumière. Celle-ci est la joie des yeux, comme il y a une lumière éternelle, la vérité, qui est la joie des cœurs et des intelligences. Or cette lumière visible que nous envoie le soleil, nous arrive ou directement, (et nous n'en pouvons soutenir l'éclat) ou voilée par les nuages, ou adoucie par le crépuscule. A l'aube, elle blanchit les collines ; elle rougit avec l'aurore ; elle empourpre l'horizon, vers le soir ; elle pénètre à travers les vitraux gothiques d'une église ; elle remplit la nef d'une lumière variée, mystérieuse, et d'une paix infinie l'âme qui se sent voguer vers l'autre monde. La lumière fait

briller de l'or des étoiles le silence des nuits ; elle ne permet pas à la mer de garder plus d'un instant la même couleur, les mêmes nuances ; elle jette enfin sur toute la nature cette diversité harmonieuse qui fait le plus grand charme de la vie, puisque vivre, comme l'on dit, c'est voir la lumière ! Eh bien ! vous plaindrez-vous que la lumière de la vérité vous arrive à l'esprit, au cœur, aux yeux invisibles de l'âme, parée de tous les charmes du style, de toutes les couleurs de l'imagination ? La vérité cesse-t-elle de l'être parce qu'elle pénètre jusqu'à l'homme par toutes les puissances humaines, non-seulement par l'esprit et le cœur, mais aussi par l'imagination et les sens ? Et l'imagination ne console-t-elle pas l'homme de la vérité abstraite par cette illusion qui la lui fait voir, saisir en quelque sorte ? Le vrai n'est-il plus le vrai parce qu'il est escorté du beau ? Ou plutôt le vrai, le beau ne se confondent-ils pas en Dieu, dans la même substance ? Et sacrifier les lettres inséparables du beau, n'est-ce pas mutiler l'homme et Dieu ?

Mais il y a aussi le mensonge de la lumière, comme il y a le mensonge de la vertu. Nous avons vu s'égarer et se perdre, trompées par de fausses lueurs, l'histoire, la philosophie, l'éloquence ;

examinons si le roman et la poésie sont restés en pleine lumière, si là, comme ailleurs, le préjugé contre les lettres n'a pas sa raison d'être; si les littérateurs n'ont pas, dans tous les genres, perdu la littérature ?

Le roman est sorti de l'épopée, comme l'épopée elle-même est née de la cantilène ou chant lyrique et belliqueux. Le roman n'était d'abord que l'épopée en prose empruntée au cycle carlovingien, à Roland, ou bien encore à la légende celtique du roi Artus et de la Table ronde. Ce fut longtemps le récit tourmenté d'exploits merveilleux, de longs combats, d'efforts sublimes où l'esprit pouvait s'ennuyer, mais où le cœur ne pouvait se corrompre. Ils avaient leur intérêt, puisqu'ils sont encore lus aujourd'hui, ces romans où le prix de la vertu était donné au plus héroïque, au plus chaste ! Tel fut longtemps le vrai roman français, qui nourrissait l'enthousiasme dans les âmes et peignait le plus souvent l'amour dans toutes ses fadeurs. Gil-Blas, au dernier siècle, fut une exception; je ne parle pas des livres subalternes. Pour nous, sous le nom de roman historique, social, ou de roman de mœurs, nous avons inventé le roman sensuel.

Nous devions aboutir là : toute révolution qui

n'est point conduite par Jésus-Christ, a pour prétexte le progrès, pour raison l'envie, pour fin dernière la satisfaction des sens.

Quand la grande guerre qui ouvrit ce siècle nous eût épuisés, après un essai de littérature vaguement chrétienne, avorté dans une émeute sanglante, le roman se chargea, au sein des loisirs d'une paix sans gloire, de préparer les nouvelles catastrophes. Trois génies mauvais entreprirent de sacrifier sur trois autels et d'y brûler l'encens empoisonné. La vraie littérature ne saurait se passer du beau ; la fausse garde le sens matériel de la beauté. Alexandre Dumas refit la Vénus antique et la proposa à notre adoration. Il se chargea du plaisir ; il le pétrit d'une nature si délicate, si fine, que les yeux, certains yeux, pouvaient s'y tromper, croire au beau en face de la boue, et l'on se rua, hommes, femmes, enfants, jeunes gens, au plaisir, au crime, sur les pas du maître qui savait rendre le vice aimable et lui donner parfois quelque chose d'épique, de généreux, d'héroïque. On crut même qu'Alexandre Dumas écrivait en bon et pur français ; ce grain d'esprit ou de gaieté répandu, délayé dans les pages interminables et richement payées du romancier, nous fit illusion sur sa

valeur. Il ruina nos mœurs, en nous égayant, comme Voltaire avait glacé notre foi, en raillant; il nous prit nos heures, notre argent, notre chasteté, viola notre foyer, et mourut fatigué de plaisirs.

Mais il faut de l'or pour jouir; cet or, Alexandre Dumas l'avait déjà déterré dans les profondeurs de Monte-Christo; il nous avait initiés aux joies de la vengeance, sous prétexte de justice. Balzac descendit plus bas; il ne vit que l'or, le désira ardemment, et mourut, à peine maître de son bien, des efforts prodigieux qu'il avait entassés pour l'acquérir. Les plus fameux personnages de *sa comédie humaine* lui ressemblent. Volonté puissante, invincible, au service de l'or, les voilà! Il n'y a pas de ciel, il n'y a qu'un paradis terrestre pour les gens forts; ce paradis, c'est l'or qui nous l'ouvrira; il n'y a que deux puissances, l'or et la volonté; si elles se correspondent, elles se suffisent; rien à côté d'elles, au-dessus d'elles, en dehors d'elles, rien que l'imbécilité!... Il n'y a aussi qu'une femme, digne de ce nom et très-rare; c'est l'or qui l'élève, l'embellit, la raffine, la rend agréable aux yeux, chère aux sens et nous jette à ses genoux. Cette parure de nos mères, la simplicité et le devoir, n'a pas un mot de M. Balzac; nos femmes, nos

sœurs, si elles ne ressemblent pas à ce type divinisé de la chair, ne sont pas des femmes. Enfin il n'y a pas d'âme ; il n'y a qu'une volonté sans conscience qui poursuit l'or et la volupté. Aussi les passions ne sont-elles pour l'écrivain que l'effet d'un merveilleux mécanisme ; elles sont fatales comme l'amour du chien pour son maître ; et le père Goriot, un personnage du romancier, chérit sa fille jusqu'à donner son dernier sou pour nourrir ses infamies, invinciblement poussé par un amour paternel sans lumière, sans justice, sans distinction du bien et du mal.

Quand on a célébré la puissance d'observation de Balzac, on a voulu parler des détails, sans doute, d'une mémoire prodigieuse, des apparences de la vie ! Mais est-ce être profond que d'avoir renouvelé des païens la nécessité du mal, peint le néant de la liberté, imaginé une société en proie à la luxure, à l'or et à la fatalité ? La société, ne l'a-t-on pas faite ce qu'elle n'était pas, en lui mettant sous les yeux le mal, rien que le mal, toutes les séductions du mal ? Et qu'est-ce d'ailleurs que cette volonté si prônée, sans la liberté ? Non, le charme de ces romans où l'homme est calomnié dans ce qu'il a de plus

haut, c'est qu'il est flatté délicatement dans ce qu'il a de plus bas.

Nous avions alors et déjà la liberté de la presse qui nous permettait d'apprendre que nous n'étions pas libres, que la gloire appartenait à notre corps, le néant à notre âme, l'univers au veau d'or !

A la volupté s'il faut l'or, il faut aussi des gens qui aient soif de l'or et de la volupté ; c'est à développer cette soif malheureuse que M. Eugène Sue excella ; il a inventé le roman social, une des variétés du roman sensuel ; il eut pour compagnon dans cette entreprise une femme que nous ne mentionnerons qu'en passant, par respect pour son sexe, et qui avait ses raisons pour tout excuser, hormis la société, et croire à la seule légitimité des liens du cœur, Mme Georges Sand, en un mot, dont les déportements fameux ont eu leur éloge funèbre, en attendant une statue.

M. Alexandre Dumas avait élevé son autel au plaisir, M. Balzac à l'or ; leur émule fut le pontife de l'envie ; il la souffla au cœur du malheureux, sous prétexte d'égalité démocratique ; il écrivit du sein même de son opulence : « que nul ne devait avoir le superflu, quand chacun n'avait

pas le nécessaire. » C'était pousser sinon au superflu, du moins à la haine de ceux qui le possédaient. Par une étrange contradiction, cet ami du peuple qui supprimait, avec le catholicisme, la peine de mort et ne voyait dans la soif de sang du Chourineur, dans la méchanceté du Maître d'école qu'une maladie fatale, ne trouva pour la guérir cette maladie, dans sa raison, que la solitude absolue ou la privation des yeux. Ce que le prêtre fait avec la confession, il le tenta par les plus affreux supplices. La cruauté, comme remède curatif, l'envie, comme remède préservatif, l'envie cachée dans les délicieuses peintures du luxe moderne, dans les descriptions enivrantes de la beauté et du plaisir, voilà les deux termes du roman social et régénérateur d'Eugène Sue, le calomniateur du catholicisme, de ses ministres les plus dévoués. Il les a accusés d'aimer l'or; c'est pour de l'or qu'il mentait; d'aimer le plaisir; c'est pour lui qu'il vivait!

De ces trois hommes deux sont morts sans Dieu, mais comblés de richesses, rassasiés de toutes les voluptés; et le peuple qu'ils invitaient, dans leurs phrases sonores, à la table où ils étaient assis, le peuple a versé dans la rue, pour eux, le sang qu'il aurait jadis versé pour Jésus-Christ;

il est resté pauvre, tourmenté de désirs inassouvis ; il a perdu la foi, il lui reste la haine!

Nous avons glissé plus bas encore sur la pente où nous plaçaient ces romanciers; je vous dirai un mot seulement du réalisme qui supprime l'âme, l'art, pour faire le minutieux inventaire des détails ou plutôt des turpitudes de la vie, et peindre sans périphrase ce que l'honnêteté littéraire ne voudrait pas même définir ou exprimer au moyen des tournures les plus raffinées, les plus décentes. De chute en chute, de roman en roman, nous avons abouti à en supporter un, le plus ignoble de tous, sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Alors l'étranger jugea que nous étions assez corrompus pour qu'on fît un drame à nos dépens ; il comptait sur nos mœurs ; il les avait étudiées, saisies sur le vif, comme le doit faire un bon auteur dramatique ; il a réussi, mais pas tant qu'il le croit; il nous a rendu l'esprit, le cœur et la mémoire.

Du reste si l'on excepte Victor Hugo, qui se distingue de la plèbe par quelques traits énergiques, les nouveaux romanciers ne sont pas, à beaucoup près, aussi dangereux que ceux dont nous avons entrepris déjà la peinture. Tout au plus sont-ils la postérité étiolée de nos grands

radicaux littéraires, et nous arrivons au dégoût du faux, du gigantesque, du laid, de l'absurde. Certes, il y a un réveil du catholicisme qui est de bon augure pour les lettres. La vérité élève l'homme au-dessus des sens; elle relèvera les lettres au-dessus du sensualisme. Le roman en profitera-t-il? Ce n'est pas le lieu d'examiner longtemps s'*il* est de toutes les époques; s'il n'est pas fatalement le roman et non la peinture exacte de la vie; s'il ne risque pas, même sous une plume honnête, de développer l'imagination à l'excès aux dépens de la raison, la sensibilité aux dépens du cœur; s'il ne rompt pas cet équilibre des facultés qui fait un homme; si, vivant de la peinture des passions, des scènes de la vie privée, il peut être à la fois intéressant et vrai, sans exercer une séduction dangereuse; s'il peut décrire les mœurs sans corrompre; enfin, si pour être épique, c'est-à-dire moral, il ne prend pas sur le domaine propre de l'épopée ou de la tragédie. Quelqu'écrivain, nous l'attendons encore, saura sans doute résoudre, par une œuvre forte, vivante, religieuse sans monotonie, une question où la critique jusqu'ici a pu douter et discuter sans conclure. Mais nous devons avant tout achever de pardonner au préjugé qui a si mal compris

ou défini la littérature, et faire un examen rapide de la poésie dans notre siècle et des poëtes qu'il a produits.

Nous reconnaissons sans peine que Lamartine hérita du christianisme assez vague, des tristesses quelquefois élevées mais souvent chagrines de Chateaubriand. De la gloire des armes et du scepticisme il ramena le siècle en arrière, l'inclina vers le sentiment chrétien ; ce fut un moment, un éclair ; on avait tellement besoin de foi qu'on s'exagéra la foi du poëte, presque toute d'imagination et qui n'alla jamais jusqu'à l'Eucharistie, ni même jusqu'aux genoux de la sainte Vierge Marie. Lisez les *Méditations*, l'œuvre par excellence de Lamartine ; lisez le *Crucifix*, sans vous souvenir même que l'Elvire, dont il pleure la perte, ne fut ni la Béatrix du *Dante*, ni la Laure de *Pétrarque*, et dites-nous si cette peinture de la mort, si ces détails funèbres, si cette beauté qui survit dans des cheveux flottants, si ces images répétées ne touchent pas les sens plus que le cœur ; si l'on n'y devine pas les souvenirs de l'homme plus encore que l'amour du crucifix :

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,

Comme l'on voit voler sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.
Un de ses bras pendait de la funèbre couche....
Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée ;
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Il me paraît que le poëte insiste trop sur les apparences de la mort ; ce corps qui va se décomposer bientôt, il l'aime, on le sent ; il le quitte à regret, pour s'élever jusqu'au triomphe de l'âme enfin maîtresse d'elle-même, et qui n'a pu s'envoler que par la mort de son tyran. Je crois que cette peinture prolongée n'est bonne qu'à repaître l'imagination et nourrir le cœur de je ne sais quelle douleur voluptueuse. Mais le poëte s'élève :

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur, parle encore et dis-moi
Ce qu'elle te disait, quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi. . . . . .

On s'attend à quelques strophes sublimes où la mourante va parler et Jésus-Christ lui répondre, à quelque divin dialogue où le ciel console la terre, où l'espoir éternel berce la souffrance. Non, le poëte reprend sa description de

l'heure fatale où notre âme est incertaine entre la vie et la mort; il veut, sans doute, que Jésus-Christ l'aide à franchir l'étroit passage, à souffrir! mais alors, il cherchera sur ce Christ dont il hérite, pour y poser ses lèvres, la place où son amie expirante exhala l'irrévocable adieu! C'est toujours l'hésitante et petite religion d'un esprit malade que ses souvenirs portent à la tristesse, comme demain, dans *le Lac*, ils le porteront au plaisir. L'imagination du poëte erre autour de Jésus-Christ, par caprice, par dépit; mais son cœur n'entre pas dans la Passion, ne consomme pas le sacrifice, pour sortir de sa tombe, comme Dieu, rayonnant et transfiguré!... L'espoir divin manque au poëte; en supposant même qu'il ait, un instant, gravi le Golgotha, comme il s'est gardé d'y demeurer! Comme il descend vite de la croix! Comme on sent que sa mélancolie est voisine du découragement et naît moins des ardeurs impuissantes de l'infini que d'une satiété toute humaine! Enfin si la sainte Vierge n'a pas tenté sa plume, c'est qu'il est trop préoccupé de la beauté naturelle, c'est qu'il « abandonne son âme aux molles voluptés. » Elvire usurpe le trône de Marie; elle n'a qu'un tort, Elvire, celui du temps qui passe; mais elle a une supériorité

incontestable, toutes ses vertus ont un vêtement de chair aussi fin, aussi idéal que vous voudrez! Ce qui domine, en somme, dans l'œuvre capitale de Lamartine, malgré quelques magnifiques élans vers Dieu, et un soupir religieux vers le Christ, c'est le sens dépravé, c'est l'égoïsme à deux, c'est la révolte contre les années qui s'écoulent, c'est, pour ne rien cacher, le matérialisme porté à son dernier point moderne de délicatesse et de subtilité presqu'insaisissable, le tout voilé, pour notre plus grande illusion, sous les nuages d'un encens religieux. C'est encore cette musique voluptueuse que l'art a introduite dans nos églises, qui charme un instant les nerfs, enivre l'imagination sans descendre jusqu'au cœur, et nous laisse impénitents, ou nous fait désirer, lorsque nous sommes vraiment chrétiens, d'entendre de nouveau les graves accords du chant romain, ces psaumes simples et majestueux qui consolent notre éternelle douleur par d'éternelles espérances.

Aussi Lamartine n'a pas cessé, malgré son talent, de descendre au-dessous de lui-même, et je plaindrais un jeune homme qui se consumerait dans les mortelles langueurs de Jocelyn, ou croirait à l'innocence équivoque de deux héros placés

par l'écrivain au sommet des Alpes pour déclamer contre le célibat ecclésiastique. Il faut ramener tout, dans ce monde, à sa plus simple expression : « Aimez comme Laurence et Jocelyn, vous aurez le ciel et l'éternité ! » Voilà le dernier mot de Lamartine, le dernier mot de ce long blasphème où la fausse poésie injurie la chasteté du prêtre, le dernier terme de l'égoïsme humain, l'éternelle flétrissure d'un génie d'autant plus coupable qu'il pouvait s'élever plus haut.

Le sort de nos poëtes, c'est de bien commencer et de mal finir, j'entends finir dans la richesse et l'opulence, mais à coup sûr dans la plus grande misère de l'esprit. Le christianisme est si puissant, qu'avec ses seules réminiscences on peut émouvoir un peuple ; mais il est en même temps si absolu, qu'en désertant ses voies, on tombe insensiblement dans une folie d'autant plus incurable qu'on a plus de génie. C'est le cas de Victor Hugo, l'auteur de *Moïse sur le Nil* et de la *Prière pour tous*, ensuite le poëte sensuel des *Orientales*, qui, pour avoir beaucoup moins aimé la vérité que sa personne, s'est jeté, de sang-froid, dans toutes les bizarreries de pensée, de style capables de réveiller le goût émoussé du public, et de prolonger, pour sa vanité persistante, les échos de

sa gloire ; afin d'être neuf il a oublié ce qu'il y a de plus neuf, la vérité. Elle est toujours nouvelle, en effet, pour l'ignorance qui la méconnaît, pour notre passion qui s'efforce de l'oublier ; nouvelle aussi par l'originalité de l'expression née d'un cœur qui la sent vivement ; elle est toujours nouvelle, parce que sa beauté, qui est celle de Dieu, n'a ni commencement, ni fin, ni vieillesse ; ce sont nos systèmes qui sont vieux comme notre orgueil. Aussi, M. Victor Hugo, dans son zèle impuissant pour ressembler à Dieu, sans rien emprunter à la vérité, est-il arrivé à la parodie la plus monstrueuse du beau qu'il soit possible d'imaginer ; il a abouti à la *Légende des siècles* et aux *Chansons des rues et des bois*. Mais telle était la force de son génie qu'aucune de ses œuvres n'est sans lueur divine ; quand le poëte s'oublie le beau reparaît ; un Victor Hugo désintéressé eût été sublime ; il eût embrassé tout, le drame, l'élégie, l'ode, la satire, l'homme entier, Napoléon et le petit enfant ; il eût été grand et délicat. L'absence de vérité absolue, la soif de popularité l'ont fait s'éteindre dans un cliquetis de mots sonores, d'antithèses puériles, de vers gonflés d'orgueil, creux et retentissants, d'images gigantesques ou triviales. Quand on a essayé de le lire,

on sort de cette lecture, pour employer un vers du poëte lui-même,

Ebloui, haletant, stupide, épouvanté.

L'*excès*, n'est-ce pas le vice principal de Victor Hugo qui, dans ses interminables strophes, a divinisé la nature, l'homme, la *laideur*, et, comme il le dit quelque part, *échenillé Dieu?* Encore cet excès de mauvais goût ou d'erreur, les gens sensés n'y croient pas; ils ont compris que le poëte se faisait une arme de l'impossible, du grotesque, du mal, pour être toujours nouveau, enfin redoubler, à quelque prix que ce fût, l'étonnement et l'intérêt.

Son drame a faussé l'histoire, grossi les traits des personnages, donné la plus large place à la laideur, au vice excusé par quelque rare vertu rehaussée jusqu'à l'héroïsme. L'auteur a pris là, et systématiquement, comme ailleurs, le contre-pied de la vérité. Le mal, pour la vraie tragédie, n'est que l'ombre qui fait ressortir le bien, le beau, le grand, dans un jour plus éclatant, plus aimable; chez Victor Hugo, il a des éblouissements de fausse lumière qui nous feraient aimer ce qui est méprisable, confondre la nuit avec le

jour. Ainsi les vices de Lucrèce Borgia ont tous disparu dans son amour maternel.

Victor Hugo eut pour contemporain et rival en poésie Alfred de Musset dont le talent varié, souple, mêlé d'esprit, de gaieté, de sensibilité, nous promettait un retour vers la raison, loin des orgueilleuses et longues tristesses ; mais il s'échappa, grâce au libertinage et au scepticisme, vers l'ironie et l'incohérence, s'élevant un jour jusqu'à l'Espoir en Dieu pour redescendre jusqu'à Rolla. Il avait la grâce, éminemment française ; il pouvait être le poëte de la jeunesse, il en devint le corrupteur. Sans doute il a de beaux vers, parfaitement frappés, vivants par le sentiment et la souffrance. Mais Victor Hugo, mais Lamartine en ont des milliers que je pourrais citer et qui méritent notre admiration! Leur œuvre n'en est pas moins funeste ou mortelle. Ils étaient au premier rang dans un combat d'honneur où leur patrie était en jeu, la foi de leur pays, le sort de leurs concitoyens ; car les hommes et les nations ne vivent que de la vérité ; or, le beau est de l'essence de cette vérité. Ils ont trahi leur mission. Ils pouvaient émouvoir l'âme pour le bien, ils ont ému surtout les sens ; ils ont eu leur part dans nos malheurs. Ils ont oublié, mé-

prisé peut-être cette partie supérieure de l'âme où vit l'héroïsme, l'amour du sacrifice, où Dieu présent nourrit de sa chair, de sa substance la chasteté source du génie et des belles actions; ils ont repu de chimères la partie sensible, inférieure de l'âme où s'agitent les rêves et qui cache dans ses profondeurs les plus intimes l'image purement matérielle de la beauté!

D'autres poëtes ont essayé de relever l'âme; ils n'ont eu ni le même talent ni la même popularité. Je ne puis m'arrêter qu'aux traits principaux, à ceux qui marquent le siècle. Disons encore que dans la poésie, comme dans le roman, la volupté est le fond, la flatterie le moyen d'acquérir la gloire et la fortune, le résultat l'envie; oui, l'envie, quand Béranger fait rire le vice ou le plaisir dans une chanson impie, et bafoue les grands pour plaire aux misérables. Le dernier mot c'est l'émeute de cette foule encensée et qui s'est crue, dans ses mobiles fureurs, l'expression de l'éternelle vérité.

Voilà ce qu'on a fait des lettres en les séparant du catholicisme qui est la source la plus profonde du beau comme de la félicité morale des nations. Un double exemple prouvera ce que j'affirme du beau. Permettez-moi d'opposer l'un

à l'autre deux poëtes qui ont traité le même sujet, tous deux chrétiens, mais l'un vague et chancelant dans sa foi, quoique dans tout l'éclat de sa gloire et de son génie, l'autre mourant sur un lit d'hôpital, réconcilié avec Dieu et voyant s'approcher l'agonie.

Lamartine, le poëte du chrétien mourant, débute ainsi :

Qu'entends-je? autour de moi l'airain sacré résonne.
Quelle foule pieuse, en pleurant, m'environne?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau?
O mort! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois? Eh quoi! je me réveille
Sur le bord du tombeau!

Je me demande, après avoir lu ces vers harmonieux, si un mourant qui s'éveille une dernière fois des ténèbres de l'agonie est bien dans son personnage en ouvrant la strophe par une figure banale : « Qu'entends-je? » Et sans parler de « l'airain sacré » qui a singulièrement vieilli, n'est-il pas trop armé d'épithètes ce mourant qui voit une « foule pieuse, » « un pâle flambeau? » Cette *mort* qui frappe son oreille « pour la *dernière* fois » ne vous paraît-elle pas de la dernière obscurité? Enfin, est-il d'un chrétien cet étonnement douloureux au bord du tombeau? Est-ce

l'idéal du mourant pour le poëte ? Jusqu'ici avons-nous vu autre chose que des épithètes, de la rhétorique et du vide ?

Je n'aperçois là ni un frère, ni un ami, ni une épouse, ni des enfants. Le cœur n'y est pas ! Heureusement, l'auteur se relève :

O toi d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs, la mort va t'affranchir ;
Prends ton vol, ô mon âme !

Ici même, le poëte oublie ses ailes ; il se répète ; c'est son habitude ; la sobriété de Virgile lui manque ; il poursuit :

Et dépouille tes chaînes ;
Déposer le fardeau des misères humaines
Est-ce donc là mourir ?

L'idée est juste ; mais prendre son vol suffisait, sans dépouiller ses chaînes ; il n'y a pas de suite dans l'image ; il n'y a qu'un affaiblissement de la pensée :

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.

Ce mourant manie trop bien la périphrase.... Dans ces vers, il est encore plus recherché :

Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir ?

Déjà, déjà, je nage en des flots de lumière ;
L'espace devant moi s'agrandit... et la terre
Sous mes pieds semble fuir !...

Cet agonisant qui, tout à l'heure, ne voyait que de pâles flambeaux, et regrettait « de ne pas entendre une fois de plus la voix de la mort, » a bien vite gravi le ciel pour en contempler la sérénité. Un mourant n'est-il pas d'ordinaire (et le mourant de Lamartine nous paraît très-ordinaire) en proie au combat que la mort livre à son corps épuisé, aux derniers et profonds retours de l'âme sur elle-même, ou bien aux regrets de la vie? Le juste peut voir le ciel s'entr'ouvrir dès l'agonie ; mais Dieu n'accorde pas même à tous les justes ce privilége d'une vision surnaturelle. Disons-le, ce mourant de Lamartine est un peu de fantaisie ; il sait sa rhétorique, il y revient :

Mais qu'entends-je?

Puis il ajoute :

Au moment où mon âme s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille.

Quelles banalités ! Voici, du reste, un beau vers :

Compagnons de l'exil, quoi ! vous pleurez ma mort !
Vous pleurez !

Mais, hélas! le mourant, qui a toujours des *ailes*, prend une *coupe* dans ses mains, et l'âme *enivrée* monte sur un *navire* pour entrer au *port* :

Déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
Entre au céleste port.

Etait-il possible de faire mourir un chrétien d'une façon plus païenne? Nous n'avons vu dans les strophes du poëte ni la foi, ni la pénitence, ni le prêtre, ni le vrai ciel. L'émotion fait défaut, la beauté n'est pas là; il n'y a ni simplicité, ni gravité.

Que le poëte mourant de Gilbert est différent! Il est l'œuvre de Gilbert lui-même, au bord du cercueil, contrit, pénitent, absous, rendu à l'innocence et le cœur rempli du pardon des injures, de l'oubli des ingratitudes. C'est une poésie catholique, celle de Gilbert; elle est pleine de vie; elle déborde de sensibilité vraie; née de la confession et de l'Eucharistie, elle n'en est que plus sublime; elle ne s'analyse point; le beau est visible et insaisissable comme la lumière; le cœur touché n'examine plus. Ecoutez plutôt, comparez :

1.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence :
Il a vu mes pleurs pénitents;

Il guérit mes remords; il m'arme de constance,
Les malheureux sont ses enfants.

2.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure, et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

3.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe ta simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image
Noire de sa méchanceté.

4.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs,
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

5.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

6.

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui pour protéger le repos de ma cendre
Veillerez près de mon cercueil !

7.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs;
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

8.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature;
Salut, pour la dernière fois!

9.

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds a mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours! que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux!

Vit-on jamais tableau plus animé, plus précis, plus complet du ciel, de la terre, de l'homme? c'est la solitude, le regret de la vie, les beautés de la nature, l'abandon des amis, le rire méchant de Voltaire et aussi l'incorruptible justice de Dieu, sa bonté, au-dessus de tout le repentir, l'humilité, l'apaisement, la reconnaissance, la joie dans l'extrême misère, le pardon au bord de l'agonie et du cercueil! Pas un trait faux, pas un mot creux, rien qui ne soit vrai, catholique; cependant tout est beau, attendrissant, et l'âme

emporte de ce tableau je ne sais quoi de divin, de consolant, l'amour du sacrifice, l'intelligence de la vie, comme le goût des douceurs de la souffrance et de la mort.

Il serait facile de multiplier les exemples de ce genre. Aussi pouvons-nous dire, après avoir vu les écrivains modernes diminuer ou s'égarer en proportion de leurs erreurs et de la distance qui les séparait de la foi, que la littérature est, dans la prose comme dans les vers, depuis la philosophie jusqu'au roman, l'expression naturelle, animée, souvent éloquente de la vérité morale, mise en relief dans un ordre lumineux et rajeunie par le style original de l'écrivain. Or, la vérité est inséparable du beau qui est de son essence; il en est encore le reflet, la splendeur; la vérité, dans le ciel, a son rayonnement divin; elle se suffit. A nous, pour la faire briller, il faut les couleurs de l'imagination, l'émotion du cœur, le goût qui n'est rien que le jugement appliqué, dans l'ensemble ou le détail, à l'expression littéraire de la vérité. Mais la vérité elle-même n'arrive jusqu'à l'homme et jusqu'à l'écrivain, avec toute sa puissance, que par l'intermédiaire de Jésus-Christ descendu chez les hommes pour la rétablir dans sa plénitude, la faire saisir surtout au

cœur, la produire aux regards de l'intelligence, plus éclatante, plus chaste, plus belle. Jésus-Christ a rendu à notre âme ses yeux, pour ainsi dire; il l'a faite capable d'entrevoir et quelquefois d'exprimer, ou plutôt de faire pressentir les divines proportions du souverain modèle, de rendre presque l'infini sensible par un beau vers, un chef-d'œuvre oratoire. L'antiquité aussi a connu le beau; mais bien qu'elle n'eût pas perdu tout à fait le sens divin, le beau ne rayonnait de Dieu jusqu'à elle qu'après avoir traversé les épais nuages accumulés entre le ciel et la terre par une religion monstrueuse. L'antiquité a su peindre la nature; elle a fidèlement imité l'homme; elle l'a même élevé au-dessus de la réalité. Sophocle, Platon, Socrate ont connu Dieu, le Dieu unique, το Θεῖον, sans le glorifier, il est vrai; mais le surnaturel, c'est-à-dire la vraie source du beau, sans faire défaut aux anciens, les a égarés; ils ont pris généralement pour Dieu les dieux. Cependant, tels qu'ils sont, leurs œuvres sont préférables à celles de la littérature moderne qui supprime Dieu et les dieux. L'antiquité, avec sa foi corrompue, valait mieux pour l'homme, pour la littérature et pour le beau, que les glaces du scepticisme. Revenons au beau qui a sa source

dans la religion catholique, faisons mieux que le définir, montrons-le.

N'est-il pas dans le regard d'une mère?

L'amour maternel, en effet, a conservé en partie sa pureté, sa force, même à travers les âges païens ou barbares. Le cœur de la mère n'a-t-il pas d'avance deviné le sacrifice de Marie et pressenti la croix! N'est-ce pas un calvaire où la femme est toujours prête à s'immoler pour son enfant! La beauté de l'immolation ne brille-t-elle pas d'un éclat surnaturel dans ces yeux que nous avons tous connus, et que la tombe ne fermera jamais pour la mémoire de notre cœur! Et si l'amour maternel rappelle l'amour divin, s'il est déjà une image de la beauté morale, est-ce que Dieu lui-même n'a pas incarné sa beauté infinie dans la chair de l'homme pour nous la faire contempler et toucher! Toutefois il ne suffisait pas que Dieu incarnât sa beauté pour que chacun l'aimât des yeux et la comprît davantage; il la fit non-seulement sur le type de notre chair, mais aussi sur celui de notre âme; notre âme est dévouée à la souffrance; Jésus-Christ souffrit! Tous les grands hommes qui ont aimé le vrai ont dû souffrir; c'est du sein de l'épreuve qu'ils ont instruit,

éclairé et fait briller la vérité de tout l'éclat de sa beauté ; et si nous sondons bien notre cœur, nul de nous n'a rien, dans sa vie, de vraiment grand, de vraiment beau, s'il n'a connu la souffrance. Mais Dieu ne s'était abaissé jusqu'à notre corps et nos larmes que pour nous conduire sûrement à la vision plus pure de son éternelle beauté ! Comme Jésus-Christ du haut de la croix descendit dans la tombe pour reparaître radieux et transfiguré, ainsi la croix qu'il nous apprit à aimer et à embrasser nous transfigure ; du sépulcre où nous avons enseveli nos passions elle nous fait sortir radieux et capables d'envisager de plus près la beauté de Dieu dans les splendeurs de son essence infinie.

C'est pourquoi j'ai choisi Corneille parmi nos auteurs dramatiques comme le plus puissant modèle de la beauté tragique. Il nous offrira, dans ses plus grandes pièces, la beauté chrétienne de l'homme au sein de la lutte et du sacrifice, la beauté de la souffrance, quelquefois la beauté de l'homme transformé jusqu'à la sérénité la plus parfaite, presque divinisé par l'immolation.

QUATRIÈME COURS

De la critique : Laharpe. — Nisard et Villemain. — Sainte-Beuve. — De la critique idéale et catholique.

19 Février 1877.

QUATRIÈME COURS

De la critique : Laharpe. — Nisard et Villemain. — Sainte-Beuve. — De la critique idéale et catholique.

Avant d'entrer dans l'analyse de la vie et des tragédies de Corneille, il est nécessaire de dire quelle critique j'entends appliquer à notre grand poëte. Tout professeur de Lettres a la sienne, ou bien il n'est pas professeur. Or, j'éviterai, autant que possible, de tomber dans les mêmes erreurs que plusieurs écrivains fameux du XVIIIe et du XIXe siècle, entr'autres La Harpe, Nisard, Villemain, Sainte-Beuve, qui me paraissent avoir suivi des règles fausses ou incomplètes. Je ne puis bien faire connaître, je n'ose dire ma critique, mais la seule vraie critique possible, qu'en analysant la leur. Je commence par La Harpe. C'était jadis un grand homme, le Quintilien français ; on en est revenu. Mais il ne faudrait pas mépriser La Harpe ; c'est le critique des détails ; c'est le professeur le

plus habile à juger de la justesse d'une pensée ou d'une expression, de la convenance parfaite du terme chargé de revêtir l'idée. Une comparaison inexacte, une image forcée, un mot emphatique, une obscurité, une légère incorrection, un point noir, rien ne lui échappe ; avec sa loupe, il voit les atomes. Mais si la haine le conseille ou l'amour ; si sa bile l'agite, il devient partial, injuste ; il calomnie Gilbert ; malgré sa conversion du déisme au catholicisme, il goûte Voltaire et l'égale à Racine ; il est rhéteur ; il prend cette admirable définition du confessionnal pour une périphrase : « Ce tribunal de miséricorde qui jus- » tifie ceux qui s'accusent. » « Bossuet, dit-il, » agrandit tout, même ce qu'un usage familier a » rendu vulgaire. » Je ne trouve ici de familier que La Harpe, et de vulgaire que sa critique. Ne lui demandez pas de juger un ouvrage dans son ensemble, d'en saisir la doctrine, l'esprit, de voir de haut, de remonter aux principes, aux sources du beau, à Dieu. Tout au plus, dans quelques discours préliminaires, s'étend-il en longues récriminations sur le malheur des temps, et déclame-t-il, sans intéresser, sur les excès de la Révolution.

Il y a la petite et la grande critique. La Harpe

excelle dans la première; la seconde s'inspire d'un goût plus élevé que celui des détails; je crois l'avoir dit, elle juge l'esprit d'un auteur, d'Horace, par exemple. Est-il possible de trouver un poëte qui ait plus de goût, d'urbanité, de bon sens piquant, qui soit plus rempli de vérités de détail, et plus dramatique dans ses satires? Quel abandon! Quelle amabilité! Quel heureux laisser-aller! Quelle résignation épicurienne! Quelle sagesse humaine! Quelle expérience indulgente de la vie! Quel admirable peintre de la nature que cet Horace, le plus naturel des poëtes et des écrivains! On ne l'a point dépassé, même à notre époque, dans l'art de décrire un beau site, d'animer un paysage, de s'égayer et de s'attrister. Seulement la mélancolie d'Horace est une volupté de plus, une appréhension de la mort qui invite à jouir modérément, mais d'une manière plus douce de la vie; c'est la mélancolie d'un épicurien qui descend, couronné de fleurs, une pente rapide, et qui, à l'extrémité de cette pente, n'aperçoit que le tombeau et la mort dans la mort. Que nous sommes loin de cette mélancolie chrétienne, née de notre impuissance à réaliser des désirs infinis, née de l'éloignement d'un bonheur dont la porte c'est la tombe, d'une vie qui commence dans la

mort! Horace est mélancolique, inassouvi et borné. La mort, pour lui, c'est l'épouse agréable qu'il faut laisser, c'est le Cocyte auquel il ne croit pas, c'est le noir, le vide, le néant. Horace n'est qu'un athée, admirateur passager des antiques vertus qui frappent son imagination, sans réveiller le divin dans son cœur. La Harpe n'a pas vu qu'Horace était aveugle ; ce n'est que la moitié d'un critique.

MM. Nisard et Villemain ont voulu suppléer à ce qui lui manquait ; ils ont moins prisé les détails ; ils ont gagné les hauteurs ; ils ont voulu planer. Le but était généreux ; malgré de belles pages, ils l'ont manqué. Animés d'un faux esprit d'impartialité, persuadés qu'il faut se tenir à égale distance des deux extrêmes, ils placent le vrai et le beau dans une sorte de juste milieu, comme si Dieu et la vérité avaient le moindre rapport avec cette modération des choses humaines. Du reste, cette fausse impartialité couvre plus d'une criante injustice ou de piquantes contradictions. Je nommerai donc provisoirement cette critique, la critique contradictoire, en attendant que je puisse, à travers ses ondoyantes nuances, la saisir d'un mot définitif et la peindre.

Un exemple m'y aidera. M. Nisard a consacré

plusieurs chapitres à Bossuet et à Fénelon ; or ce dernier il l'accuse souvent de *sens propre* (1). Ce sens propre, est-ce une manière *propre* de *sentir* ? Est-ce l'originalité ? Mais il n'y a pas de génie sans originalité ; c'est accuser Fénelon de génie. Cette façon toute particulière de sentir, de grands écrivains l'ont même poussée loin, jusqu'à des erreurs de détail, jusqu'à l'antipathie. Fénelon ne saurait comprendre le gothique ; il en parle de haut, il est injuste ; il y avait dans son génie je ne sais quoi de féminin qui allait jusqu'au parti-pris. Du reste, je comprends que l'évêque de Cambrai, qui avait rêvé d'être missionnaire en Grèce, génie grec par excellence, âme sereine et lumineuse, esprit souple, aimable, facile, se soit senti plus d'attrait pour l'architecture grecque, moins mystérieuse, moins compliquée, sans doute, que l'architecture gothique ; il

(1) « La vérité, pour cet esprit supérieur, semble moins cet idéal dont la recherche anime et console la vie, qu'un moyen de faire triompher sa personne. Fénelon se trompe par un excès de confiance dans son sens propre. » (*Histoire de la littérature française*. 17e éd.) M. Nisard croit louer Fénelon en disant que « le *Télémaque* est une première déclaration des droits du peuple, etc. » — « Fénelon, dit encore M. Nisard, c'est l'esprit philosophique de liberté, de libre examen. » C'est louer faussement ce grand évêque de toucher au protestantisme, comme, du reste, M. Nisard loue aussi Bossuet de son gallicanisme.

y avait là une simplicité harmonieuse de proportions, une pureté de lignes qui convenaient à Fénelon, utopiste comme Platon, chimérique parfois, mais généralement naturel dans l'expression, comme Sophocle et comme Homère. Si M. Nisard n'a pu accuser Fénelon d'originalité en critiquant, chez lui, le *sens propre*, il a dû l'accuser d'orgueil; je ne vois que ces deux manières d'entendre le mot *sens propre*. Or, dites-moi, qui fut moins orgueilleux que Fénelon ? Je l'avoue, il a pu se tromper, errer par excès d'amour divin ; tant qu'il n'eut à combattre qu'un homme, il ne céda point. Mais du jour où Rome eut parlé, il se tut, ou plutôt il n'éleva la voix que pour lire lui-même l'arrêt de sa condamnation et s'humilier, contre l'avis de son *sens propre*. Le livre des *Maximes des Saints* disparut.

Le même M. Nisard n'a que des éloges pour le gallican Bossuet, homme de *sens propre*, s'il en fut jamais, qui pencha vers l'hérésie pour plaire à César et resta neutre, pour ainsi dire, entre la vérité et le jansénisme par un soin immodéré de sa réputation, par l'amour de la vaine gloire; c'est Bossuet qui loua, dans une de ses oraisons funèbres, Gaston d'Orléans, le prince indigne, et mit, dans la chaire chrétienne, la

rhétorique au service du courtisan. C'est lui qui rédigea les *Quatre articles*, et craignit d'aller plus loin que son maître dans la vérité, ménageant son roi de la terre contre le roi du ciel, d'autant plus coupable qu'il avait plus de génie et de lumières. C'est lui qui écrivit la défense des *Quatre articles*, et (quand Louis XIV se rétractait) ne se rétracta jamais, faisant son neveu, l'abbé Bossuet, plus tard évêque de Troyes, héritier de tous ses manuscrits, entr'autres de la fameuse *Défense*, que son *sens propre* ne lui permit pas de brûler ou de faire disparaître ; faiblesse insigne qui relève d'autant l'humilité de Fénelon, et qui a valu à l'évêque de Meaux l'éloge le plus marqué de M. Nisard. Ecoutons le critique : « Bossuet » rédigea cette Constitution fameuse qui marque » la vraie limite où s'arrête, en France, la dé- » pendance de l'Eglise nationale, à l'égard du » Saint-Siége, et le vrai point où les différences » dans la discipline n'ébranlent pas l'unité des » croyances. La déclaration du clergé de France » oblige encore aujourd'hui les consciences ecclé- » siastiques. » Si cette dernière affirmation était vraie, quelle responsabilité n'encourrait pas Bossuet. Heureusement que l'infaillibilité de M. Nisard n'est pas encore reconnue et définie ; sinon,

nous risquerions de voir placé le grand orateur, sur le trône de l'intelligence, au-dessus de Dieu. Car Dieu a le malheur de ne pas être gallican, et Bossuet a raison de l'être ; donc il a plus de raison que Dieu. N'est-ce point la critique *contradictoire*, celle dont profite le génie désintéressé de Bossuet, aux dépens de Fénelon et de son sens propre ?

Parlons maintenant de l'impartialité de la critique contradictoire. Un exemple vaudra mieux que tout. Il y a quelques mois, deux rares génies, deux ardents propagateurs de la critique Nisard-Villemain se rencontrèrent sous les ombrages littéraires du Luxembourg. Quelques amis exagérés de l'exacte vérité prétendront que cette rencontre suivie d'une longue conversation n'est pas aussi certaine que je le crois. Je regretterais d'avoir été abusé ; mais ce que j'affirme c'est que le fond de cet entretien est vrai. Après les compliments d'usage on parla politique ; nécessairement on aboutit à Voltaire. Voltaire, c'est la *raison* de tous nos politiques depuis cent ans ; c'est leur *esprit* ; c'est le capital dont ils touchent les intérêts, au pouvoir, en émargeant, tandis que nous les payons de notre or et de notre sang. Le premier interlocuteur dit au second :

« Quel malheur que Voltaire, ce génie puissant,
» se soit laissé entraîner aux excès de l'impiété! »
Le second répéta : « Quel malheur! » Puis il ajouta : « Avouons toutefois, en faisant nos ré-
» serves, comme il convient à notre impartialité,
» que jamais esprit aussi universel ne brilla sur
» notre planète. » Et l'autre : « Qu'il fut à la fois
» poëte, prosateur, philosophe, même homme
» de cour. » Il n'osa dire courtisan. Le premier dit encore : « Quelle facilité! quelle élégance na-
» turelle! » Le second : « Quelle clarté, quelle
» sobriété, quelle fine raillerie! — C'est la raison
» rendue familière, populaire, reprit l'un; ce
» sont les droits de cette même raison reconquis
» sur les ténèbres du moyen-âge. — Enfin, dit
» l'autre, n'a-t-il pas voué une haine acharnée au
» fanatisme? » Et l'écho répéta : « Fanatisme! —
» N'a-t-il pas été l'apôtre de la tolérance? » Et l'écho répéta : « Tolérance! »

Nos deux lettrés se séparèrent, après avoir souri à leur équité et salué réciproquement leur impartialité, impartialité fausse, qui, sous prétexte de modération, mène à l'erreur. Dites-moi, pour qui Voltaire fut-il donc tolérant? Pour Dieu le Père, dont il essayait de détrôner le Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ? Pour Dieu le Fils,

qu'il poursuivit d'une haine acharnée pendant près de soixante-dix ans, et dont la religion lui paraissait : « un édifice d'impostures élevé depuis » mille sept cents ans, qu'il fallait saper avec » prudence? » Fut-il tolérant pour l'*homme* qu'il égalait à la matière, « puisqu'il n'est pas certain » que la matière ne pense point, » et que, d'autre part, il n'est pas sûr « que l'âme de l'homme » soit une substance pensante. » Est-ce envers la *France*, envers Jeanne d'Arc, que Voltaire serait tolérant? envers les *Français*, qu'il traite de Welches avec le dernier mépris? Où donc est la tolérance de Voltaire? Je l'ai enfin découverte; elle s'adresse au jeune De la Barre et à son compagnon qui mutilèrent le Christ, à Frédéric II qui nous détestait, aux trois spoliateurs couronnés de la Pologne. C'est plus que la tolérance, c'est l'amour du mal, en haine du bien. Et voilà l'homme dont nous avons pu adorer la laideur morale, après avoir adoré pendant dix-sept siècles la face resplendissante de Jésus-Christ! l'homme dont Victor Hugo disait dans ses beaux jours :

Ce singe du génie,
Chez nous, en mission, par le diable envoyé.

Eh bien, non contents de l'avoir adoré, nous

l'adorons encore! Qu'on ne le nie point, il a ses adeptes souterrains dans les sociétés secrètes! Il les a, au grand jour, dans ces feuilles quotidiennes, inspirées de la même impiété sous une forme brutale, ou sous un masque élégant. Il les a, dans ces feuilles d'un sou, qui ne pénètrent chez l'ouvrier qu'en chassant Jésus-Christ, et trouvent des milliers de lecteurs. Voltaire, il s'est insinué jusque dans ces ateliers d'imprimerie catholiques où, faute de mieux, on est obligé d'employer, pour Dieu, des impies qui ne laissent jamais passer le nom de Jésus-Christ sans l'insulter! Voltaire, il a sa statue dans les caveaux de Sainte-Geneviève, à Paris, d'où il semble grimacer contre ces voûtes qui supportent une église, malgré lui; il a sa statue, dans la grande cité, au soleil. Demain il aura son centenaire, son apothéose, si Dieu n'y met ordre, et si nous ne nous rappelons à temps que le triomphe de Voltaire, l'ami de Frédéric, un ennemi de la France, c'est une ovation faite à la Prusse.

Mais Voltaire a du bon. C'est ainsi que l'entendent la critique impartiale et nos deux interlocuteurs. Le soir, dans la même journée, ils se sont abordés aux Champs-Elysées. De loin, apercevant la longue redingote d'un pasteur pro-

testant, leur ami, ils se sont élancés vers lui de toute la vitesse de leur impartialité; ils lui ont pressé les mains avec une vigueur conciliatrice; ils ont parlé littérature, fait du grand siècle une revue rapide, admiré le gallicanisme de Bossuet, le jansénisme de Pascal, ce grand chrétien, qui ne voulait pas aimer sa sœur, parce que c'était trop naturel, ni en être aimé, parce que c'était trop naturel aussi, et qui recevait l'absolution, à l'heure de la mort, après avoir *renié* Arnaud, mais sans dire le fond de sa pensée, c'est-à-dire qu'Arnaud n'était pas assez franchement janséniste, pour lui, pour Pascal!... (1) Ils ont fini, nos lettrés, en louant le protestantisme philosophique de Descartes, toujours par esprit de conciliation. Puis, ils se sont séparés.

La voilà telle qu'elle est cette critique contradictoire et impartiale. Elle aboutit à l'éloge du mal, à l'éloge rétréci du beau, du vrai. Elle plie un genou devant la vérité, un genou devant l'erreur. Elle ressemble exactement à l'hérésie catholique libérale : celle-ci prétend avoir l'amour

(1) Quelques semaines avant sa mort, interrogé par quelques personnes sur ce qu'il pensait alors des *Provinciales*, il affirma « qu'il les referait, si elles étaient à faire, etc. » Voir la *Vie de Pascal* par Mme Perrier.

de la vérité ; elle laisse communier ses adeptes, plus adroite que le jansénisme ; elle s'intitule catholique ; elle a ses journaux et ses revues catholiques ; elle plie un genou devant la vérité ; mais si Rome, par la voix du Saint-Père, demande la définition d'une vérité de tradition ; s'il est question de proclamer l'infaillibilité des Papes, elle s'agite, elle proteste, elle supplie la vérité de ne point paraître dans tout son éclat, de se cacher encore quelque temps ; elle conseille à Dieu la prudence ; elle plie un genou devant l'erreur. Voyez la critique dite impartiale, et dites-moi si le rapport n'est point parfait. M. Villemain déplore l'impiété de Voltaire, mais il nous enseigne aussi, après avoir plié un genou devant la vérité, que ce même Voltaire « propagea la réforme par » la licence, » « qu'il est l'interprète de l'es- » prit (1) français, » « qu'il a le don inimitable » de plaire à tout le monde et de faire tout com- » prendre, » enfin, « qu'il est le rénovateur de » l'esprit européen. » Est-ce assez plier le genou devant l'erreur ? M. Nisard n'a pas une moins grande duplicité d'amour pour le bien et le mal. Il ne voudrait pas, certes, avoir la réputation d'un protestant. Il se croit catholique ; il le dit ;

(1) *Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle.*

il plie un genou devant la vérité ; mais ne lui parlez pas d'aller plus loin, dans la foi, que Louis XIV, Bossuet, ou Pascal ; Rome l'effraie et la vérité tout entière, il la place dans une fausse modération, dans un juste milieu impossible, comme si la vérité n'était pas absolue, et pour ainsi dire à l'extrême droite, par sa nature. Il a vu, M. Nisard, « que la science des gouverne- » ments et la civilisation naissent de l'esprit d'exa- » men, » « que le simple bon sens de Pascal a » déshonoré la subtilité des PP. Jésuites ; » en un mot, que le protestantisme, sous ses différentes formes, a du *bon*, comme le *catholicisme !* M. Nisard plie un genou devant l'erreur (1). Sa critique, comme celle de M. Villemain, est la critique *catholique libérale.* Cette critique, à son tour, a engendré, en punition de sa tolérance pour l'erreur, la critique du mal, je veux dire de l'esprit du mal, celle de M. Sainte-Beuve, chère à tous les lettrés qui ont le courage du gras, chaque vendredi de l'année. C'était un homme charmant, quand il avait dîné, M. Sainte-

(1) M. Nisard n'est pas loin de trouver saint Bernard orgueilleux. (p. 229. t. I. de l'*Histoire de la littérature française.*) En revanche, il nous convie (p. 270) à l'adoration des écrivains de la Renaissance, nommés Calvin et Rabelais.

Beuve, et quand son front, sous sa calotte de velours, rayonnait de toutes les joies de la sensualité satisfaite. Alors qu'il était plongé, sans perdre sa présence d'esprit, dans les délices d'une heureuse digestion, il se prêtait aux bons mots; il aimait à rire, il aimait le sel, et disons-le, il aimait le gros sel. Mais alors même il restait méchant; il avait la haine des renommées pures, des réputations intactes; il était à la recherche d'un point noir; quand il avait cru le découvrir, il était heureux comme un enfant malicieux qui a pris plaisir à souiller un lis. Nous avons cru que Mme de Staël donna l'exemple d'une vertu irréprochable. Ce n'est pas aussi vrai qu'on pourrait l'imaginer. Il tient, de seconde ou de troisième main, je ne sais quelle histoire malsaine, fausse certainement, mais qui laisse dans l'âme l'ombre d'un doute. C'est ce qu'il voulait. M. de Chateaubriand n'est pas l'homme digne que nous pensons; il a joué le rôle d'un vieillard qui ne sait pas vieillir. C'est une calomnie; mais le doute est là. Et Bossuet, avions-nous besoin de connaître les faiblesses de ses derniers jours, alors que sa volonté vacillante, sous les étreintes de la mort prochaine, hésitait devant le dernier sacrifice? L'histoire veut que nous sachions les

grandes fautes d'un homme illustre pour nous prémunir contre l'orgueil ; mais ces misères, il faut les cacher avec une pieuse et filiale attention. Nous nous survivons trop souvent, même quand Dieu nous a doués du génie ; et nous, les fils adoptifs des grands écrivains, nous qu'ils ont élevés par la vérité, semblables à Cham nous prendrions plaisir à découvrir aux regards les *surprises* de la vieillesse, de la maladie ! Nous ne craindrions pas d'être maudits ! Cet effroi, M. Sainte-Beuve ne l'a pas éprouvé. Il était trop occupé à scruter le mal, à le deviner, à en jouir, comme un dilettante goûte les nuances les plus fines, les effets les plus délicats d'une composition musicale, aussi bien exécutée qu'originale. Mais ce qui lui cause la plus grande joie, c'est le malheur d'un écrivain, d'un homme d'esprit qui meurt d'une mort scandaleuse, sans prêtre, sans confession, sans Dieu. Il est heureux aussi d'insinuer que le suicide a bien pu être le véritable (1) motif de la mort subite de tel ou tel lettré. Une anecdote impie le délecte (2). Si quelque grand personnage finit bien après avoir mal vécu, il emploie

(1) Collé, par exemple, *Nouveaux Lundis*. t. VII. Voir la note de la dernière page.

(2) Voir Piron. *Nouveaux Lundis*. t. VII.

toute la finesse, toute la subtilité de son esprit, toutes les nuances de son style, tous les artifices d'une langue perverse, pour détourner vers l'hypocrisie cet effort suprême de l'âme aux approches de la mort, pour faire du converti un comédien. Il a du goût cependant, le goût des détails; il déguste un beau vers, il savoure une phrase élégante, avec volupté, comme un gourmet touche à un plat délicat; c'est un goût qui ne tient pas à l'âme, mais à l'esprit seulement, je dirais presqu'aux sens. Car Sainte-Beuve est méchant; il l'est devenu; et s'il est l'ami des méchants, il est encore plus l'ami du mal. Il a écrit l'*Histoire de Port-Royal*, moins en faveur des jansénistes qu'en haine de la vérité. Il les raille, sans pitié, à son heure; il les trouve *bêtes;* sa haine du bien les défend, sa malice les découvre. Il a résumé sa critique, lui-même, dans ces paroles qui nous ont été rapportées par un académicien (1): « Je ne » suis content que quand j'ai découvert le côté » faible ou le point vulnérable d'un grand » homme! » C'est la critique prise dans un sens étroit, tel que le vulgaire l'entend; ce n'est pas la critique, c'est la malignité littéraire.

(1) M. Legouvé répondant à un récipiendaire. — Séance publique de l'Académie. Décembre 1876.

Eh bien! à notre tour, nous dirons : Toutes les fois qu'il nous sera permis d'ajouter un trait de plus au génie d'un grand écrivain, de découvrir une vertu nouvelle chez un grand homme, alors nous serons heureux. Ce n'est pas, du reste, un parti-pris chez nous de ne voir que le beau et le bien dans les œuvres littéraires et dans leurs auteurs.

Qu'est-ce, en effet, que la critique? Qu'est-ce que critiquer, sinon juger, dans un livre, dans un homme, ce qui est beau et vrai, ou ce qui n'est ni beau ni vrai. Or, le beau lui-même n'a-t-il pas un degré suprême de perfection, que nous n'avons pas encore indiqué, dans la prose et dans les vers? N'y a-t-il pas cette beauté de vérité qui illumine la parole, et qui n'est autre chose que la perfection de la vérité? Elle éclate dans certains passages du grand Corneille, dans quelques vers de Racine, ceux-ci par exemple :

Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble;
Il voit, comme un néant, tout l'univers ensemble;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous, devant ses yeux, comme s'ils n'étaient pas.

Ces vers sont majestueux, parce qu'ils sont remplis de la majesté de Dieu ; examinons-les de près ; le premier rappelle simplement deux faits

de l'histoire des Hébreux, qui ont eu lieu au passage de la mer Rouge et sur le mont Sinaï ; le second est beau, par l'opposition de l'univers entier et du néant de ce vaste univers. C'est un contraste qui tire sa beauté de la vérité. Y a-t-il rien de plus ordinaire que les expressions dont se sert le poëte, dans le troisième vers, pour amener le quatrième qui témoigne de notre impuissance en face de Dieu, dans des termes qui n'ont absolument rien d'imagé ni de brillant ? Cependant le tout est sublime par cette seule force d'une antithèse naturelle entre Dieu et l'homme, entre sa grandeur et notre vanité. Il faut y ajouter le choix des mots, leur place heureuse, l'harmonie majestueuse des vers.

N'est-ce pas là, dites-moi, la beauté du premier degré, la beauté de la vérité, illuminant la parole, la parole soumise à la pensée dont elle reçoit tout son éclat ? Je pourrais citer encore cette scène où Pauline se révèle à Sévère :

Connaissez Pauline tout entière ;
Mon Polyeucte touche à son heure dernière, etc.

Mais je m'attarderais dans les détails ; je vais au but. Il y a un second degré de beauté, c'est celui où la parole illumine la pensée, où l'image

orne et colore la vérité au risque de la faire disparaître, d'en diminuer l'éclat naturel sous le brillant des apparences. Rien ne détruit l'effet de la vérité comme un effort trop visible de l'imagination. Ce second degré de beauté, plus humain que le premier, répond aux deux aspects de la beauté sensible de Jésus-Christ, qui s'est abaissé jusqu'à se peindre à nos yeux, par amour, dans la perfection de nos traits et de notre souffrance. Jésus-Christ transfiguré et remontant vers son Père, serait plutôt le type de ce premier degré de la beauté littéraire se rapprochant de Dieu, sans pouvoir cependant se passer du voile transparent de la parole.

Si la beauté vraie a ses degrés et sa hiérarchie, il est aussi une fausse beauté qui se sert de l'éclat des mots, de la pompe du style, de toutes les couleurs séduisantes de la nature pour cacher le vide et revêtir le néant d'une pensée fausse, d'un sentiment coupable. Ce n'est pas là cette beauté dont l'essence est la vérité ; ce n'est qu'à peine le reflet trompeur de la beauté. La beauté, c'est la vie ; ce genre de beauté empruntée, c'est la mort. Imaginez, en effet, qu'on ouvre au bout de quelques années une tombe, placée dans certaines conditions particulières de sol et de tem-

pérature, que l'on décloue un cercueil, il ne sera pas rare de reconnaître les traits d'un mort parfaitement conservés, avec les apparences et presque le teint de la vie; mais laissez ce corps quelques instants seulement à l'impression de l'air; toute cette vie tombe en poussière ; il reste des os et la mort. Laissez également à l'air libre de la critique, tel livre qui brille des apparences de la beauté et de la vie ; mettez-le à l'épreuve d'un examen judicieux, vous verrez bientôt cette forme vaine et cette ombre du beau s'évanouir, ces couleurs s'effacer, cette vie tomber en poussière, pour n'offrir aux regards que le faux, le néant, la mort.

Mais la critique se borne-t-elle à louer et à blâmer, à dire ce qui est beau et ce qui ne l'est point? Elle a un but plus élevé, c'est de dessiner peu à peu, c'est de tracer, de peindre dans l'imagination un modèle du beau, qui nous soit utile pour former notre goût, et nous enseigne à bien penser, à bien écrire, à bien vivre; un modèle qui réponde à *l'idée* de la beauté enracinée au fond de notre cœur, et dont nous cherchons vainement la perfection en nous, autour de nous. Cette idée, la critique la développe, la vivifie, la caractérise, lui donne un corps, la rapproche

le plus possible du type divin, du beau; elle en recueille les traits épars dans les œuvres inspirées des grands maîtres; elle en forme un *tout* qu'elle propose à l'admiration et à l'imitation. Cette critique, je l'appelle idéale, parce qu'elle a pour principe l'idée du beau, inséparable de l'idée du bien, et qui resterait, privée de culture, comme ensevelie dans les profondeurs de l'âme, invisible à l'âme elle-même. Or l'idée du beau se nourrit, s'étend, non-seulement à l'aide des bons et beaux ouvrages, mais aussi de ceux où se peint la laideur du mal. Il y a une loi naturelle des contrastes et de leurs effets. Nous sommes vrais, par amour de la vérité, sans doute, mais aussi par haine du mensonge. Le beau, son idée, son image se graveront, s'incrusteront d'autant plus dans notre cœur, que nous aurons plus compris, détesté le mal et la laideur du mal.

Cette critique idéale, comment s'exercera-t-elle? Parlons d'abord des modèles du beau. Elle verra de haut, en grand; elle saisira l'ensemble, le plan harmonieux, la doctrine, l'esprit, la vérité d'un livre; elle en examinera les beautés principales; elle en saisira les traits essentiels, même certaines beautés de détail où se dé-

couvrent le grand, l'absolu, le divin. Elle verra aussi les défauts ; mais elle ne les comptera pas minutieusement comme fait la critique de détail ou la critique du mal ; elle n'insistera pas trop ; dans l'œuvre d'un homme de génie, elle apercevra les fautes, comme nous apercevons les atomes de poussière dans un rayon de soleil. Quand l'image de nos parents morts se présente à la mémoire de notre cœur, nous rougirions comme d'un crime de les revoir avec une de leurs fautes ou de leurs faiblesses ; ils nous apparaissent sous leur plus beau jour, tels qu'ils étaient à l'heure d'une belle pensée ou d'une œuvre généreuse, et leur visage a les harmonieuses proportions que donnent ce souvenir lointain et l'air de la vertu ; les traits sont ennoblis, les irrégularités ont disparu. Et c'est ainsi que nous les voulons, nos chers morts, si un peintre s'est chargé de les faire revivre. Ils sont plus beaux qu'ils n'étaient ; cependant ce sont eux, chacun les reconnaît. Eh bien ! les grands génies, les écrivains illustres sont aussi nos pères, nous sommes leur postérité ; ils nous ont formés à la vérité, à la vertu, à l'héroïsme, au sacrifice. Ils sont les pères de notre intelligence et de nos cœurs ; leurs descendants, c'est tout ce qu'il y a

de lettré, de noble, d'élevé dans un pays; ce sont les puissants qui commandent, les grands qui inspirent et façonnent l'âme du peuple à la vertu, aux belles actions. En un mot ils louent Jésus-Christ, ces écrivains que Jésus-Christ dirige; mais ils sont hommes, et nous devons être généreux pour leurs faiblesses.

Généreux pour les génies chrétiens, le serons-nous pour ces écrivains admirablement doués par Dieu, mais qui ont mis leurs talents au service du mal? L'amour de la vérité, même déparée, même tachée par l'humaine faiblesse, voilà ce que nous admirons; mais le mal fût-il orné des apparences du beau; fût-il, par intervalle, brillant de l'éclat d'une vérité surprise de se trouver là, ou d'un certain nombre de vérités de détail, ne fera jamais illusion à notre sévérité généreuse pour le bien. La nuit nuageuse est-elle moins la nuit, parce qu'elle laisse briller parfois une étoile? La vérité, d'ailleurs, n'a-t-elle pas une force propre qui s'impose même aux esprits voués à l'erreur? Prenons garde encore à cette vérité qui se retrouve partout, jusque dans les pages du mensonge, et dont la critique catholique-libérale tient un si grand compte dans sa fausse impartialité; elle n'est souvent qu'un moyen détourné,

disons-le, un *mot* qui profite à l'erreur. Ainsi, la tolérance pour les personnes qui n'ont pas le bonheur de partager nos croyances, et qui n'est qu'un rayon de la charité divine apportée au monde par Jésus-Christ, fut pour l'hypocrisie de Voltaire, dans sa guerre à Jésus-Christ, un mot menteur, un appât pour le public crédule, pour la foule imbécile, un mot, dis-je, qui dissimulait, sous l'apparence de la vérité, la haine de la vérité; la tolérance de Voltaire, c'était le fanatisme de l'impiété. Des traits de bon sens dans le détail, et même de charité, n'y font rien; la source est empoisonnée; il faut la découvrir sous les fleurs semées par l'esprit, l'imagination, l'habileté. Satan n'en a jamais manqué; qui a plus d'imagination et d'esprit que Satan? Si nous voulons juger un écrivain, c'est de haut, je l'ai dit; c'est dans l'ensemble; c'est dans les fruits. Un arbre n'est pas moins condamné, déraciné, jeté au feu, quoiqu'il porte des fruits dégénérés et quelques feuilles à l'extrémité de ses branches desséchées; ces rares feuilles, ce sont les vérités de détail dans la totalité d'une œuvre mauvaise. S'il est vrai que, dans les pays chauds, certains arbres infectent l'air, malgré la beauté de leurs fleurs ou de leur feuillage, ils sont l'image par-

faite de ces fausses couleurs du génie, de cet éclat du mensonge, capables de duper le peuple, même les grands du monde, les intelligents. C'est donc encore être généreux que d'enlever au mal les vaines apparences du bien et les séductions trompeuses du beau, de gratter, pardonnez-moi l'expression, ce vernis qui recouvre habilement l'erreur; c'est être généreux pour la vérité.

Mais cette générosité, où donc prend-elle sa source? dans le catholicisme d'où sort la charité, la vraie charité, l'ennemie ardente du mensonge, puisqu'elle sort du sein de Jésus-Christ, la vérité même. Comment pourrait-elle s'exercer en faveur du mal ou de l'erreur? C'est donc le catholicisme, en somme, et la charité vraie, née du catholicisme, qui fondent la critique telle que je l'entends, grâce à la foi que j'ai reçue de mes pères. Or, cette même critique naît également du cœur humain, qui garde invinciblement *l'idée* confuse, vague, indéfinie, mais divine du beau, avec le désir, j'oserai dire pour les lettrés, la nécessité de la développer, de lui donner une forme définie, de la faire sortir de nous-mêmes, pour l'offrir à nos regards, sous les apparences d'un modèle parfait, autant que possible, puisque Dieu seul réalise la beauté. J'appellerai donc

cette critique, formée de *l'idée* que nous avons du beau, et de la charité vraie du *catholicisme*, la critique *idéale et catholique*, généreuse pour Corneille, impitoyable pour Voltaire.

CINQUIÈME COURS

Corneille vengé.

26 Février 1877.

CINQUIÈME COURS

Corneille vengé.

Il y a cinquante ans, le voyageur lettré qui visitait Rouen, ne lisait pas, sans quelque émotion, cette inscription au-dessus de la porte d'une demeure modeste, dans la rue de la Pie, au bas d'un buste de Corneille :

ICI
EST NÉ, LE 6 JUIN 1606,
PIERRE CORNEILLE.

En pénétrant dans cette maison, il retrouvait la chambre où naquit le grand écrivain, telle qu'elle était de son vivant. Les meubles étaient les mêmes. Tout au plus, la piété indiscrète de quelques pèlerins les avait-elle je n'ose dire mutilés. Ces meubles avaient vu Corneille naître, grandir, vivre, méditer, souffrir ; dans les moments d'étude ardente, ils avaient presque réfléchi l'inspiration de son regard ; ils semblaient encore participer à la vie immortelle du poëte

dont ils nous faisaient souvenir. Telle est la force du génie qu'il paraît communiquer, même aux objets qui le rappellent, quelque chose de lui-même, et qu'il ravive en nous le sentiment quelquefois assoupi de l'immortalité. L'*esprit*, qui s'impose avec tant de force à la postérité dans un nom, et qui rayonne sur la matière après des siècles, ne saurait mourir.

Il en est partout de même. Qu'un voyageur, dans Athènes, imprime sa trace dans la trace de Démosthène, le sentiment mélancolique du passé s'éveille dans son âme, le passé lui-même renaît, la voix de l'orateur s'entend; elle fait frémir tout un peuple, et nous croyons encore, qu'au nom de la liberté, toute une nation va faire un dernier effort pour vaincre, dût-elle périr. Démosthène vit; l'esprit de Démosthène est là, qui nous est rappelé par les lieux témoins de son génie; il a traversé les siècles; l'esprit ne meurt point. Combien ce sentiment de l'immortalité ne doit-il pas être plus puissant encore sur nous, avec cette mélancolie secrète qu'il emprunte aux ombres du passé, quand il se ranime dans les lieux qui ont vu un poëte chrétien. Celui-là ne nous a pas seulement appris à lutter pour la fausse liberté de quelques-uns, en un temps

d'esclavage, contre un Philippe de Macédoine ; il nous a ravis par le spectacle de l'âme humaine combattant contre elle-même pour vaincre la tyrannie du mal ; il nous a montré l'âme dans toute la beauté de sa liberté, dans le triomphe de l'immolation, dans la sérénité du sacrifice. Eh bien ! ces diverses pensées émues que la demeure de Corneille éveillait en nous, c'en est fait, elles n'occuperont plus notre âme. La maison de Pierre Corneille a disparu et aussi sa voisine, où était né Thomas Corneille ; elles sont remplacées par des magasins. Le nouveau propriétaire n'a pas permis que l'inscription récente, datée de 1857, fût gravée sur le frontispice de sa demeure qui s'élève au lieu même où s'était élevée celle du grand poëte ; il a fallu éloigner un peu cette inscription, et en orner une maison moins inhospitalière au génie. Voici comme elle est conçue :

ICI
ÉTAIENT LES MAISONS
OU SONT NES LES DEUX CORNEILLE :
PIERRE, LE 6 JUIN 1606 ;
THOMAS, LE 24 AOUT 1625.

Je veux bien que Thomas ait aimé son frère ; j'en suis heureux ; l'intervalle qui séparait leurs

génies n'a pas séparé leurs cœurs. Ici cependant l'inscription était due surtout à la gloire de Pierre Corneille ; associer les deux frères dans le même honneur, c'est une méprise, c'est un manque de tact littéraire. Le génie, par son élévation même, s'isole d'une certaine manière, en s'élevant au-dessus du commun des hommes, malgré les bienfaits qu'il leur prodigue.

Il reste de la maison où naquit Pierre Corneille, une porte, aujourd'hui placée au Musée de Rouen ; elle n'y dit plus rien, éloignée du lieu où nous la faisions mouvoir sur ses gonds, comme l'avait pu faire Corneille lui-même.

Notre grand tragique était fils de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts, en la vicomté de Rouen ; sa mère se nommait Marthe Le Pésant. Son père était d'une justice intègre, d'un caractère franc, mais absolu jusqu'à l'âpreté ; à la suite d'un procès avec l'un de ses subordonnés, il donna héroïquement sa démission, car il n'était pas riche. Tout près de la ville, il possédait une maison de campagne qui portait le nom de Petite-Couronne. C'est là, dans des lieux assez riants, que le jeune Corneille passa ses premières années ; il fut ensuite élevé, à Rouen, chez les PP. Jésuites. Il y fit de brillantes études, reçut en prix

un livre intitulé : *Notitia dignitatum*, qui était possédé, il y a quelques années, par un amateur, et dont on a perdu la trace ; il fut aussi récompensé pour avoir traduit en vers français un beau passage de Lucain. Ses préférences littéraires se manifestaient déjà, en même temps que son génie poétique. Corneille fut toujours fidèle à ses anciens maîtres ; à l'âge de soixante-deux ans, il dédiait une pièce de vers au R. P. Delidel, jadis son professeur ; plus tard, il faisait hommage de ses œuvres aux Révérends Pères de la Société de Jésus (1). A dix-huit ans, il était avocat ; plus tard, avocat général à la Table de marbre. Ce titre pompeux ne l'enrichit point ; il ne paraît pas qu'il plaidât beaucoup. Volontiers il aurait épousé Mlle Marie Courant, la compagne de son enfance ; mais Dieu en décida autrement ; elle devint Mme Dupont. Il ne lui en voulut pas, et, dit-on, reçut plus d'une fois ses conseils en matière de poésie. Si ce n'est pas vrai, c'est vraisemblable, vu la hauteur d'âme et la simplicité de Corneille. Deux ans avant sa mort, par un scrupule d'une délicatesse toute cornélienne, il brûla les vers qu'il lui avait adressés dans sa

(1) Patribus Societatis Jesu, colendissimis præceptoribus suis, grati animi pignus D. D. Petrus Corneille.

jeunesse. Les chastes souvenirs sont les plus durables. Disons, en passant, qu'un instant il brigua aussi la main de Mlle Milet, de Rouen, et, par un anagramme, donna le nom de cette jeune fille à sa première comédie, *Mélite*. Si nous n'avions de Corneille que ces deux souvenirs, *Mélite* et Mlle Milet, je n'aurais pas entrepris la vie du poëte. A *Mélite*, pièce intéressante où l'auteur donne, le premier, sur la scène, l'exemple des bienséances dramatiques, et qu'il composa régulièrement, sans connaître ces règles qu'il *élargira* ou *resserrera* plus tard, suivant les besoins de la scène et de son génie, succédèrent *la Galerie du Palais*, *la Place Royale*, *Clitandre*, *la Veuve*, *la Suivante*. Ce n'étaient que des essais; ce n'était point Corneille. Il allait déjà fréquemment à Paris, quoiqu'il gardât sa résidence à Rouen; il était alors lié avec Scudéri, et avait fait, en son honneur, un quatrain, ses premiers vers imprimés. Le futur auteur du *Cid* admirait *Matamore*.

Si Corneille s'était arrêté là, il n'aurait pas même la réputation de Scudéri. Un incident le mit plus n vue et lui procura un puissant protecteur, dans la suite son émule, son jaloux plutôt, presque son ennemi. Louis XIII, la reine

et le cardinal, en allant aux eaux de Forges, passèrent à Rouen. L'archevêque de Harlay de Champvallon invita Corneille à composer des vers en leur honneur. Le poëte s'excusa dans une fort élégante pièce latine, où la modestie s'unit à la fierté (1). Corneille se sent déjà. Richelieu, ravi, l'attira à lui et l'enrôla, grâce à sa simplicité, parmi ses valets poétiques. On les connaît; ils s'appelaient Boisrobert, de l'Estoile, Colletet. Rotrou fait exception; il aima Corneille qui répondit à son amitié. C'étaient deux cœurs héroïques : Corneille avait plus de génie, mais Rotrou n'était point jaloux; il admirait son ami; Corneille l'appelait son père, comme s'il l'eût formé à l'art tragique. Tous deux avaient cette simplicité qui devient de plus en plus rare et qui est la marque des grands caractères. Corneille ne réussit pas au Palais-Cardinal ; il était trop franc ; il osa un jour critiquer, même réformer le plan d'une comédie de Richelieu (2); il se sentait puissant en poésie, comme le cardinal en politique. Il avait tort, et son maître trouva « qu'il » manquait de suite. » Corneille quitta Rotrou; il partit, heureux sans doute de sa liberté, et

(1) « Me pauci hic fecere parem, nullusque secundum. »

(2) La comédie des Tuileries.

s'esquiva du Palais-Cardinal un peu plus fièrement que Gil Blas du palais de l'archevêque de Tolède, mais comme lui, pour avoir dit à son maître une vérité déplaisante. Malheureux Corneille ! il ne comprenait pas de quelles délices il allait se priver, quels arbitres du goût, quels poëtes il laissait, en quittant ce palais, où Richelieu se délectait dans des vers comme ceux-ci :

A même temps j'ai vu sur le bord d'un ruisseau,
La canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un battement d'aile,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Ces vers et deux autres encore plus détestables étaient richement payés par l'admiration du cardinal; Colletet, dans sa reconnaissance, s'écriait :

Armand, qui pour six vers m'as donné six cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te donner tous mes livres?

Richelieu fit bien de fonder l'Académie, pour épurer le goût et fixer la langue; il avait sans doute des heures où son génie lui découvrait sa faiblesse littéraire et le tort qu'il avait d'aimer les méchants vers comme les flatteurs.

Mais rejoignons Corneille arrivé par le coche

à Rouen. Il y avait là, à cette époque, un amateur de Lettres, presqu'un homme de goût, M. de Châlons, ancien secrétaire des commandements de la reine-mère. Corneille alla le voir ; il en reçut le conseil d'étudier le théâtre espagnol. Quoi qu'il en soit, l'*Illusion comique* ne tarda pas à paraître, ce *monstre étrange*, dit l'auteur lui-même, où *Matamore* n'est pas tellement ridicule, qu'il n'annonce l'héroïque don Rodrigue. *Médée* marque un effort plus sérieux, plus puissant. Enfin *le Cid* paraît en 1636. Le génie de Corneille sort des derniers nuages qui l'environnaient ; l'auteur a trente ans ; il est dans toute la fleur de sa jeunesse, et son poëme, après deux siècles et demi, est toujours jeune, comme Rodrigue, comme Chimène, comme le printemps de la vie.

Mais les jaloux, qui détestent la beauté, le talent, la gloire, guettaient Corneille pour empoisonner sa joie. Autour de lui, autour du *Cid* qui en est le nœud, se joue un drame en trois actes. Le premier voit figurer Richelieu comme personnage principal. « Il conçut pour Corneille, écrit » Tallemant des Réaux, une jalousie enragée. » Boisrobert, son familier, afin de le « consoler, » fit jouer devant lui *le Cid*, en ridicule, par des

» laquais et des marmitons. » Mais le succès durait toujours ; la pièce était représentée trois fois au Louvre, et valait à l'auteur les félicitations du roi, de la reine, des princesses, de leur entourage. La foule était si grande aux portes, que « les recoins du théâtre, qui servaient au- » trefois comme de niches aux pages, étaient des » places de faveur pour les cordons bleus ; et la » scène était d'ordinaire parée de croix de cheva- » liers de l'ordre. » Richelieu lui-même crut d'une habile politique, pour cacher sa souffrance, de faire représenter deux fois *le Cid* au Palais-Cardinal. Mais la tourbe des envieux était là pour servir sa jalousie. Il faut voir comme le poëte sait répondre à Mairet, qui l'avait insulté dans je ne sais quels vers ignobles, sans les signer :

Qu'il fasse mieux ce jeune jouvencel,
A qui *le Cid* donne tant de martel,
Que d'entasser injure sur injure,
Rimer de rage une lourde imposture
Et se cacher ainsi qu'un criminel ;
Chacun connaît son jaloux naturel,
Le montre au doigt comme un *fou solennel*....
.... Moi j'ai pitié des peines qu'il endure,
Et comme ami je le prie et conjure,
S'il veut ternir un ouvrage *immortel*,
Qu'il *fasse mieux*.

C'est la fierté qui vibre dans ces vers; l'humble Corneille avait cette humilité qui n'exclut ni la dignité, ni l'indignation, ni la connaissance du génie dont Dieu l'avait doué. Mairet avait son compte; cependant la meute du cardinal aboyait toujours. Bientôt parurent les *Observations* ridicules du ridicule Scudéri. C'était le jaloux fanfaron; rudoyé par Corneille, il s'adressa à l'Académie, pour qu'elle le vengeât et jugeât le poëte. Est-ce la peine de nommer Claveret, d'Aubigné, parmi cette foule de méchants vulgaires qui rappellent les grenouilles de la fable, coassant de leurs marais desséchés contre le soleil? Enfin Corneille, ennuyé, impatient, trop sensible à de pareilles attaques, mais sûr de lui-même, répondit un jour, du haut de son génie, dans l'excuse à Ariste :

Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit;
Pour me faire admirer je ne fais pas de ligue;
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue,
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit.
Mon travail sans appui monte sur le théâtre;
Chacun, en liberté, l'y blâme ou l'idolâtre.
Là, sans que mes amis prêchent leurs sentiments,
J'arrache quelquefois les applaudissements;
Là, content du succès que le mérite donne,
Par d'illustres avis je n'éblouis personne;

Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
Et mes vers, en tous lieux, sont mes seuls partisans;
Par leur seule beauté ma plume est estimée,
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

J'ai oublié de dire que Mairet était l'ami de Corneille; du moins, Corneille le croyait. Mais il faut avouer que, s'il était crédule en amitié, il avait des mots et des vers qui font vivre ses ennemis à jamais stigmatisés par sa plume. Sans lui et *le Cid*, nous ne connaîtrions pas aussi bien Richelieu.

Il est temps d'arriver au second acte du drame joué par les illustres ou parfaits de l'Académie. Richelieu est toujours derrière le rideau. Les nouveaux personnages sont : M. de Boisrobert, plénipotentiaire du cardinal, et chargé de vaincre les répugnances ou le reste de dignité des académiciens; puis ces mêmes académiciens, sur la demande de Scudéri, et d'après le désir moins découvert, mais non moins violent du ministre, forcés d'examiner, de juger *le Cid*. Richelieu, poussé par la jalousie, sort même de sa réserve, en ces termes transmis aux immortels par son ambassadeur : « Faites savoir à ces Messieurs que » je les aimerai comme ils m'aimeront. » On se

réunit enfin ; on nomme trois commissaires, et Corneille, don Rodrigue, Chimène, vont comparaître devant Vadius et Trissotin, je veux dire Chapelain et Desmarets, sans compter quelques autres inconnus de l'Académie. Un premier travail paraît trop flatteur pour le poëte ; le cardinal veut qu'on « en retranche quelques poignées de fleurs. » De sa grosse écriture, il met, en marge du manuscrit, des notes qui ne veulent pas de contradicteurs. Corneille, de son côté, avec une fière ironie, écrit à Pélisson : « J'attends avec » beaucoup d'impatience les *sentiments de l'Académie*, afin d'apprendre ce que doréuavant je » dois suivre ; jusque-là, je ne puis travailler » qu'avec défiance, et n'*ose employer* un mot en » sûreté. » Enfin le poëte vit son jugement instruit ; les sentiments de l'Académie parurent ; une lettre de Chapelain fait connaître quels étaient, vis-à-vis du cardinal, les sentiments des académiciens. J'en cite un fragment ; c'est à Boisrobert que s'adresse l'auteur de la *Pucelle*, jugeant l'auteur du *Cid* : « Vous me ferez la » faveur, s'il vous plaît, de lui lire (à Son Emi- » nence) les conclusions que je prends à la fin de » l'ouvrage, et de la supplier de considérer que » je ne puis avoir tellement excusé *le Cid* dans le

» cours du jugement que j'en fais, que je ne le
» ruine beaucoup en montrant, et dans ce même
» cours et par mes conclusions, que les princi-
» pales choses qui sont requises à un poëme dra-
» matique pour être bon lui manquent. Mais si
» Son Eminence juge que les moyens que j'avais
» pris pour le mieux ne fussent pas légitimes,
» assurez-la que je n'ai nul attachement à mes
» opinions et que je suis dans la soumission et la
» déférence que tout homme de bon sens doit
» avoir pour les sentiments d'une si haute intelli-
» gence que la sienne, et que je suis pour les
» suivre et m'y conformer entièrement. Quant
» au style, vous lui direz que j'en connais la
» faiblesse, etc. »

Un mot maintenant « des sentiments de l'Académie. » Le sujet de la tragédie, nous le connaissons. Pour un juge intelligent, c'est le triomphe de la piété filiale sur un amour très-légitime et très-pur. Eh bien! ce sujet est condamné, « il n'est *pas bon ;* le dénoûment aussi est *détestable ;* » nous verrons plus tard qu'il est simplement *héroïque.* En revanche, malgré la faiblesse du style, il y a de bons vers, celui-ci entr'autres, prononcé par l'amoureuse infante :

Ma plus douce *espérance* est de perdre l'*espoir.*

Corneille n'a pu le faire qu'après une visite à l'Hôtel de Rambouillet. En somme, la critique est étroite, mesquine ; elle perd les yeux pour voir des taches au soleil; elle s'ensevelit dans les détails puérils ; elle prélude à la petite critique de La Harpe, avec moins de sûreté dans le goût ; elle est servile. Cependant, un demi-repentir anime la conclusion où l'on sent encore la frayeur du redoutable cardinal : « La véhémence des » passions, écrivent les juges accusateurs, la » force et la délicatesse des pensées, et cet » *agrément inexplicable* qui se mêle dans tous » les défauts du *Cid*, lui ont acquis un rang con- » sidérable entre les poëmes français de ce genre. » Si son auteur ne doit pas toute sa réputation à » *son mérite*, il ne la doit pas toute à *son bon-* » *heur ;* et la nature lui a été assez libérale pour » excuser la fortune, si elle lui a été prodigue. » La postérité a jugé, en dernier ressort, que l'Académie avait été avare, je veux dire avare d'éloges (ce n'est pas étonnant, puisque Chapelain en était); que Richelieu fut jaloux, Scudéri envieux, le peuple juste, et la reine aussi :

Tout Paris pour Chimène eut les yeux de Rodrigue. .

Anne d'Autriche ennoblit le père de Corneille ;

c'était récompenser, avec beaucoup de tact, le poëte qui avait si héroïquement peint l'amour filial. Le public donna aussi à l'auteur ses lettres de noblesse, dans son cœur. Il passa en proverbe de dire : « Beau comme *le Cid*, » et Corneille fut désormais pour la France « le grand Corneille. » Cet arrêt si juste de la reine et du peuple forme le dénoûment, le troisième acte du drame joué autour de la tragédie persécutée ; c'est la sentence définitive qui a cassé l'arrêt servil de l'Académie, sans faire oublier la faiblesse du grand Richelieu. Corneille ne répondit rien au jugement de l'Académie, bien qu'il le trouvât injuste ; il était temps de finir une lutte déjà trop longue. Si le poëte avait à se plaindre du cardinal, il avait eu aussi à s'en louer ; il lui laissait la responsabilité de sa victoire.

Il sentait néanmoins quelque découragement et doutait de lui ; il était humble, malgré sa fierté, prompt à s'émouvoir. Retiré à Rouen, auprès de son père, il le perdit, dans cette même année de 1639 où il retourna à Paris. Il avait fortifié son génie dans une studieuse solitude, et donna au public la tragédie d'*Horace*. Elle fut aussi heureusement accueillie que *le Cid*, mais la jalousie du cardinal menaça encore l'auteur dans

son succès, l'Académie dans sa liberté. Corneille, qui connaissait les desseins de Richelieu, écrivit à un de ses amis : « Horace fut condamné par les » Duumvirs, mais il fut absous par le peuple. » C'était répondre d'avance, avec une noblesse spirituelle, à la sentence injuste qui ne fut point portée.

Le cardinal oublia sa jalousie ; il fit bien. Corneille, quand il livra aux lecteurs sa tragédie, la dédia au grand ministre; il fit bien aussi. On aime à voir ces deux grands hommes réconciliés ; et le critique au moins minutieux qui veut voir dans la dédicace du poëte un acte de bassesse, ne paraît connaître ni Corneille, ni son temps.

Si la louange est excessive, sous la plume du tragique elle procède d'un bon sentiment. On aimait alors l'autorité, on la respectait, on la comprenait. Richelieu était, après le roi, le premier personnage de France; aussi l'on pouvait, sans indignité, employer, en lui écrivant, ces termes pompeux, qui peignent bien la puissance, et qu'il ne faudrait pas prendre à la lettre. Aujourd'hui même nous n'en sommes pas aussi parcimonieux qu'on l'imagine. C'étaient, en outre, les grands qui payaient les écrivains, les riches lettrés, comme Mantauron, qui venaient au secours de leur pauvreté. Il y avait entre les au-

teurs et leurs opulents ou puissants protecteurs un échange de services divers et de reconnaissance. Le poëte, à la première page, remerciait; à la seconde, et dans le reste du volume, il donnait des leçons par la bouche de Chimène, de Polyeucte ou d'Auguste. Aujourd'hui nous ne faisons plus de dédicaces, c'est vrai, ou plutôt nous en faisons deux : la première s'adresse à nous-mêmes; nous y parlons de notre mérite, de notre modestie ; nous n'oublions que notre vanité ; mais elle perce, elle s'étend quelquefois sur une longueur de cent pages et plus. En voulez-vous une preuve ? lisez la préface des *Méditations poétiques* de Lamartine. La seconde dédicace, c'est le volume lui-même, fruit de notre inspiration. Depuis la première ligne jusqu'à la dernière, il n'est que trop souvent une longue flatterie, non pas à Richelieu, à Louis XIV, à Mazarin, à Condé, qui méritaient l'éloge en partie, du moins, mais aux penchants mauvais du peuple, au public qui paie pour être corrompu, et que nous corrompons, en vue de son or, pour lui plaire.

Aussi M. Guizot a-t-il le droit de m'étonner, quand il se plaint de voir celui,

Qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna,

tendre la main vers le roi ou ses ministres. Appartenait-il, d'ailleurs, à M. Guizot de reprocher à Corneille l'aumône d'un souverain? Passons.

Corneille n'a pas plutôt vu briller sa gloire qu'il a senti, le même jour, les épines de l'envie. C'est un avare, dit-on. Chapelain l'accuse d'avarice et l'appelle « poëte mercenaire, » Chapelain qui, si l'on en croit Ménage, gardait le même tison, douze ans dans son foyer. Tallemant des Réaux trouve à notre Corneille « plus d'avarice que d'ambition. » Il n'est pas jusqu'au sage Boileau qui ne soit la dupe de l'opinion jalouse, et qui ne se méprenne sur le sens des paroles échappées à la brusquerie un peu chagrine de Corneille. Celui-ci a perdu son père ; il soutient sa mère et ses frères ; il rencontre Boileau qui le félicite de sa renommée ; et le poëte, mal en finances, aux abois peut-être, lui répond : « Je suis saoul de » gloire, affamé d'argent. » Le satirique indigné, dans son jansénisme étroit, se retire chez lui, taille sa plume ; il écrit :

Je ne puis souffrir ces auteurs renommés
Qui, dégoûtés de gloire et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Pour moi, il me paraît certain que Corneille,

n'eût-il pas eu sa grande âme, ne pouvait être avare, faute d'argent qui lui permît l'avarice. Quant à Boileau, s'il ne fut point parcimonieux, il apprit des jansénistes cette sorte d'adresse qui compromet la réputation de franchise la mieux établie. Il alla lire au P. Lachaise *son Epître sur la grâce*; il en fut comblé de *pulchrè*, *benè*, *rectè*. Il était ainsi au mieux avec les Jésuites, ce qui ne l'empêchait pas de faire l'épitaphe du grand Arnaud, et de la tenir secrète, visible seulement pour ses amis, les ennemis des Jésuites. Il riait avec Racine de l'heureux succès de son adresse; il était janséniste en dessous, jésuite en dessus, très-petit à coup sûr, tout à fait digne de mal juger le grand Corneille. Boileau valait mieux que ce trait-là ne pourrait le faire croire; il vint au secours du poëte agonisant; mais il était moins grand que lui et moins désintéressé.

En 1639, Corneille donna encore *Cinna*, et l'envie un nouveau spectacle; elle feignit de s'indigner de la dédicace à Mantauron, un financier qui aimait les lettres et se ruina, non sans quelque noblesse, pour les littérateurs. En 1640, notre tragique se mariait avec Mlle Marie Lamperière. Elle était fille de Matthieu de Lamperière, lieu-

tenant-général des Andelys, en Normandie, et qui n'avait pas grande fortune. Aussi se montrait-il récalcitrant à l'endroit de Corneille assez pauvre lui-même. Fontenelle, neveu du poëte, nous apprend que son oncle confia sa peine à Richelieu, et comme il ne s'agissait pas de tragédie en vers, mais d'un petit drame en action, le cœur du cardinal s'émut; il fit venir le futur beau-père, assez effrayé de paraître, sans savoir pour quel motif, devant le redoutable cardinal. Il eut le temps d'examiner sa conscience, dans le coche, entre les Andelys et Paris; mais là, tout heureux d'apprendre que Richelieu ne voulait que lui donner un gendre, il se retira enchanté d'avoir obéi au cardinal, et de donner à sa fille un mari si bien en cour et si puissant. Est-ce l'année même de son mariage que Corneille fit représenter *Polyeucte?* C'est assez vraisemblable. Sa jeune épouse, qui avait failli le perdre à peine mariée (Ménage chanta sa mort, puis le ressuscita en vers), Mme Corneille, au nom des intérêts privés et de la politique intérieure, l'engageait fort à travailler. Le poëte, soumis à sa femme et à son génie, dicta d'inspiration, à sa compagne, tout un acte de *Polyeucte.* Je voudrais que le trait fût authentique; il est

dans la vérité poétique et conforme au caractère de l'écrivain, à sa situation. *Polyeucte* était un jeune marié comme Corneille ; et je ne doute pas que Corneille, au temps de *Décie*, n'ait pu devenir un confesseur de la foi, renoncer à l'amour d'une femme pour le ciel, Romain et chrétien à la fois.

Quoi qu'il en soit, *Polyeucte* réussit ; cette même année (si c'est en 1640 que parut la tragédie), le poëte, au jour de la fête de l'Immaculée-Conception, à Rouen, récita dans une séance de l'Académie du Puy, à la place de Mlle Jacqueline Pascal, absente, et sœur du janséniste, une pièce de vers qui avait valu un prix à l'auteur, à la jeune fille ; il y répondit lui-même par une improvisation poétique, dans la même séance. On en a conclu que notre tragique ne pouvait avoir été l'ami de la famille Pascal, sans être lui-même janséniste, que la tragédie de *Polyeucte* en était la preuve certaine. Une réponse péremptoire à cette manière si fausse d'envisager notre Corneille, c'est que Pascal n'était pas lui-même janséniste alors, qu'il pouvait commencer son éducation hérétique chez le curé de Rouville, aux environs de Rouen, mais que la fameuse retraite à Port-Royal, plus tard, le transforma

seule en janséniste, et fit naître les perfides *Provinciales*. Du reste, les relations de Pascal et de Corneille ne durèrent pas; on n'a pas l'indice le plus léger qu'elles aient persévéré, ni qu'elles aient jamais été sérieuses. Est-ce que d'ailleurs *Polyeucte* serait l'œuvre d'un hérétique? C'est la grâce qui agit, en vérité, sur quelques personnages de la tragédie, mais c'est la grâce infaillible dans son effet comme l'entend l'Eglise, et non la grâce irrésistible comme l'entendent faussement les jansénistes. Quels attraits, enfin, pouvaient lier étroitement deux âmes aussi diverses que celles du poëte et du philosophe? Pascal, plus d'une fois sublime, brûlant, mais sec et désespéré, désespérant, orgueilleux jusqu'aux portes de la mort, acceptant, avec une volonté hautaine, la responsabilité des *Provinciales*, au bord du cercueil, surpris en flagrant délit de jansénisme ardent, même dans les dernières de ses pensées, Pascal ne pouvait aller au cœur simple et tendre malgré sa brusquerie, au cœur élevé mais humble, fort, généreux, encourageant et confiant de notre Corneille. Le traducteur en vers de l'*Imitation* avait de la douceur et de la joie dans le cœur; il aimait sa famille; Pascal ne voulait pas même, dans son altière austérité, être aimé naturellement

des siens, ni les aimer. Les nuages ardents de son esprit et de son imagination n'auraient pu que troubler le ciel où s'élevait d'un vol si hardi l'âme du grand Corneille. Si ce dernier est supérieur à tous les écrivains du siècle de Louis XIV, c'est que son génie n'a rencontré l'obstacle d'aucune erreur, comme son cœur n'est jamais entré dans les ténèbres de l'orgueil.

Notre Corneille était simple à ce point, qu'il croyait volontiers aux critiques, dont les observations le firent veiller bien des fois, malgré ses boutades, et quoi qu'il ait dit : « en matière d'avis, » je crains qu'on ne me les donne que par envie et » pour détruire ce que j'ai bien fait. » Une des plus sottes critiques lui vint à propos de *Polyeucte*, de la part de Voiture, ambassadeur pour l'Hôtel de Rambouillet. Avec des tours fort délicats et des politesses diplomatiques, le chef des raffinés lui avoua enfin, « que le christianisme de sa tra- » gédie avait surtout déplu. » Il alarma le poëte fier, mais impressionnable. D'ailleurs l'Hôtel de Rambouillet avait des airs d'académie et une grande autorité. J'en veux dire quelques mots. L'esprit d'une femme avait tenté là ce qu'un homme, Richelieu, sut entreprendre avec plus de raison et achever avec succès. Le cardinal

donna à la langue des législateurs ; plus restreinte dans son louable dessein, Catherine de Vivonne voulut seulement la *dévulgariser*. Devenue marquise de Rambouillet, elle fit élever l'hôtel de ce nom et en fut l'architecte ; ce palais devint le rendez-vous de tous les beaux esprits, admirateurs de l'incomparable *Arthénice* (1), heureux initiés aux secrets littéraires de la chambre bleue. C'est là que recevait la marquise, souvent malade et couchée sur un lit placé dans l'*alcôve* ou petite chambre qui donna son nom aux salons littéraires de Paris et de la province. Cette petite chambre était elle-même enfermée dans une autre beaucoup plus grande, tapissée de velours bleu, et donnant, par de larges fenêtres, sur un vaste et beau jardin. De chaque côté du lit, élevé sur une estrade, se tenaient les habitués, dans un espace libre, que l'on nommait *ruelle*. Ils étaient nombreux ; l'un d'eux, Balzac, créait le mot *urbanité ;* mais il aimait encore mieux son château près d'Angoulème que l'Hôtel de Rambouillet, appelé par lui le temple des *Muses*, de l'*honneur* et de la *vertu*. Malherbe ne fit que paraître chez la *marquise* (2); son disciple Racan y fut

(1) Anagramme de Catherine.

(2) C'est lui qui la nomma Arthénice.

assidu, bien qu'il aimât les champs et les célébrât avec une sensibilité naïve; Voiture, que Mme de Longueville aurait voulu *conserver dans du sucre*, y fut gâté, berné même, *un jour qu'il manqua d'esprit;* il en avait trop et pas assez; il trompa pour quelques jours Boileau, tant l'opinion a de force, et osa dire à Mlle Julie d'Angennes, l'aînée des filles de la marquise, en la comparant à la mer : « Il y a cette différence » que, toute vaste qu'elle est, elle a ses bornes, » et que vous n'en avez point.... » A côté de Condé et de la duchesse de Longueville, l'Hôtel voyait encore La Rochefoucauld, myope des yeux et de l'esprit, cœur étroit, avec Mme de Lafayette, aussi sentimentale que son ami paraissait désabusé des hommes. Mme de Sévigné était bien jeune quand Arthénice allait disparaître; mais elle la vit et sut rester aussi naturelle que l'était la marquise entourée de précieux et de précieuses.

J'allais oublier Chapelain, le plus vaniteux des avares, le moins susceptible des poëtes, ou plutôt des versificateurs, qui, malgré sa servilité, ne manqua pas d'un certain jugement, je n'ose dire de goût, et contribua à créer le style académique. Il eût bien égayé Mme de Sévigné, si elle avait pu le connaître. Le clergé

avait aussi fourni à l'Hôtel quelques hommes de valeur ; je ne parle pas de Bossuet, qui y parut un soir, tout jeune encore, et y improvisa un sermon ; si c'était dans le goût de Voiture, il dut, plus tard, en rougir. Fléchier avait gardé de *l'incomparable Arthénice* un souvenir qui se réfléchit jusque dans une de ses oraisons funèbres, et Godeau, évêque de Grasse, qui avait condamné *Polyeucte*, ne supportant pas la *colère généreuse* du destructeur des idoles, Godeau, particulièrement apprécié de Julie d'Angennes, dut regretter plus d'une fois, sous le ciel du Midi, le beau temps où il n'était qu'abbé lettré à l'Hôtel de Rambouillet, et où il faisait des vers médiocres, richement récompensés par le cardinal. Aussi bien nous avons négligé Corneille dans cette énumération rapide des beaux esprits et des familiers de la chambre bleue.

Notre poëte n'y paraissait et n'y parlait guère que pour lire fort mal, en barbouillant, prétend la médisance, quelqu'une de ses tragédies. On y applaudit le *Cid*, malgré la cabale ; c'était bien ; on eut le tort d'y mépriser *Polyeucte*. L'amour et certains détails subtils ou raffinés avaient fait aimer *don Rodrigue* et *Chimène ;* la grandeur simple de *Polyeucte* n'allait

pas à ces amateurs de littérature féminine qui cherchaient le fin du fin, ou naviguaient sur la carte du tendre. Corneille plut davantage pour quelques madrigaux au moins médiocres ajoutés à la *guirlande* de Julie. Cette *guirlande* était, en somme, l'œuvre du duc de Montausier, qui ne trouva pas d'autres moyens pour vaincre les longues résistances de Julie d'Angennes, l'aînée des filles de la marquise, et qu'il aimait depuis dix ans, sans avoir encore dépassé le seuil de son cœur, absolument comme s'il eût été un des héros de la *Clélie*. La fameuse *guirlande* était un bel in-folio, magnifiquement relié en maroquin rouge; chaque feuille contenait une fleur peinte en miniature par un artiste de talent, nommé Robert, et accompagnée d'un ou plusieurs madrigaux; il y en avait en tout soixante et un pour dix-neuf fleurs. Montausier avait donné l'élan; Corneille l'avait imité, et avec lui, les principaux lettrés de l'Hôtel de Rambouillet, jaloux de plaire à la belle Julie et de servir les intérêts du fidèle poursuivant. Le 31 décembre 1641, celui-ci, qui était le plus honnête homme, le plus original, le plus bourru, le plus malin et le plus franc, le plus fou et le plus sage (1) de la cour, le plus constant

(1) Cette expression est de la marquise de Rambouillet.

aussi et le plus ingénieux des amants, fit secrètement placer la *guirlande* sur la toilette de Mlle de Rambouillet, de façon que cet objet frappât ses yeux à son réveil. C'était vouloir enlever son cœur par surprise. Julie d'Angennes, presque vaincue, tarda encore quatre ans à donner sa main au duc de Montausier. Quatorze années n'avaient pas lassé sa persévérance ; il avait dépassé l'obstination des Grecs autour des remparts d'Ilion. Mais il faut dire à la louange de Mlle de Rambouillet qu'elle avait dû vaincre elle-même la persistance du duc de Montausier dans l'hérésie du protestantisme, et qu'elle ne l'épousa qu'après son abjuration. C'était grand pour une précieuse ; mais les femmes peuvent raffiner, sans rien perdre, au fond du cœur, des vrais sentiments. Aujourd'hui encore, malgré les excès du luxe, elles ont gardé la plupart, le dépôt de la foi, pour la rendre à leurs maris, pour la donner à leur postérité, pour aider à refaire la France. Elles auront leur grande influence sur notre destinée ; elles en eurent une autre, au grand siècle, moins importante, sur les destinées de la langue ; elles lui donnèrent la *délicatesse*. Leur commerce adoucit et releva les hommes, les lettrés, les mœurs, les discours; elles donnèrent au style la distinc-

tion. Elles exagérèrent la réforme ; on les exagéra elles-mêmes par une imitation maladroite, et les précieuses devinrent les *Précieuses ridicules*. Il n'en est pas moins vrai que nous devons, non pas à ces dernières, mais aux précieuses et aux précieux de l'Hôtel de Rambouillet, un progrès dans la langue, la délicatesse, ai-je dit ; la convenance, si vous voulez, ou la bienséance, des termes nouveaux, des images nouvelles, et l'art, frivole peut-être, mais difficile, de la conversation. Revenons à Corneille.

SIXIÈME COURS

Corneille vengé (Suite).

5 Mars 1877.

SIXIÈME COURS

Corneille vengé (Suite).

Jusqu'ici nous avons suivi Corneille, riche de gloire, affamé d'argent, marchant entre l'honneur et l'envie, payant cher les applaudissements du *Cid*, traité d'avare, calomnié par les méchants, trop supérieur aux petites âmes, voire même à certains hommes de bien, pour en être compris, en un mot, entrant, par un premier triomphe, dans le chemin de la passion. La *Mort de Pompée* fut pour lui le sujet d'une nouvelle peine ; il la dédia à Mazarin, qui n'était pas généreux, et se vit encore accusé de bassesse, quand il souffrait déjà de la dure contrainte, des nécessités humiliantes de la pauvreté. On sent percer les révoltes de son âme et toute sa dignité se révéler dans ces vers où il remercie le cardinal de ses tardifs bienfaits :

La grâce s'affaiblit quand il faut qu'on l'attende ;
Tel pense l'acheter alors qu'il la demande ;
Et c'est je ne sais quoi d'abaissement secret
Où quiconque a du cœur ne consent qu'à regret.

Nous sommes en 1642 : *le Menteur* venait de

voir le jour ; il donnait à Corneille la gloire d'avoir inventé, en France, la bonne comédie, avant Molière. A la suite du *Menteur*, *Rodogune* parut, non sans succès, en 1644. *Théodore* échoua en 1645. C'est cependant une tragédie chrétienne, pleine de beaux vers, de grands sentiments et pathétique ; mais elle choque certaines bienséances. Là où Corneille, dans sa simplicité de grand homme, n'avait vu que le triomphe de la foi, le public ne put goûter certains détails. Il lui répugnait, ce qui ne répugne pas à Dieu, d'entendre résonner une voix héroïque, où ne retentit d'ordinaire que la voix du libertinage. Le poëte, sans transgresser aucun commandement, négligea le *quod decet*, si cher à notre délicatesse. On ne peut blâmer ni le public, ni Corneille. Celui-ci avait naïvement confié à un inconnu, à quelque perfide familier, le secret de *Rodogune* qui allait affronter la scène ; il en fut puni ; la *Rodogune* d'un certain Gilbert, copiée maladroitement sur la sienne, se joua d'abord, au grand étonnement du poëte qui garde le silence. Il avait quarante ans et n'était pas encore académicien, malgré le *Cid ;* il dut, avant d'être le collègue de Chapelain, échouer trois fois, à cause de son génie, dans ses prétentions au fauteuil encore neuf où siégeaient les immortels.

Bien des siècles avant celui de Louis XIV, Thucydide nous apprenait que l'homme ne supporte pas, sans envie, la supériorité d'autrui, et que l'extraordinaire le chagrine, s'il n'en est point capable, enfin qu'il ne veut pas croire à ce qui dépasse sa portée, encore moins le louer ou même en tolérer la louange. C'est là notre humaine nature toujours la même, aujourd'hui comme aux temps de Thucydide et de Louis le Grand. Les littérateurs se sont gardés d'y faire exception, et Corneille en souffrit. Il se vit préférer M. de Salomon, un peu plus inconnu que M. de Ryer; celui-ci également passa avant l'auteur du *Cid*. M. Bellesdens aurait laissé Corneille à la porte et pris sa place, du consentement de l'Académie, s'il n'avait été plus juste que les académiciens. Il réclama en faveur de son humble rival, que l'on n'osa plus écarter. Si Corneille eût été médiocre, il arrivait plus tôt pour se faire ensuite oublier. Il expia son succès. *Héraclius* parut (1645); l'auteur fut accusé de plagiat. C'était du Caldéron tout pur, disait-on. Heureusement Thomas Corneille qui avait dix-neuf ans de moins que son aîné, marié à Marguerite Lamperière, frère et beau-frère du grand tragique, réussit à faire accepter sur la scène une comédie intitulée,

les Engagements du hasard. Ce fut une joie pour le grand poëte, un bonheur pour *celui* qui avait nourri les siens après la mort de son père, et qui tenait moins à la gloire qu'à sa famille.

Après *Andromède* et *Don Sanche*, plusieurs années se passèrent sans que Corneille fit beaucoup parler de lui ; on était tout à la Fronde. Cependant Voiture et Benserade, malgré la politique, avaient exécuté chacun leur sonnet : l'un avait pour titre, *Uranie;* l'autre était emprunté au livre de Job. Le prince de Conti préférait le dernier ; le premier plaisait davantage à Mme de Longueville. Corneille, pressé de dire son avis, s'en tira en bon Normand, par un troisième sonnet. Le voici :

Deux sonnets partagent la ville,
Deux sonnets partagent la cour,
Et semblent vouloir à leur tour
Rallumer la guerre civile.

Le plus sot et le plus habile
En mettent leur avis au jour,
Et ce qu'on a pour eux d'amour
A plus d'un échauffe la bile.

Chacun en parle hautement
Suivant son petit jugement :
Et s'il faut y mêler le nôtre :

L'un est, sans doute, mieux rêvé,
Mieux conduit et mieux achevé ;
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

Les Uraniens et les Jobelins durent rire ; mais Corneille ne rit pas longtemps. La même année, en 1650, il perdait son ami Rotrou emporté par une maladie contagieuse qui régnait à Dreux, dont il était le premier magistrat, sous le titre de lieutenant particulier et civil. Il ne voulut pas quitter son poste, malgré les prières de son frère établi à Paris. Il lui répondait la veille de sa mort : « Ce n'est pas que le péril où je me trouve » ne soit fort grand, puisqu'au moment où je » vous écris, les cloches sonnent pour la vingt- » deuxième personne qui est morte aujourd'hui. » Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Il fut victime de son dévouement, et s'immola au devoir comme les héros de Corneille ; celui-ci dut peut-être, à un tel sacrifice, quelqu'inspiration nouvelle. Si Rotrou en fut l'auteur, son ami le nomma bien *son père*. On lit dans *Saint-Genest* les vers suivants, qui peignent l'admiration naïve dont Corneille fut l'objet de la part de Rotrou ; il est question des tragédies de Pompée et d'Auguste :

Ces poëmes sans prix où son illustre main
D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romain,
Rendront de leur beauté votre oreille idolâtre,
Et sont aujourd'hui l'âme et l'amour du théâtre.

Les siècles chrétiens ne voient pas seulement

les grands génies, mais les grands caractères.

Nicomède, où Corneille abaisse Rome et l'écrase de son ironie familière, après l'avoir tant élevée, eut un vrai succès; plus tard Baron, le comédien, qui voulut y changer quelques vers, fut rappelé à l'exactitude par le public du parterre. En 1652, *Pertharite* échoua. Corneille fut très-sensible à cet échec, non par vanité, il était trop grand, mais par la faute de son génie. L'écrivain sublime n'a pas seulement l'intelligence qui voit le beau, il a aussi le cœur qui le sent; élevé, à ses heures, par un élan supérieur de la raison, par un mouvement invincible de l'âme, jusqu'au sein de l'infini, il entre en communication étroite avec le divin, le beau; il boit à longs traits à la source même de toute poésie; mais cette enivrante jouissance dure peu. La terre reprend le poëte, avec toutes les nécessités de la vie; si, dans une de ces heures d'épuisement qui suivent les excès de la sensibilité, même vraie, la dure pauvreté force le poëte au travail, il est loin de faire un chef-d'œuvre. De là ces inégalités d'un grand esprit, de Corneille, par exemple, d'autant plus vite descendu au-dessous de lui-même qu'il était monté plus haut et avait plus prodigué sa sensibilité poétique. Qu'il dût souffrir de son déclin! mais

il subissait la loi du génie et surtout du génie chrétien, modelé sur le type du génie parfait, Jésus-Christ, l'auteur de l'œuvre la plus achevée, et qui la consomma sur le Calvaire. Cherchez bien, et vous trouverez qu'aucun génie, moderne surtout, n'évite cette nécessité de la croix. Le Tasse, Milton, Le Camoëns, Racine n'y ont pas échappé. Il semble que Michel-Ange fasse exception, et qu'il réalise en sa personne la beauté d'un triomphe perpétuel sur la souffrance, dans une vie séculaire, dans un travail serein, dans une mort paisible; il fut cependant jaloux d'un autre malheureux, Raphaël, et malheureux lui-même. Pour Corneille, cette heure d'affliction fut comme la porte ouverte par où il entra dans un bonheur de quelques années, le bonheur de la famille; elle devint le refuge de sa douleur. Mais je ne puis peindre sa félicité avant de lui avoir donné la parole pour exprimer sa tristesse, au lendemain de *Pertharite*, dans la préface de cette même tragédie.

« Il vaut mieux, dit-il, que je prenne congé de » moi-même que d'attendre qu'on me le donne » tout à fait. Il est juste qu'après vingt années de » travail, je commence à m'apercevoir que je » deviens trop vieux pour être encore à la mode. » J'en remporte cette satisfaction que je laisse

» le Théâtre français en meilleur état que je ne l'ai » trouvé et du côté de l'art et du côté des mœurs. » Les *grands génies* qui lui ont prêté leurs veilles, » de mon temps, y ont beaucoup contribué, et je » me flatte jusqu'à penser que mes soins n'y ont » pas nui. Il en viendra de plus heureux après » moi qui le mettront à sa perfection et qui » achèveront de l'épurer : je le souhaite de tout » mon cœur. Cependant agréez que je joigne ce » malheureux poëme aux autres qui l'ont précédé » avec plus d'éclat. Ce sera la dernière impor- » tunité que je vous ferai de cette nature. Ma » résolution n'est pas si forte qu'elle ne se puisse » rompre ; mais il y a grande apparence que j'en » resterai là. »

La lettre est expressive, humble et fière en même temps. On y a vu quelqu'ironie ; je ne sais ; mais le dernier trait est d'une candeur souveraine ; nos modernes ont oublié cette naïveté là ; ils ont plus d'esprit et moins de génie. Un contemporain nous apprend que, dans la suite, Corneille ne parla presque plus de *Pertharite*, « pour s'épargner le » chagrin de s'en ressouvenir. » Le génie est créateur ; créer, c'est aimer, c'est souffrir.

Mais la paix intérieure de la famille adoucit tout ; Corneille retrouva plus que la paix, à

Rouen, rue de la Pie, dans la société de Marie de Lamperière et de ses enfants. Aussi bien, pour mieux faire comprendre ce qu'était la famille alors, en France et en Normandie, retournons de quelques pas en arrière, jusqu'en 1644. Notre tragique avait un frère, Antoine Corneille, qui fut nommé, cette année-là même, curé de Fréville. Sa mère lui prêta, pour s'installer, entr'autres objets, trois douzaines de serviettes qu'il n'avait pas le moyen d'acheter, et une casaque de drap noir qui avait appartenu à son mari. Antoine en donna le reçu et promit de restituer ce qu'il empruntait à sa mère ou à ses frères, en cas de nécessité. Rien n'était plus simple que l'intérieur de la maison dans laquelle s'écoula la jeunesse du grand poëte ; le détail du mobilier prêté à Antoine le prouve ; il faut le croire aussi, rien n'était plus fort que le drap fabriqué à cette époque. Il y avait cinq années què Corneille, le père, était mort ; il avait dû la porter, cette casaque, un certain temps, et nous pouvons supposer qu'Antoine la reçut en bon état, lui qui promit de la rendre plus tard (1), si

(1) Voici le reçu d'objets mobiliers donné, le 25 juin 1644, par Antoine Corneille, frère de Pierre Corneille :

« Je soussigné, prieur Curé de Fréville, cognois et confesse avoir

c'était nécessaire ; aussi je suis tenté de dire : Heureux temps, où les reliques laissées par nos parents étaient l'objet d'un culte pareil, et où une casaque de drap noir durait plus que certains gouvernements du XIXe siècle ! Corneille que nous pouvons, dès lors, voir aisément dans toute la simplicité de sa vie domestique et de ses mœurs patriarcales, habitait la *petite maison*, ainsi nommée en famille, et *contiguë* à la *grande maison*, où vivait Thomas Corneille. Il paraît que les deux demeures communiquaient entr'elles ; on a même prétendu que Pierre, l'aîné, quand il lui manquait une fin de vers, soulevait une trappe et criait à son frère : « Sans souci, une rime ! » Thomas, qui avait la verve facile, envoyait la rime désirée, et la difficulté levée, la trappe s'abaissait. Je souhaiterais que l'anecdote fût

» reçu de mademoiselle Corneille, ma mère, une douzaine d'as-
» siettes et demie douzaine de plats, le tout de fin estain ; plus
» trois douzaines de serviettes dont il en a une douzaine de dou-
» bleuvre, et deux nappes de lin et un doublier ; *une casaque de*
» *drap noir* qui estoit à feu mon père, une grande table qui se
» tire des deux costez et deux formes, une toile de lit de ces étoffes
» jaulnes imprimées. Tous les quels meubles elle m'a prestés en
» ma nécessité, lorsque j'ay esté demeurer à Fréville, et lui pro-
» mets les restituer ou à elle ou à mes frères, toutes fois et quantes.
» Faict ce Samedy, vingt-cinquiesme jour de juin mil six cens
» quarante-quatre. *Signé :* F. ANTOINE CORNEILLE. »

exacte, je pourrais alors, non sans quelque vraisemblance, attribuer à Thomas tous les mauvais vers du grand Corneille.

S'il est permis à la critique de sourire, c'est en pénétrant au sanctuaire d'une heureuse famille. Rien de plus simple alors et de plus chrétien que l'existence de notre poëte. Il traduit l'*Imitation de Jésus-Christ*, en vers français, aussi bien qu'on peut la traduire ; elle a trente-deux éditions ; mais l'auteur n'en est pas plus riche ; il traduira plus tard, en vers également, les *Louanges de la sainte Vierge* attribuées à saint Bonaventure, et dira, dans son avis au lecteur, avec une humilité caractéristique : « Ce n'est pas » sans beaucoup de confusion que je me sens » un esprit si fécond pour les choses du monde, » et si stérile pour celles de Dieu. » Dans une lettre assez récemment découverte, il découvre la source chrétienne où il a puisé ses plus grandes beautés poétiques : « D'autant plus, écrit-il, que » les passions pour Dieu sont plus élevées et » plus justes que celles qu'on prend pour les » créatures, d'autant plus un esprit qui en serait » bien touché, pourrait faire des *poussées* plus » hardies et plus enflammées dans ce genre » d'écrire. » Il n'y a que Corneille et Bossuet

pour exprimer des idées sublimes avec des termes vulgaires. Mais ce qui peindra mieux encore jusqu'où la souffrance et la paix du foyer avaient élevé l'âme de Corneille, c'est la préface de son *Imitation de Jésus-Christ* en vers ; la voici en partie : « La lecture de l'*Imitation* me plongea » dans une réflexion sérieuse qu'il fallait com- » paraître devant Dieu, et lui rendre compte du » talent dont il m'avait favorisé ! Je considérai » ensuite que ce n'était pas assez de l'avoir si » heureusement réduit à purger notre Théâtre des » ordures que les premiers siècles y avaient comme » incorporées et des licences que les derniers y » avaient comme souffertes ; qu'il ne devait pas » suffire d'y avoir fait régner, en leur place, les » vertus morales et politiques, et quelques-unes » même des vertus chrétiennes ; qu'il fallait porter » ma reconnaissance plus loin et appliquer toute » l'ardeur du génie et quelque nouvel essai de ses » forces qui n'eût point d'autre but que le service » de ce grand Maître et l'utilité du prochain. »

Nous avons le secret de Corneille ; il s'est mis, comme poëte, au service du grand Maître, de Jésus-Christ ; c'est pour lui qu'il a purgé le Théâtre ; c'est en s'élevant jusqu'à lui qu'il a eu « des *poussées* plus hardies et plus enflammées. »

La foi qui l'inspire, il l'a retrouvée plus complète encore dans cette maison où règne, sans avoir l'air d'y prétendre, la douce influence d'une compagne aussi ignorante, je crois, des œuvres du grand homme, que Mme Racine l'était des tragédies de son illustre époux. Marthe, sœur de Corneille, plus tard mariée à M. de Fontenelle père du spirituel académicien, était la plus littéraire des femmes qui entouraient Corneille; elle faisait auprès de lui, dit-on, l'office de critique, et remplaçait, avec plus de bienveillance, de Visé et l'abbé d'Aubignac, médiocres en tout, sauf en un point, la jalousie. Une deuxième sœur de Corneille se nommait Marie. Elle filait, sans doute, comme l'autre Marie, l'heureuse femme de Corneille, comme Marguerite, la femme de Thomas, comme nos mères, qui filaient aussi dans leur ménage l'amour parfait, et ne croyaient pas déroger, en élevant jusqu'à Dieu par la pensée, les soucis les plus ordinaires, les soins les plus humbles du ménage. Elles filaient, les sœurs et l'épouse du poëte, pendant que Corneille pensait, écrivait, ou lisait son bréviaire romain, ce qu'il n'oublia guère pendant les trente dernières années de sa vie. Nous savons aussi qu'il fréquentait les sacrements, qu'il était marguillier à Saint-Sauveur, sa

paroisse, et secrétaire du conseil de fabrique. On a conservé les comptes d'une année de sa gestion, écrits de sa propre main, de Pâques 1651 à Pâques 1652. Une grave maladie, en 1653, ne put que fortifier ses sentiments religieux ; une épidémie assez longue et qui désola Rouen, vers la même époque, le vit rester dans sa ville natale, bien que Paris lui promît plus de sécurité avec un accueil glorieux, au moins dans les premières heures de son retour. C'est peut-être la pensée de la mort, plus présente à son cœur par la solitude et la contagion dont il fut le témoin, qui lui inspira l'idée d'acheter, au prix d'un certain nombre de sous d'or, pour l'église de Saint-Sauveur, un drap de velours noir, semé de larmes d'argent, à condition qu'il servirait à perpétuité aux enfants et descendants directs de sa famille. Je retrouve là le poëte, mais plus encore le chrétien, l'homme simple et la foi de nos aïeux. En somme, c'était du bonheur que cette vie-là, malgré les contrariétés quotidiennes et les appréhensions de la mort. Elle a été peinte avec bonhomie par un poëte qui avait assez de cœur pour comprendre Corneille, s'il n'en approchait point par le génie. Je veux parler de Ducis, qui rêva *toujours* de faire un pèlerinage à Rouen et

fut *toujours* trop pauvre pour l'accomplir. Il a dit des deux sœurs, épouses des deux Corneilles :

C'étaient de bonnes mères,
Des femmes à leurs maris chères,
Qui les aimaient jusqu'au trépas ;
Deux tendres sœurs qui, sans débats,
Veillaient au bonheur des deux frères,
Filant beaucoup, n'écrivant pas.
Les deux maisons n'en faisaient qu'une ;
Les clefs, la bourse était commune,
Les enfants confondaient leurs jeux,
Les pères se prêtaient leurs rimes ;
Le même vin coulait pour eux.

Il fallait dire, le cidre. C'était un Normand que Corneille ; il devait aimer le cidre par goût et aussi par nécessité. Il n'était pas riche et avait quatre fils et deux filles, ses deux sœurs à nourrir avec sa mère. Comme les deux ménages n'en faisaient qu'un, il devait y avoir beaucoup de joie et assez de bruit dans cette solitude animée de la rue de la Pie, d'où Corneille ne tardera pas à sortir, après huit ou dix ans d'un silence dont la muse tragique finit par s'impatienter. Du reste on n'avait pas oublié si parfaitement le nom du poëte qu'il ne fût poursuivi jusque dans sa retraite, par les auteurs qui lui demandaient des vers et sa protection. Dans un de ses jours de fierté naïve

qui contrastent avec son humilité et ne la trahissent point, il s'écriait, à la première page d'un livre qu'il recommandait :

J'ai quelqu'art d'arracher les grands noms du tombeau,
De leur rendre un destin plus durable et plus beau,
De faire qu'après moi l'avenir s'en souvienne.
Le mien semble avoir droit à l'immortalité.

Mais les années de bonheur vont finir. Molière, en 1658, vient jouer la comédie à Rouen. A cette époque, on peut s'en assurer par les lettres de Racine à son fils, la comédie était ce que nous appelons aujourd'hui le théâtre ; c'était la tragédie aussi bien que le drame où l'on rit ; la muse tragique, à laquelle Corneille n'avait fait qu'un adieu peu sérieux, revint à la charge et persécuta le poëte. Il y avait dans la troupe de Molière une actrice, une certaine Duparc ; Corneille, toujours jeune d'imagination, lui adressa des vers qui rappellent trop les fadeurs de l'Hôtel de Rambouillet. C'était un jeu de son esprit ; ce n'était peut-être pas assez grave pour le grand homme ; mais nous le jugeons en grand ; nous n'aurions pas même noté ce détail, si une récente critique, trop minutieuse, et qui pense analyser d'illustres écrivains, quand elle les émiette ou les réduit en poussière, n'avait cru devoir conclure que Corneille quitta

Rouen pour suivre une comédienne à Paris. A quoi bon pousser le poëte hors de la province, et cela sans preuves, pour un aussi petit motif, lorsqu'il se sentait obsédé par les héros qui se disputaient déjà son cœur, lorsque Fouquet et Chapelain l'appelaient à de nouveaux succès, lorsque le temps avait pu cicatriser les blessures de l'envie et presque effacer le ressentiment de la chute de *Pertharite!* Quand même ce que j'affirme de Corneille ne serait pas vrai de tous les vrais poëtes qui naissent et meurent dans l'impénitence finale de la poésie, voici plusieurs vers qui montrent à nu l'âme du vieil athlète, prêt à de nouveaux combats :

Je sens le même feu, je sens la même audace
Qui fit plaindre le *Cid* et fit combattre *Horace*,
Et je me trouve encor la main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna!

Toutefois Corneille ne s'installa définitivement avec sa famille, à Paris, qu'en 1662. Il habita d'abord la rue de Cléry, puis celle d'Argenteuil où il mourut.

En 1659, il donna au public *Œdipe*, en présence de Louis XIV. La femme du lieutenant-criminel, aussi avare que son mari, voulut entendre cette fameuse tragédie; or, l'évêque de Rennes vint

trouver M. de Tardieu et ne rencontra que sa femme, si mal vêtue qu'il la prit pour une servante; celle-ci fit part à monseigneur du désir qu'aurait Mme Tardieu de voir *Œdipe :* « Allez » donc avertir votre maîtresse, » dit l'évêque; et madame reparut bientôt, un peu mieux ajustée, contrainte de dire à Mgr de Rennes comment il s'était trompé et qui elle était. « Il la mena, dit » Tallemant, mais en enrageant. » Cette anecdote prouve, du moins, le succès de la tragédie.

En 1660 parut la *Toison d'or,* le premier opéra français, avant Quinault; il réussit également. Corneille, dans le prologue, osa dire en faisant parler la France :

A vaincre si longtemps mes forces s'affaiblissent,
L'Etat est florissant, mais les peuples gémissent :
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,
Et la gloire du trône accable ses sujets.

C'était franc; Louis XIV ne se fâcha point de cette verte franchise. Deux ans après, Corneille perdit sa mère; l'histoire n'en dit rien; mais je suis porté à croire qu'elle jouit plus que son fils lui-même de l'honneur de ses tragédies, et que celui-ci lui épargna l'histoire de ses revers. Elle était octogénaire. Cette même année, le poëte fit jouer *Sertorius*, qui plut singulièrement à Tu-

renne ; il s'écria même : « Où donc Corneille a-t-il » appris l'art de la guerre? » Mais pour savoir tout, l'auteur n'en était pas plus riche. Chapelain qui avait contribué à son retour à Paris, Chapelain qui l'appelait « un prodige d'esprit et l'ornement du théâtre Français, » le plaça sur la liste des auteurs qui avaient droit aux munificences royales, après Mézeray et je ne sais quel Priolo, plus digne que Corneille d'avoir trois mille livres de pension ; notre grand tragique n'en eut que deux mille. Si Chapelain lui marchandait la récompense, Corneille, dans la simplicité de son cœur, ne marchandait pas au roi la reconnaissance ; il lui écrivit :

Parle, et je reprendrai ma vigueur épuisée.
Jusques à démentir les ans qui l'ont usée :
Vois, comme elle renaît dès que je pense à toi,
Comme elle s'applaudit d'espérer en mon roi !
Le plus pénible effort n'a rien qui la rebute ;
Commande, et j'entreprends ; ordonne, et j'exécute

Othon parut en 1664. Le génie de Corneille s'affaiblissait, sa gloire diminuait, l'envie seule était persistante, et Racine se donnait le triste plaisir de railler, dans la préface de *Britannicus*, ce vieil émule, dont il faisait, sans justice, *un malveillant poëte*. C'était bien la peine d'avoir donné,

à son jeune rival, à propos d'*Alexandre*, des avis à la fois pleins de sincérité et de tendresse. Le public, dans sa brusque franchise, désertait bientôt *Attila*, *Agésilas*, et Corneille, en proie à la tristesse, écrivait à Saint-Evremond, un des rares amis de son déclin : « Vous m'honorez de » votre estime en un temps où il semble qu'il y » ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. » Vers la même époque, il perdit un fils de la plus belle espérance, à l'âge de quatorze ans. Le Père La Rue, un grand poëte, dont la vive et noble physionomie nous a été conservée, et qui n'eut qu'un tort, celui d'être poëte en latin, chanta la mort du jeune Corneille, son filleul, et la douleur du père. Il était, comme Saint-Evremond, l'ami du tragique, bien qu'il fût beaucoup plus jeune; mais les grands cœurs ne vieillissent pas, ce qui rapproche les distances. Corneille n'eut pas à souffrir cette seule douleur de famille : son fils aîné fut blessé à Douai; on le lui ramena à Paris sur une civière; heureusement il guérit. C'était Pierre. Un autre, dont on n'a pas retenu le prénom, fut tué au siége de Grave. Ainsi tout s'assombrissait dans la vie de l'illustre poëte; mais son âme, cherchant plus haut la sérénité, se reposait de la terre, et, déjà prête à se transfigurer,

chantait « les louanges de la sainte Vierge. » Cette œuvre pieuse date de 1670. L'année suivante, la légèreté de Henriette d'Angleterre opposa, dans un même sujet, Corneille et Racine. Il s'agissait de traiter « Tite et Bérénice. » Le vieux lutteur échoua ; la malignité jouit deux fois de cette disgrâce ; car Racine réussit d'une manière éclatante, malgré cette épigramme d'un Gaulois qui peint la Bérénice du jeune poëte :

Marion pleure,
Marion crie,
Marion veut qu'on la marie.

Racine eut le tort d'être sensible à de pareilles misères au sein même du succès ; comment donc ne comprit-il pas lui-même de quelle tristesse il affligeait Corneille en parodiant ses plus beaux vers, dans *les Plaideurs ?* Quelle n'était point, d'autre part, la réserve du rival humilié, malgré sa souffrance ! On a prétendu qu'il se trouvait, au théâtre, à la première représentation de *Britannicus,* dans la cabale des détracteurs. On ne l'a pas prouvé ; mais il assistait, c'est certain, à *Bajazet*. Il fit part, en ces termes, de ses impressions à Segrais : « Je me garderais bien de le dire à » d'autres que vous, parce qu'on dirait que j'en » parle par jalousie ; mais, prenez-y garde, il n'y

» a pas un seul personnage dans *le Bajazet* qui ait
» les sentiments qu'il doit avoir et que l'on a à
» Constantinople ; ils ont tous, sous un habit
» turc, les sentiments qu'on a au milieu de la
» France. » Corneille ne fut pas même noblement jaloux, comme le dit un critique ; son âme simple et chrétienne ne saisissait pas l'accord de ces deux mots si opposés, *noblesse* et *jalousie*. Il avait, du reste, dans Mme de Sévigné, une intrépide amie, et qui dut bien consoler la peine du grand homme s'il lut ce passage d'une lettre de la marquise à Mme de Grignan : « Croyez que
» rien n'approchera jamais, je ne dis pas sur-
» passera, je dis que rien n'approchera des di-
» vins endroits de Corneille. » C'est ainsi que Jésus-Christ, toute distance gardée, sentit sur sa figure inondée de sueur, se poser et s'étendre le voile de Véronique. Mais le fiel vint d'autre part à Corneille (en punition de *Psyché*, sans doute), et de la bouche d'un ami, plus original que malicieux, mais rude et fantasque ; il s'agit de Montausier. Ayant rencontré notre poëte, dont la tragédie de *Pulchérie* avait échoué, il lui dit en raillant : « M. Corneille, j'ai vu le temps que je
» faisais d'assez bons vers ; mais, ma foi, depuis
» que je suis vieux, je ne fais rien qui vaille. Il

» faut laisser cela pour les jeunes gens. » On n'est pas toujours méchant pour dire une méchanceté ; mais le trait n'en perce pas moins le cœur. Louis XIV, homme d'un discernement supérieur, fut plus généreux et plus grand ; il fit représenter devant la cour, même les dernières tragédies de Corneille vieillissant ; il y assista quelquefois. Le tragique, ému, reconnaissant, lui écrivit un jour :

Achève, les derniers n'ont rien qui dégénère ;
Rien qui les fasse croire enfants d'un autre père ;
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tirerait du tombeau.

Cependant, si Corneille entrait peu à peu dans la vieillesse et comme dans les ombres de la mort, en se perfectionnant, avec plus de foi, plus de piété, un respect plus grand, plus marqué pour la personne du roi et pour la munificence royale, il s'en fallait que son âme, en devenant plus chrétienne, devînt moins fière et perdît rien de cette hauteur qui contraste avec sa modestie et sa simplicité. Depuis longtemps on lui promettait un bénéfice pour son fils Thomas ; le bénéfice tardait toujours. Il se plaignit à Louis XIV, dans une pièce où l'on distingue ce vers admirable :

Un grand roi ne promet que ce qu'il peut tenir.

En 1683, il écrivait à Colbert cette lettre navrante, mais digne, inutile du reste, au sujet de sa pension qui ne lui était plus payée, après l'avoir été fort irrégulièrement.

« Monseigneur, dans le malheur qui m'accable, » depuis quatre ans, de n'avoir plus de part aux » gratifications dont Sa Majesté honore les gens » de lettres, je ne puis avoir un recours plus juste » et plus favorable qu'à vous, Monseigneur, à » qui je suis entièrement redevable de celle que » j'y avais. Je ne l'ai jamais méritée, mais du » moins j'ai tâché à ne m'en rendre pas tout à fait » indigne par l'emploi que j'en ai fait. Je ne l'ai » point appliquée à mes besoins particuliers, mais » à entretenir deux fils dans les armées de Sa » Majesté, dont l'un a été tué, pour son service, » au siége de Grave ; l'autre sert depuis quatorze » ans, et est maintenant capitaine de chevau-» légers. Ainsi, Monseigneur, le retranchement » de cette faveur, à laquelle vous m'aviez accou-» tumé, ne peut qu'il ne me soit sensible au der-» nier point, non pour mon intérêt domestique, » bien que ce soit le seul avantage que j'aie reçu » de cinquante années de travail, mais parce que » c'était une glorieuse marque de l'estime qu'il a » plu au roi faire du talent que Dieu m'a donné,

» et que cette disgrâce me met hors d'état de
» faire encore longtemps subsister ce fils dans le
» service, où il a consommé la plupart de mon
» peu de bien pour remplir avec honneur le poste
» qu'il y occupe. J'ose espérer, Monseigneur, que
» vous aurez la bonté de me rendre votre pro-
» tection, et de ne pas laisser détruire votre ou-
» vrage. Que si je suis assez malheureux pour
» me tromper dans cette espérance, et demeurer
» exclu de ces grâces qui me sont si précieuses et
» si nécessaires, je vous demande cette justice
» de croire que la continuation de cette mauvaise
» influence n'affaiblira en aucune manière ni mon
» zèle pour le service du roi, ni les sentiments de
» reconnaissance que je vous dois, par le passé,
» et que, jusqu'au dernier soupir, je ferai gloire
» d'être, avec toute la passion et le respect pos-
» sibles, Monseigneur, etc. »

J'ai transcrit cette lettre en entier; elle peint l'homme fidèle à la reconnaissance et au *roi, malgré tout;* elle met à nu la pauvreté de Corneille, pauvreté que personne mieux que lui n'a pu apprécier, et plus encore sa grandeur d'âme. Il règne dans cette lettre un ton de résignation chrétienne. La douleur y est divinisée ; on le sent. Corneille, dans l'extrême malheur, au comble de

la misère et comme au sommet du sacrifice, a trouvé la sérénité; il est beau dans ses humiliations, dans sa disgrâce; il resplendit de la beauté de la transfiguration. L'auteur d'*Auguste* offre à la postérité un dernier personnage, plus réel, non moins élevé que les autres, et c'est lui, c'est lui-même, c'est Corneille. Mais la résignation ne le rend pas indifférent; il agit pour ceux qu'il aime; il obtient, après mille peines, l'abbaye d'Aiguerive, en Touraine, pour son fils Thomas. Il avait deux filles; il marie l'aînée à un sieur de Guénebault; plus tard, en secondes noces, elle épousa M. de Farcy, et devint la bisaïeule de Charlotte Corday, personnage tragique s'il en fut. Il vend sa maison de Rouen pour compléter la dot de sa plus jeune enfant, Marguerite, qui prend le voile, demandant à son père, pour Dieu, le double sacrifice d'un reste d'aisance et des joies paternelles.

Une lettre écrite de la main d'un parent de Corneille, confirme, de la manière la plus simple et la plus touchante, le dénûment de ses derniers jours : « J'ai vu, écrit-il, hier notre parent » et ami; il se porte assez bien pour son âge. Il » m'a prié de vous faire ses amitiés. Nous sommes » sortis ensemble après le dîner, et, en passant

» par la rue de la Parcheminerie, il est entré
» dans une boutique pour faire raccommoder sa
» chaussure. Il s'est assis sur une planche, et moi
» auprès de lui; et lorsque l'ouvrier eut refait,
» il lui a donné trois pièces d'argent qu'il avait
» dans sa poche. Lorsque nous fûmes rentrés, je
» lui ai offert ma bourse; mais il n'a point voulu
» la recevoir ni la partager. J'ai pleuré qu'un si
» grand génie fût réduit à cet excès de misère. »
Une dernière fois, considérons ce beau visage de Corneille vieux, pauvre et délicat jusqu'à la fierté, avant qu'il disparaisse dans la tombe.

C'est en 1684 que Dieu appela à lui l'auteur de *Polyeucte*, dans son ciel, où les pauvres sont riches et où la gloire n'est point livrée aux dents de la jalousie. Mais avant de lui donner sa récompense, le Roi des rois permit que le monarque de la terre, auquel il avait été si fidèle, l'oubliât tout à fait. La misère de Corneille fut si grande, dans ses derniers jours, qu'elle ne pouvait être dépassée, et que c'est une souffrance de la rappeler. Boileau, si sévère pour le grand homme, si impitoyable pour son déclin, s'en émut, courut chez le roi, offrit le sacrifice de sa propre pension, disant qu'il ne pouvait sans honte la toucher, tandis qu'à ses derniers mo-

ments Corneille était privé du nécessaire. Il ne fit que son devoir. Louis XIV envoya au malade deux cents louis sur sa cassette. C'était bien tard. Deux jours après, le grand homme, entouré de toute sa famille comme un patriarche, s'éteignit dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre. Il avait soixante dix-huit ans. C'est une date à retenir. Corneille, en effet, n'était pas seulement un grand écrivain, il avait un grand caractère. Quelques jours plus tard, le courtisan Dangeau, savant au jeu, habile flatteur du roi, écrivait dans son journal : « Jeudi 5, on apprit à Chambord la mort du *bonhomme* Corneille. » Si Bossuet, qui loua Condé, avait lu cette oraison funèbre, que n'eût-il point pensé de la vanité de la gloire ?

Notre Corneille fut inhumé à Saint-Roch, et sur la pierre qui recouvrit ses cendres, pendant un siècle et demi, on ne lut aucune inscription. C'est un oubli que répara la France tout entière, où le nom de Corneille n'a cessé de briller davantage et de s'inscrire plus profondément, de jour en jour, dans le cœur de la postérité.

Quand il mourut, Corneille laissait un fils aîné, Pierre, capitaine de cavalerie, dont les descendants finirent par tomber dans la misère. L'un d'eux, Claude-Etienne, alla implorer Voltaire,

qui lui donna quelque argent et s'en débarrassa ; mais il avait richement établi la fille de Pierre-François Corneille, pauvre vannier, et qui descendait seulement d'un cousin du grand tragique. C'était faire le bien de travers. En 1851, vivaient encore, à Paris, deux Corneille, Louis-Ambroise et Jean-Baptiste-Antoine ; ils avaient cinq filles, entre lesquelles l'Académie divisa une pension de deux mille francs prélevée sur la liste civile.

Ajoutons quelques traits à la physionomie de Corneille. Il avait la conversation pesante, « mais » il n'en était pas moins Corneille ; » suivant ses propres expressions. « Il avait l'air simple, dit » Fontenelle, et fort commun (ce qui me semble » contredire ce qui suit), toujours négligé et peu » curieux de son extérieur ; mais il avait le visage » assez agréable, un grand nez, la bouche belle, » la physionomie vive, des traits fort marqués et » propres à être transmis à la postérité dans une » médaille ou dans un buste. » Ces détails ont leur intérêt, mais sont trop extérieurs pour le but que nous nous sommes proposé de peindre l'âme du grand Corneille. Humble et fier tout ensemble, désintéressé, « l'air de la cour ne lui convient pas ; » il en est oublié. Il proteste, par sa pauvreté, contre notre siècle où l'esprit se vend au

poids de l'or ; par sa fidélité au roi, il donne des leçons à ceux dont la fidélité se multiplie sous tous les régimes ; l'envie le persécute, il lui jette, par instants, de sa hauteur, un mot écrasant ; mais il est chrétien, et le plus souvent il garde le silence ; il a, pour les puissants, quelques sévérités échappées à la douleur, aux angoisses de la cruelle nécessité, mais sans orgueil, sans sortir de sa simplicité. Il n'est que sincère. Il souffre dans sa famille, dans son cœur de père, dans son génie ; cependant c'est à son génie qu'il doit, comme à sa foi religieuse, d'être plus heureux que ses calomniateurs et ses contemporains. Il crée, après Dieu ; il renouvelle la vérité par la beauté imagée ou la simplicité grave de l'expression ; elle a l'air de naître sous sa plume ; elle sort de son cœur.

Il y a, dirai-je en finissant, au monde deux êtres qui sont à la fois les plus heureux et les plus malheureux, infiniment plus accessibles que le commun des mortels aux souffrances du cœur, créateurs tous les deux : l'un, c'est la mère, l'autre, c'est l'homme de génie.

SEPTIÈME COURS

De la Tragédie. — Le Cid de Guilhem de Castro.

12 Mars 1877.

SEPTIÈME COURS

De la Tragédie. — Le Cid de Guilhem de Castro.

Nous avons appliqué à Corneille la critique idéale et catholique ; nous allons l'appliquer à ses œuvres tragiques. Mais qu'est-ce que la tragédie ? Laissons-là les vieux récits, les fêtes de Bacchus, le char de Thespis, la récompense d'un bouc, adjugée au poëte vainqueur. Nous n'examinerons pas même si la tragédie est née de la poésie lyrique : si le chœur, las de chanter les louanges de Bacchus, a pris un autre sujet et dérogé ; s'il a osé descendre de son piédestal et converser avec un et deux interlocuteurs. Ce n'est point là l'origine véritable de la tragédie ; elle sort du cœur humain. Il s'y livre de fréquentes batailles. Il y germe un mauvais désir, par exemple ; ce désir est combattu par le sentiment du devoir, à travers diverses péripéties où la volonté hésite entre l'ivresse de la passion et l'indomptable vérité de la justice ; il se passe dans le silence de l'âme une lutte terrible ; elle a

toujours son dénoûment, secret ou public ; c'est la fin de la tragédie. Celle que nous voyons se jouer sur le théâtre, est une action publique, éclatante, pathétique, et dont les passions sont le principe, comme l'orage met les flots en mouvement et les soulève de colère. La tragédie a le plus souvent un dénoûment malheureux, dans le sens le plus ordinaire du mot.

Aristote et la nature veulent que l'action du drame soit une ; qu'elle remplisse un lieu, un jour seulement ; qu'elle intéresse par un seul fait. Mais Corneille comprenait la règle en homme intelligent ; il prétendait que, suivant le besoin, on devait l'*élargir* ou la *resserrer*. L'unité de lieu surtout peut être entendue en grand et d'une manière généreuse. De tels préceptes, du reste, au lieu de comprimer le génie, lui donnent un élan nouveau par la nécessité de vaincre une grande difficulté. C'est exécuter sur l'ensemble d'une tragédie et sur son plan le même travail de précision qui nous fait trouver, après un dur labeur, le mot propre et cette heureuse brièveté qui caractérisent une grande ou profonde pensée. C'est le comble de l'art tragique, de déployer, dans un court espace, un vaste horizon.

Les Grecs furent assez fidèles aux règles d'Aris-

tote, et réussirent autant que l'époque le permettait dans l'art dramatique. Au premier coup d'œil, ils nous semblent supérieurs aux modernes ; peut-être, en les envisageant de plus près, serons-nous obligés de jeter bas une grande illusion. On ne peut nier qu'ils aient été d'éminents artistes. L'art tragique, ils l'ont connu à fond ; mais l'âme de la tragédie leur a fait défaut. Expliquons-nous. Rien n'est beau, d'extérieur, comme une scène antique. Je ne parle guère que des Grecs ; les Romains eurent assez de la tragédie de leur histoire ; ils négligèrent de la reproduire sur le théâtre, ou ne firent qu'imiter, sans les égaler jamais, les poëtes de la Grèce vainc e. Il n'est pas difficile de s'imaginer la scène où Eschyle faisait paraître Oreste ou Agamemnon ; elle était d'une largeur médiocre et entourée de statues qui représentaient les dieux ; au fond s'élevait un palais ou un temple ; dans une perspective plus éloignée, on entrevoyait les tours de quelque ville, un coin de la campagne, des montagnes, des arbres, la mer ; les décorations latérales, que nous appelons les coulisses, tournaient sur pivot et changeaient à vue. Quelquefois un tombeau ornait tristement la scène, élevée toujours en plein air, et souvent sur une

hauteur, d'où l'on apercevait, sans fiction, l'Océan et les plaines de la Grèce. L'illusion était presque complète. Au-dessous de cette plate-forme qui figurait la scène, le terrain s'enfonçait un peu, se prolongeant jusqu'aux gradins occupés par les spectateurs et qui formaient un demi-cercle. Le gradin le plus bas placé était au niveau de la scène ; à son extrémité la plus voisine de la foule, se dressait un autel, le Thymélé, dont le chœur occupait les degrés. Il avait pour chef le coryphée, artiste éminent, qui dirigeait l'orchestre et devait aussi chanter et danser ; c'est lui qui prenait la parole pour se mêler au dialogue, conduisait les choristes, en chantant avec eux, du Thymélé, au premier rang des spectateurs. Ce chant se nommait la strophe ; quand le chœur, au contraire, se retournait en s'approchant de la scène et en tournant le dos aux gradins, il chantait l'antistrophe. L'épode retentissait devant l'autel même où s'arrêtaient enfin les choristes immobiles. Quand ils se taisaient, les personnages de la scène reprenaient leur dialogue, ou bien les instruments à vent et les instruments à corde se faisaient entendre. Les oreilles, l'esprit, les yeux aussi étaient charmés. Les acteurs, montés sur des cothurnes ou chaussures élevées, le visage

caché sous un masque dont les traits rappelaient quelque héros des aventures sanglantes et des temps illustres de la Grèce ; les acteurs, dis-je, dont la voix, grâce à d'ingénieuses précautions acoustiques, s'étendait au loin, prenaient un caractère idéal, surnaturel, fait pour émerveiller les spectateurs. On ne saurait imaginer jusqu'où allait l'art des machinistes. On vit, dans le *Prométhée enchaîné*, le vieil Océan arriver par la route des oiseaux et porté sur un char volant. Les femmes, les enfants, les esclaves eux-mêmes, pouvaient assister à ces tragédies d'un Sophocle ou d'un Eschyle qui n'avaient jamais lieu qu'en plein jour.

Au souvenir de pareils spectacles, à la pensée de cette lumière sereine qui les éclairait sous le beau ciel de la Grèce, on doute, un instant, du grand siècle et de son théâtre classique. Quelle différence ! Du temps de Louis XIII, la salle de spectacle où l'on représenta *le Cid* était si petite « que les recoins du théâtre, qui servaient les » autres fois comme de niches aux pages, furent » des places de faveur pour les cordons bleus ; » et la scène y fut d'ordinaire parée de croix des » chevaliers de l'ordre. » Elle était même, non pas dans un jour extraordinaire, mais habituel-

lement, remplie par des gens de qualité, qui laissaient à peine assez de place aux acteurs pour se ranger et jouer leur rôle. Le reste du peuple voyait ce qu'il pouvait de la représentation, derrière le dos et les broderies des grands seigneurs. Ce n'est pas tout; à la même époque, l'avant-scène n'a d'autre lumière que deux lustres portant dix à douze bougies chacun; l'orchestre est dans une loge; une grille règne entre le parterre debout et la scène; celle-ci est très-petite; il n'y a pas de coulisses : les petits-maîtres en ont même envahi la place; le théâtre représente, en général, « un palais à volonté, » comme le dit un rédacteur naïf; les acteurs ne viennent que du fond de la scène, en soulevant la toile, qui met en danger leur vaste perruque.

Le costume est peu varié. Le chapeau à plumet ou le casque orné de plumes gigantesques, l'habit à la romaine servent à toute fin dans les sujets antiques. Auguste reçoit Cinna et l'accable de sa générosité, assis dans un fauteuil, en perruque, devant un bureau de son temps sur lequel repose même une écritoire. Pendant qu'il délibère *en secret* avec Maxime et Cinna, il est environné d'une centaine au moins de petits-maîtres. On voit que tout est primitif, sans oublier Lulli et

ses violons. On respire à peine, en été, dans cette salle mal éclairée ; en un mot, nous sommes bien loin d'Athènes, de son beau ciel, de ses théâtres en plein air, et de ces représentations idéales ou héroïques, dont nous jouissions, par souvenir, il n'y a qu'un instant.

Malheureusement, ce qui manque au théâtre grec, je crois l'avoir déjà dit, c'est l'âme même de la tragédie, c'est la liberté. La fatalité plane sur la scène, invisible, mais implacable. Oreste est condamné aux furies pour un crime dont il n'est pas coupable : c'est un dieu fatal qui a dirigé son bras parricide vers le sein de sa mère, Clytemnestre ; c'est le destin qui a fait d'Œdipe l'époux de sa mère, le frère de ses enfants ; et le même destin punit cruellement, toujours, des fautes involontaires. Voilà le spectacle ; l'émotion, c'est la terreur ; et les personnages vont et viennent sur la scène, l'âme enchaînée, ne nous inspirant qu'une pitié pleine d'horreur, parce qu'ils agissent sans choix, sans liberté, sans responsabilité. Sophocle semble avoir devancé l'avenir chrétien, et compris, peint même, surtout dans *Antigone*, la beauté tragique de la liberté. Mais c'est un éclair dans une nuit sombre; la fatalité est là! c'est le dogme humiliant, désespéré du

paganisme, et le spectacle est digne des esclaves de toutes sortes admis à le contempler! Or cette beauté tragique de la liberté humaine, qui manquait, en général, au théâtre antique si effrayant malgré tous les embellissements d'un art inimitable, c'est elle qui élargit notre scène si mesquine au grand siècle, et en fait, pour ainsi dire, éclater les parois; ce qui paraît, en effet, sur notre théâtre, c'est le cœur humain qui ne souffre pas de limites à son expansion, le cœur peint dans la perfection de sa résistance libre au mal ou au bien; c'est l'âme humaine elle-même dans toute sa beauté; c'est l'âme de la tragédie.

Aussi sommes-nous suspendus aux lèvres d'Auguste, parce qu'il peut ou se venger de Cinna ou lui pardonner; et parce qu'il est incertain, hésitant, *libre*, nous sommes émus. Il est bien entendu que le théâtre dont je parle, si supérieur au théâtre antique, n'est pas celui du siècle présent, malgré quelques généreux et récents efforts. Le paganisme moderne a fait renaître les dieux coupables et le destin; nous avons vu, sous toutes ses formes, l'adultère envahir la scène avec son implacable nécessité; la fatalité s'est appelée la passion; la force de la passion a tout excusé; et l'on a voulu nous faire croire que le devoir

était mort dans le cœur de la femme, enseveli là comme en un cercueil. Arrière ! dirai-je à ces littérateurs éhontés ; vous n'avez que le repoussant de la scène antique, sans en avoir la grandeur ; les temps nouveaux approchent, le dégoût universel vous attend. Espérons (car il faut toujours espérer) que ce siècle, taché à son aurore d'une boue sanglante, et paré des vains rayons de la gloire, s'achèvera dans les splendeurs de l'idéal.

L'idéal, ce n'est pas le mot au sens vague que l'on imagine. Nous sommes positifs, dit-on ; eh bien! il n'est rien de plus réel que l'idéal ; c'est la perfection même de la réalité. Ce qui est absolument vrai, ce n'est pas ce que nous touchons des mains du corps, ce que nous sentons, ce que nous goûtons ; ce n'est pas en bas, au-dessous de nous, à terre qu'est la réalité parfaite ; elle est au-dessus, en Dieu qui est le type achevé, infini, du beau, du bon, de l'être.

Quand un héros de Corneille s'élève au-dessus de lui-même et de l'homme, pour accomplir un devoir pénible, au prix d'un sacrifice, il s'élève aussi vers Dieu, le modèle parfait du devoir, vers le réel, vers l'être. Il satisfait, jusqu'à un certain point, l'idée que nous nous faisons de la vertu ; il est *idéal* en s'approchant de la perfection de la

réalité. Aimons donc l'idéal, aimons Corneille qui l'a atteint plus que tout autre poëte, dans la tragédie ; et pour l'aimer, analysons-le dans ses œuvres, comme nous avons voulu le scruter dans son âme. Nous négligerons dans Corneille les ouvrages médiocres, fussent-ils mêlés de beaux vers, d'émouvantes situations. C'est le grand Corneille que nous nous proposons d'étudier. Or, sa grandeur éclata soudain ; un jour, sans qu'on s'y attendît, il brilla d'un éclat incomparable, comme on voit tout à coup le soleil resplendir entre deux nuages qui se séparent et qu'il dorait déjà de ses rayons pénétrants.

Mais *le Cid* a ses origines, et nous ne pouvons guère analyser celui de Corneille sans avoir fait connaître la légende du Cid et la tragédie de Guilhem de Castro. Avant la légende même, il faut recourir à sa source, à l'histoire.

Le Cid Ruy-Dias Campéador naquit dans le courant du XIe siècle et mourut en 1099 ; son épée donna la couronne d'Espagne à don Sanche bientôt assassiné par son rival, don Alphonse. Le Cid ou don Rodrigue reconnut toutefois celui-ci pour son roi, mais en lui faisant jurer qu'il n'était pour rien dans la mort violente de don Sanche. Le nouveau monarque, après avoir juré, garda sans

doute, dans sa conscience coupable, une sourde rancune à don Rodrigue, et sur une frivole accusation de quelques courtisans perfides, il l'exila.

Le héros entra au service d'un roi Maure, Moctadir; il l'aida à vaincre ses ennemis les musulmans. Plus tard, il prit Valence pour son compte, rentra en grâce à la cour de don Alphonse, et sous sa suzeraineté, régna véritablement dans sa conquête ; il projetait de recouvrer par les armes toute la partie de l'Espagne encore au pouvoir des Maures. On l'entendit plus d'une fois répéter : « Un Rodrigue a perdu cette Péninsule, un Ro- » drigue la reprendra. » Il mourut sans pouvoir accomplir ses grands desseins. Le peuple, qui est le premier et le plus merveilleux de tous les poëtes, façonna le *Cid* au gré de sa foi et de sa haine pour l'infidèle ; sous l'impression aussi d'une chrétienne reconnaissance, il fit naïvement, et sans qu'il s'en doutât, la légende du Cid. Elle s'écrivit ensuite, cette légende, en trois parties : les *chroniques*, le *poëme* et les *romances*. L'exil du Cid est peut-être le passage le plus touchant du poëme. En voici quelques extraits.

« De ses yeux grandement, il pleurait, mon » Cid ; il tournait la tête et restait à regarder ses » demeures. Il vit les portes ouvertes et les huis

» sans cadenas, les perchoirs déserts sans four-
» rures ni manteaux, sans faucons, sans autours
» mués. Mon Cid soupira ; bien amers étaient ses
» soucis. Enfin, plus calme de cœur, il prononça
» ces mots pleins de sagesse : « Soyez béni, Sei-
» gneur, notre Père de là-haut : tout mon malheur
» n'est que l'ouvrage de mes félons ennemis. »

» Cependant il faut songer à partir, tout est
» prêt, on lâche les brides. A la sortie de Bivaz,
» la corneille était à droite ; ils la virent à gauche,
» en entrant à Burgos. A cette vue, mon Cid
» haussa les épaules et releva la tête : « Dieu
» soit loué ! Alvar Fanez, l'augure est bon ; mais
» il n'est que trop vrai que nous sommes exilés
» du pays. » Ce disant, mon Cid, à la tête de sa
» compagnie de soixante lances, entrait à Burgos.
» Hommes et femmes veulent encore le voir ; les
» uns debout sur leur seuil, les autres à leur
» fenêtre ; tous le regardent les yeux pleins de
» larmes, tant ils ont de douleur, et les mêmes
» paroles sont dans toutes les bouches : « Dieu !
» quel bon vassal, s'il avait un bon seigneur ! »
» Volontiers ils iraient l'inviter, mais nul ne
» l'osait : le roi don Alphonse avait si grande
» colère ! »

Le Cid ne trouve pas même d'asile en sa propre

maison. Il sort de Burgos avec sa suite, il campe sur la grève, et se dirige vers l'abbaye de Saint-Pierre de Cardona, où il embrassera une dernière fois Chimène et ses filles.

« A peine est-il arrivé devant le Campéador, » dona Chimène tombe à genoux. De ses yeux, » elle pleurait, et lui baisait les mains.

« Me voici devant vous, Cid, barbe très-ac-» complie, me voici devant vous, moi et vos » filles, bien jeunes encore, presqu'enfants. »

» Le Cid écoutait, passant la main sur sa belle » barbe. Il prit enfin ses filles dans ses bras et » les pressa sur son cœur; car il les aimait » tendrement. Ses yeux étaient pleins de larmes, » et il laissait échapper de profonds soupirs. « Oh! oui, dona Chimène, vous êtes une femme » admirable, et je vous aime autant que mon » âme. Oui, comme vous le voyez, bien que » vivants, il faut nous séparer. Je pars : vous » allez rester abandonnée. Ah! plaise à Dieu et » à sa sainte Mère que je puisse encore de ma » main marier mes chères filles! Plaise à Dieu » que j'aie encore quelques jours de vie et de » bonheur, où je puisse vous servir, Chimène, » comme vous méritez d'être servie! »

Le lendemain, dès l'aurore, à côté du vaillant

Cid, Chimène, agenouillée, demande à Dieu, du fond de son âme, dans une longue et naïve prière, qu'il daigne préserver de tout mal son époux.

Ensuite « on sort de l'église, on va monter à » cheval. Le Cid veut encore embrasser dona » Chimène, et dona Chimène vient baiser la main » du Cid. Elle ne sait plus que pleurer de ses » yeux, et lui, détournant les regards sur ses » filles : « Je vous recommande à Dieu, mes en- » fants, à ma femme, et au père spirituel. Main- » tenant nous nous séparons, Dieu sait si nous » nous réunirons jamais. »

» Vous n'avez pas vu scène pareille, ce ne sont » que pleurs : ils se séparent les uns des autres » comme *l'ongle d'avec la chair.* »

Restons sur ce dernier trait d'un tableau où la douleur domine, mais où l'on saisit, à travers les larmes, un respect profond pour l'autorité du roi, pour l'autorité du père, de l'époux, enfin, une foi énergique, et qui fait comprendre l'héroïsme du Cid, la vérité idéale de la légende. Elle va jusqu'à faire remporter par don Rodrigue une dernière victoire sur les infidèles, même après sa mort. Il est attaché sur son cheval Babiéca ; il porte à la main son épée, sa *Tizona* : il a les pieds

dans les étriers, et sur le corps, ses plus brillants vêtements ; Gil Diaz et don Hyéronyme sont à sa droite et à sa gauche, et lancent Babiéca ; le Maure est terrifié, Bucar est vaincu. Mais bientôt le Cid est transporté à Saint-Pierre de Cardona, revêtu de riches habits, sa bonne *Tizona* dans son fourreau, près de lui ; il est assis sur un banc à dossier, et ce n'est plus même un héros seulement ; la légende espagnole et chrétienne n'a pas voulu s'arrêter en si beau chemin ; c'est un saint, il accomplit un miracle. Personne ne le garde ; un Juif profite de cette solitude pour s'introduire au lieu où il repose : « Voilà donc, dit-il, le corps » du Cid de tous si vanté ; et ils prétendent que, » durant sa vie, nul ne lui toucha la barbe. Eh » bien ! moi, je veux la toucher et la prendre en » ma main. Puisqu'il est là bien mort, il ne s'en » défendra point. Je veux voir ce qu'il fera, s'il » me donnera quelque effroi. »

» Et le Juif a étendu la main pour faire ce qu'il » méditait ; mais avant qu'il touchât la barbe, le » bon Cid avait empoigné son épée et l'avait tirée » d'une palme. A cette vue, le Juif conçut très-» grande frayeur, et tomba tout de son long à la » renverse, à demi-mort d'épouvante. » Le résultat est la conversion du fils d'Israël.

C'est dans les romances que j'ai choisi ce dernier trait. Il y a là évidemment un Cid supérieur à celui de l'histoire. Mais nous sommes si fiers tout ensemble et si malheureux de notre grandeur et de notre misère, ou plutôt notre misère surpasse tant notre grandeur que si nous surprenons, dans la suite des siècles, un de ces hommes qui ravissent l'imagination et le cœur, malgré leurs fautes, nous réalisons en lui, après sa mort, quand bien même nous l'aurions envié pendant sa vie, ce type achevé dont nous avons l'idée au fond de l'âme. C'est ainsi que nous nous consolons de notre impuissance, et que la postérité, en idéalisant les traits des grands hommes, répare le tort des contemporains qui les ont abreuvés d'amertume.

Mais la poésie qui immortalise les héros n'a pas seulement le caractère de la légende, ou de la poésie lyrique ; elle prend aussi celui de la tragédie. Guilhem de Castro, avant Corneille, écrivit et fit représenter les « trois journées du Cid, » ou plutôt « la jeunesse du Cid. » Le sujet est tiré de l'aventure qui suit, racontée par l'historien Mariana : « Il (le Cid) avait eu, peu » de jours auparavant, un duel avec don Gomez, » comte de Gormas. Il le vainquit et lui donna la

» mort. Le résultat de cet événement fut qu'il se
» maria avec dona Chimène, fille et héritière de
» ce seigneur. Elle-même demanda au roi qu'il le
» lui donnât pour mari (car elle était fort éprise de
» ses qualités), ou qu'il le châtiât conformément
» aux lois, pour avoir donné la mort à son père.
» Le mariage, qui agréait à tous, s'accomplit. »

Il faut avouer que nous sommes loin de la légende, mais la tragédie, par instants, nous en rapproche. En voici l'analyse rapide. Fernand Ier règne à Burgos ; le jeune Rodrigue reçoit l'ordre de la chevalerie des mains du roi, en présence de la cour et de Chimène. Il l'aime ; il en est aimé. Le monarque déclare ensuite, dans la salle de son conseil, qu'il fait choix de don Diègue, père de Rodrigue, pour gouverneur de son fils, don Sanche. Le superbe Gormas, dont Chimène est la fille, s'irrite, et, dans son dépit (car il comptait sur la préférence), il donne un soufflet à don Diègue, devant le roi. C'est un manque de respect à l'autorité royale, dont nos yeux ne seront pas témoins dans la tragédie de Corneille. Cependant, tout est joie dans la demeure du vieillard insulté ; ses trois fils s'entretiennent de l'honneur qui vient d'être accordé à Rodrigue. Don Diègue, en proie à la douleur, rentre chez

lui, éloigne ses enfants étonnés et s'essaie à brandir la grande épée de Mudarra, mais en vain : « O ciel! je m'abusais, s'écrie-t-il, à chaque » coup de taille ou de revers, l'arme m'entraîne » après elle ; ma main tient ferme, mais par » mes pieds elle est mal assurée.... Et voilà qu'elle » me paraît de plomb... et que ma force défaille... » et je tombe... et il me semble que le pommeau » soit à la pointe. »

Impuissant à se venger, le vieillard cherche un vengeur parmi ses trois fils ; il les éprouve successivement ; les deux plus jeunes ne savent que gémir lorsqu'il leur serre violemment la main. Rodrigue seul, à qui il mord un doigt, s'emporte : « Lâchez, dit-il, si vous n'étiez pas mon père, je vous donnerais un soufflet. » C'est lui qui vengera don Diègue, malgré son amour et son désespoir. La scène du duel est vraiment dramatique. Le fier Gormas passe devant le palais, où se tiennent, à une fenêtre, l'infante et Chimène : il reconnaît ses torts, mais il ne s'humiliera pas. Rodrigue armé le cherche : son père est là, tout près, sur le seuil de sa porte, qui lui montre sa joue insultée. Le jeune homme, occupé, malgré lui, à répondre aux compliments de l'infante, aperçoit don Gormas ; il le provoque, il le tue

dans la coulisse; il lutte seul contre toute la suite du comte. La première journée est finie.

Le tableau change. Chimène demande le châtiment de Rodrigue. Elle présente au roi le mouchoir sanglant, où est écrit le testament de son père; elle dit à Fernand Ier, en s'agenouillant : « Ces lettres qui sont empreintes dans mon âme, » je veux les exposer à tes yeux : elles attirent » dans les miens, comme un aimant, des larmes » vengeresses, des larmes d'acier. »

Mais Rodrigue ose pénétrer dans l'appartement de Chimène et se montrer à elle; cette scène inspirera Corneille. Puis le poëte nous transporte sans aucun souci de l'unité de lieu, dans un endroit désert, près de Burgos, où don Diègue confie à son fils une troupe de braves Espagnols contre les Maures. Bientôt nous sommes dans un château de l'infante; de son balcon, elle adresse de tendres encouragements à Rodrigue. Nous quittons ce lieu riant et nous pénétrons dans les montagnes d'Oca, au nord de Burgos. Nous y voyons le Cid vainqueur et les rois captifs. Un berger, espèce de bouffon, nous raconte la bataille qu'il voit du haut d'un arbre, nouvelle bataille où Rodrigue fait prisonniers quatre rois Maures, qui s'ajoutent à ses premiers captifs.

En un clin d'œil, nous nous retrouvons au palais du roi, à Burgos, où Chimène, en grand deuil, et dans les termes mêmes de la ballade populaire, réclame la vengeance. Elle prétend que Rodrigue rit de son malheur et de ses larmes : « Ah! pour vos larmes, répond-il, beaux yeux, » je donnerais le sang de mes entrailles. » Il est embrassé, exilé par le roi. La seconde journée est finie.

Nous sommes toujours à Burgos. Chimène demande justice une troisième fois en des vers d'un effet bizarre, et que les romances imposaient au poëte. Plusieurs années se sont écoulées : Chimène n'est plus une enfant. On annonce devant elle que Rodrigue a péri dans une embuscade; Corneille empruntera à Guilhem de Castro ce mensonge comique fait pour éprouver le cœur de Chimène, qui laisse voir à nu sa douleur. Puis l'imagination du poëte nous transporte en Galice où le Cid accomplit un pèlerinage; il étale devant ses compagnons de magnifiques maximes sur la piété du soldat. Soudain, un lépreux demande assistance du fond d'un fossé; Rodrigue, malgré la colère des gens de sa suite, n'hésite pas à lui donner humblement tous les soins possibles; il le fait manger avec lui; il partage son lit. Dans un sommeil mystique,

au sein d'un nimbe lumineux, il voit le lépreux transfiguré, c'est Lazare. Le saint lui assure qu'il ne sera jamais vaincu ; il remonte au ciel. Cet épisode est des plus touchants dans sa naïveté. Nous approchons du dénoûment, mais non sans que Guilhem, sur les ailes de la poésie, nous ait ramenés à Burgos. Le Cid, rappelé, va combattre l'Aragonais don Martin de Gonzalès, qui épousera Chimène, s'il est vainqueur de Rodrigue. Chimène, en habits de fête, semble d'avance se réjouir de la mort ou de la défaite du meurtrier de son père. Soudain un messager annonce un chevalier « qui porte la tête du Cid. » Chimène laisse éclater son désespoir. La porte roule sur ses gonds ; Rodrigue paraît, offrant aux yeux sa propre tête sur ses épaules. L'artifice est puéril. En somme, Gonzalès est vaincu, l'honneur est satisfait; Chimène, le soir même, épousera le Cid ; et le mariage sera célébré par l'évêque de Palencia, environ trois ans après le début de l'action.

Est-ce une tragédie que nous venons d'examiner brièvement? Non. — Il n'y a aucune unité ni de lieu, ni de temps, ni même d'action. — C'est un tableau animé, varié, changeant, où l'épopée côtoie le drame, où le drame côtoie la comédie, où le comique touche au trivial, où le sublime se heurte

au vulgaire, au grotesque. Si c'est une tragédie, il est impossible d'imaginer un dénoûment aussi puéril. Y a-t-il, cependant, unité d'intérêt, de sentiment? Est-ce la vengeance qu'a voulu peindre le poëte? Est-ce l'amour? Ce n'est pas l'amour; il se passe des années sans que don Rodrigue revoie Chimène; il est en guerre ou en pèlerinage, occupé de gloire et de piété, sans qu'il paraisse autrement se souvenir du passé. Il y a des traits d'amour dans cette tragédie, mais ce n'est point le drame de l'amour. Chimène, longtemps vouée à la vengeance, débarrassée de ce souci, l'honneur une fois satisfait, épouse un protecteur (la légende nous l'apprend), « qui saura d'autant » mieux protéger son épouse qu'il a su mieux » défendre son père. » Elle passe brusquement, la positive enfant, de la haine à l'amour (si c'est l'amour), ou plutôt au mariage. A-t-elle haï jamais don Rodrigue? Cette vengeance si exactement remplie, et formulée, pour ainsi dire, à des intervalles convenus, suivant un langage reçu, suivant les formes adoptées, nous paraît moins une irrésistible passion qu'une sorte de devoir chevaleresque accompli avec une fidélité scrupuleuse, sans que la jeune fille ait pu se soustraire à la coutume. C'est moins la vengeance qui a été

mise sous nos yeux, que les apparences de la vengeance ; nous n'avons admiré même les mœurs de l'Espagne qu'à l'extérieur. C'est une peinture superficielle ; c'est le roman du *Cid*, avec de beaux traits, une foi naïve en certains endroits et quelques inventions heureuses dont se servira Corneille.

Celui-ci, au contraire, peindra l'Espagne et ses mœurs, mais plus encore le cœur humain ; moins brillant peut-être, moins varié dans ses couleurs, il réduira tout à la raison et au sentiment. Et le plus intéressant, le plus beau des personnages du *Cid* français ne sera pas Rodrigue ; c'est Chimène qui remportera le prix de l'héroïsme chrétien.

HUITIÈME COURS

Le Cid de Corneille. — De la manière d'étudier une tragédie. — Analyse générale du Cid. — Des fautes du Cid. — Considérations sur l'idéal de Corneille et de la tragédie.

26 Mars 1877.

HUITIÈME COURS

Le Cid de Corneille. — De la manière d'étudier une tragédie. — Analyse générale du Cid. — Des fautes du Cid. — Considérations sur l'idéal de Corneille et de la tragédie.

Ce n'est point analyser une tragédie que de l'apprécier acte par acte, scène par scène, vers par vers, d'en pointer minutieusement les fautes et les beautés de détail. Autant vaudrait, lorsque nous rencontrons une personne dont nous voulons fixer le souvenir dans notre mémoire, examiner d'abord son pied, en remontant jusqu'au genou, ou ses cheveux, en descendant jusqu'à la naissance des sourcils, et remettre, à la prochaine occasion, la suite de l'analyse. N'est-il pas beaucoup plus raisonnable de jeter un coup d'œil d'ensemble sur le visage que nous voulons connaître, d'en saisir les traits principaux, et pour tout dire, le caractère. Pour cela un regard a suffi; nous avons retenu le plan et la construction de la figure; les linéaments, nous

les observerons plus tard. Eh bien! il en est de même d'un livre, et en particulier d'une tragédie. C'est l'ensemble qu'il faut saisir, le plan qu'il faut embrasser; il faut en diviser les parties essentielles, en pénétrer l'esprit, le beau, le divin, s'il s'y trouve; enfin étudier et caractériser les personnages. Je ne dis pas que les imperfections doivent nous échapper dans le détail; c'est l'objet d'une seconde analyse, mais plus pédagogique (et j'emploie ce mot dans un sens excellent) qu'il ne convient à un enseignement supérieur. Il est aussi des beautés particulières dignes qu'on les observe; quelques-unes même résument tellement l'esprit d'un drame; dans un vers elles découvrent un si large horizon, qu'elles ne répugnent nullement à un cours public où le professeur doit tout voir en grand et de haut. Mais, en somme, sans le négliger entièrement, nous laissons à d'autres le détail et la critique minutieuse : à chacun son œuvre.

Il y a donc dans un drame plusieurs parties essentielles, comme il y a, dans le corps humain, des membres principaux qui frappent tout d'abord la vue. Une tragédie a son *sujet :* celui d'*Athalie* est la punition et la mort de cette reine, ou, mieux, la défaite de la force et le triomphe de la

faiblesse. L'*exposition*, c'est la mise en scène de un ou de deux personnages illustres, non sans confidents, et qui nous mettent au courant des circonstances au milieu desquelles va naître l'action. Ce qui la détermine, s'appelle le *nœud* de la pièce. Un incident suffit, un événement, si vous voulez, qui met les passions en jeu, en lutte les unes contre les autres, soit dans le même cœur, soit dans le cœur de personnages différents et d'intérêts opposés. Quand une guerre doit éclater et que la diplomatie a épuisé toutes ses habiletés en faveur de la paix, plus d'une fois il arrive qu'un simple incident amène l'explosion. C'est la mèche qui fait partir le premier coup de canon et met aux prises les deux armées. Eh bien! le *nœud* d'une tragédie met les passions aux prises, les adversaires en face. C'est la bataille qui commence; ou plutôt le *nœud se noue* de plus en plus à travers les diverses *péripéties* de l'action, toujours plus émouvantes, jusqu'à l'heure où, dans un dernier effort des passions acharnées l'une contre l'autre, il se dénoue enfin. La pièce se termine. Elle a son *dénoûment*.

Nous étudierons le *Cid*, en suivant la voie que nous venons de tracer et en appliquant à la tragédie notre critique idéale et catholique. Quel est,

en premier lieu, le sujet du *Cid?* Est-ce le duel? Malheureusement Corneille n'a pu échapper à la légende ou même à l'histoire; le combat singulier de Rodrigue et de don Gormas était de rigueur. Du moins le poëte essaya d'atténuer cette faute indispensable; il supprima même de sa première édition quelques vers, tout à fait à leur place dans la bouche du personnage qui les prononçait, mais favorables au duel, à une époque où il faisait tant de victimes et où Richelieu laissait tomber sous la hache du bourreau la tête du comte de Bouteville, duelliste incorrigible. Je ne puis excuser l'envie du cardinal à l'apparition du *Cid;* mais je comprends qu'il ait été blessé d'un incident de la tragédie contre lequel protestaient ses ordres et sa politique. C'était, quand il ne cédait point à certaines passions, un homme de haute raison et qui n'entendait point comment, après avoir, suivant le langage du monde, perdu son honneur, on pouvait le retirer, à la pointe d'une épée, de la poitrine ensanglantée de son ennemi; il entendait moins encore, comment, si le duel est juste, il nous montrait souvent l'insulté à terre, la justice vaincue, et le provocateur debout, tout à l'heure dans son tort, maintenant dans son droit, le droit du plus fort.

Heureusement, le duel n'est pas le sujet de la tragédie du *Cid* : ce n'en est qu'un incident malheureux et indispensable. Ce n'est pas la vengeance non plus ; elle occupe une large place dans les mœurs espagnoles et dans la pièce ; elle n'en est pas le fond. Est-ce l'amour ? il est peint, sans doute, dans toute sa pureté ; mais il est sacrifié. Est-ce l'union de Chimène et de Rodrigue ? je ne crois pas Corneille assez banal, pour avoir donné à sa tragédie, dans les circonstances où se trouvent les principaux personnages, un sujet aussi vulgaire. La jeunesse serait-elle le sujet du *Cid ?* Rodrigue n'a pas vingt ans ; Chimène s'offre à nos yeux plus jeune encore ; c'est une enfant dans toute la candeur des plus chastes émotions, dans la fleur de sa virginité. Oui, *le Cid* sera la tragédie de la jeunesse, si jeunesse veut dire (comme je l'espère pour notre France surtout), héroïsme, sacrifice, dévouement.

Mais soyons plus précis encore et plus vrai. *Le Cid* nous paraît avant tout, au-dessus de tout, la tragédie de la *piété filiale*, de l'amour heureux d'abord, toujours pur de Rodrigue pour Chimène, de Chimène pour Rodrigue, amour combattu par la mort de don Gormas, par un malheur irrépa-

rable ; c'est encore la lutte d'un sentiment élevé, légitime, contre un autre sentiment plus sublime, et qui doit triompher ; car si le premier sentiment est permis, l'autre ne fait qu'un avec le devoir.

L'*exposition* de la tragédie se fait d'abord par Chimène et sa confidente Elvire ; où plutôt Elvire apprend à Chimène que don Gormas, son père, consent à son union avec Rodrigue, fils de don Diègue. Mais la fille du superbe Gormas n'est pas seule à aimer le futur Cid ; l'infante, qui a aussi une confidente nommée Léonor, nous fait ses doléances ; elle aime Rodrigue, et sans espoir. Chimène, au contraire, se sent troublée, malgré tout, par je ne sais quelle inquiétude de l'avenir ; elle pressent un malheur dans l'excès même de sa félicité. C'est bien peindre et bien comprendre la femme ; c'est en même temps nous faire apercevoir de loin, et comme à travers un nuage le dénoûment, de même que, dans l'exorde d'un discours bien composé, l'auditeur devine la conclusion lointaine de l'orateur. Pour le poëte tragique, c'est déjà exciter la curiosité, presque éveiller l'émotion.

Mais le roi d'Espagne, don Fernand, a dû choisir un précepteur pour son fils, le prince de Cas-

tille ; il a préféré don Diègue, père de Rodrigue, au père de Chimène, au comte. La colère, le dépit le jettent hors de ses gonds : il donne, après une dispute très-vive où il a tous les torts de l'insolence, un soufflet au vieillard, son adversaire, à don Diègue. Ce dernier, humilié, indigné, plein du sentiment de son impuissance et du désir de la vengeance, court à son fils, lui raconte son affront ; ses derniers mots, les voici :

Va, cours, vole, et nous venge.

Le soufflet reçu par don Diègue, voilà le *nœud* de la pièce ; il met les passions en jeu, place Rodrigue entre son père et son amour, entre son devoir et la passion, et Chimène elle-même se verra bientôt entre sa piété filiale et un autre sentiment légitime, moins élevé, plus violent. Jamais situation ne fut plus pathétique ; quelle angoisse égalerait celle de ces deux jeunes cœurs ! Le Cid, dans un monologue, et dans des stances lyriques, la peint éloquemment ; mais le devoir l'emporte ; Rodrigue aborde le comte, toujours orgueilleux, en ces termes pleins d'une héroïque brusquerie :

A moi, comte, deux mots.

Il le tue, mais sans que les yeux du spectateur voient tomber et expirer don Gormas. Chimène, pendant ce combat qu'elle ignore, est inquiète dans son âme, et l'infante plus occupée que jamais de son amour impossible. Soudain, comme la foudre, éclate sur la scène la nouvelle de la mort du comte, et Chimène, n'écoutant que son devoir, se jette aux pieds du roi; don Diègue aussi. Le monarque, embarrassé d'avoir à satisfaire, en même temps, la justice et la clémence, met don Diègue aux *arrêts* dans sa maison; il invite Chimène à prendre *du repos*. Mais Rodrigue, par un coup d'audace ou plutôt de folie, est chez elle; il lui offre sa tête; il veut mourir de la main de celle dont il croit avoir perdu l'affection, en obéissant à la piété filiale. Un instant le souvenir de leur amour les attendrit tous deux, et même incline vers la faiblesse le cœur de Chimène, mais le devoir résiste; elle chasse Rodrigue, dont le désespoir contraste, un instant après, avec la joie de son père vengé; le jeune homme veut mourir; don Diègue le rappelle à la vie, au devoir :

> Les Maures vont descendre, et le flux et la nuit
> Dans une heure à nos murs (1) les amènent sans bruit.

(1) Les murs de Séville.

Cinq cents amis du père de Rodrigue ne demandent qu'à marcher contre les infidèles, sous les ordres de son fils. Quelques heures s'écoulent, et Chimène apprend la victoire du Cid ; elle sent renaître son amour ; mais la vertu commande ; elle retrouve sa colère ; et Rodrigue vient à peine de s'éloigner, après avoir raconté au roi, en vers épiques, la déroute des Maures, que Chimène est là pour réclamer sa tête. Il a vaincu les infidèles, s'empresse de lui dire don Fernand avant qu'elle ait pu parler, mais il est mort, « soyez contente. » Un instant l'amour et la faiblesse reprennent le dessus ; la jeune fille, l'enfant, dirai-je, va s'évanouir ; mais l'héroïne a bientôt triomphé de la femme ; indignée de l'artifice qui l'a trompée, elle demande la mort de Rodrigue,

Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud.

Le roi n'y consent point ; alors elle accordera sa main au chevalier qui va combattre le Cid pour elle, et le vaincre. Don Sanche, amant rebuté, rival de Rodrigue, se présente ; mais Rodrigue ne se défendra point ; il veut mourir ; il l'annonce à Chimène dans un dernier adieu ; c'est sur la jeune fille que l'intérêt croissant se fixe et se

concentre. On sent qu'elle a le cœur broyé entre l'amour et le devoir, et aussi par cette pensée qu'elle devra épouser le vainqueur détesté, le meurtrier de don Rodrigue. Un mot lui échappe dans son angoisse, un mot que nous commenterons plus tard :

> Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

Don Rodrigue la quitte transporté d'amour et d'espérance. Bientôt don Sanche vient présenter à la jeune fille, qui n'a pas oublié le désespoir du Cid, une épée teinte de sang. Ce sang ne peut être que celui de Rodrigue. L'amour de Chimène n'a plus aucun motif pour se dissimuler; elle accable celui qu'elle croit vainqueur, de tout son mépris. Sans le laisser parler, elle court au palais du roi; elle annonce à don Fernand que, s'il le lui permet, elle ira

> Dans un cloître sacré pleurer incessamment
> Jusqu'au dernier soupir son père et son amant.

Le monarque la tire de son erreur. Rodrigue n'est pas mort; dans un *an*, quand elle aura suffisamment pleuré son père, elle pourra épouser le vainqueur des infidèles, le glorieux fils de don Diègue. Cette intervention du roi met un terme

aux *péripéties* de la pièce et semble préparer un dénoûment heureux. Je me permettrai de le tenir en réserve et comme en suspens, tant que nous n'aurons pas approfondi le caractère de Chimène et l'idéal de Corneille.

Avant d'entrer dans l'étude des personnages, jetons en arrière un coup d'œil général sur la structure de la pièce, pour dire ce que nous pensons des fautes de détail, des invraisemblances dont on l'a jusqu'ici accusée. Notre critique sera aussi élevée et généreuse que possible, sans cesser, nous l'espérons, d'être impartiale. Avouons d'abord que le rôle de l'infante est absolument inutile; il remplit la scène quand elle est vide; il laisse indifférents le cœur et l'esprit; tout au plus pourrait-on dire, et non sans être soupçonné de raillerie, que Corneille s'est plu à délasser les spectateurs d'un intérêt trop vif, à les reposer d'émotions trop passionnées. Il aurait eu grand tort, et nous n'insistons pas. Il a trouvé le rôle de l'infante dans Guilhem de Castro; il l'a transporté peu adroitement sur le théâtre français; ce n'est pas tout. Corneille, qui fréquentait l'Hôtel de Rambouillet, en garda toujours quelques allures; il emprunta donc, non sans un certain plaisir, à l'Espagne, le précieux person-

nage de l'infante. Ajoutons qu'à côté d'une simplicité sublime, notre grand poëte avait reçu de la nature, je ne sais quoi de subtil et de raffiné. Ces contrastes ne sont pas rares, et je ne crois pas qu'il soit juste d'accuser des fautes de notre Corneille son époque seulement. En un mot, le rôle de l'infante est tellement nul qu'on le supprima longtemps sur la scène, sans nuire à la pièce. Napoléon Ier le fit reprendre. Je n'en saisis pas bien la raison.

Il y a bien d'autres défauts, dit la critique, à la tragédie du poëte. Sans compter le monologue lyrique et invraisemblable de Rodrigue, de quel droit ce jeune homme, sur l'invitation de son père qui a désobéi au roi, en sortant de sa demeure, se met-il, sans en avoir reçu l'ordre, à la tête de cinq cents partisans? Ce n'est plus don Fernand qui gouverne, et Corneille, pour rendre possible la descente des Maures, a dû l'abaisser encore, ce monarque déjà si faible, en lui fermant les yeux sur le danger, au point d'oublier, contre un ennemi toujours menaçant et voisin, les précautions les plus indispensables. Le même Corneille, en vertu d'un privilége qui appartient sans doute aux poëtes, a transporté de Burgos à Séville, la capitale de l'Espagne catho-

lique. Et que dire de ce puéril artifice du roi pour surprendre le cœur de Chimène? de la méprise où elle tombe, quand don Sanche lui apporte son épée teinte de sang? de cette *action* qui s'accomplit, sans vraisemblance, en un seul jour? Comment croire que le Cid a pu, dans vingt-quatre heures, être à deux pas du bonheur, venger son père d'un soufflet, offrir sa tête à Chimène, qui la refusera nécessairement, organiser sa petite armée, combattre les Maures, les vaincre, raconter au roi, en vers éloquents, la bataille et le triomphe, retourner de la gloire à son amour et à son désespoir, accepter un nouveau duel, désarmer don Sanche, revenir enfin sous les yeux de Chimène écouter d'un air heureux, mais soumis, les banalités que déclame don Fernand sur le mariage et sur le temps, vainqueur des ressentiments les plus justes ou les plus profonds?

Je n'ai pas, il me semble, affaibli les objections. Quelques-unes sont justes; je les admets, je les avoue. J'en combattrai d'autres à mesure qu'elles se présenteront, lorsque nous étudierons les différents personnages de la pièce et leurs caractères. Mais celles-là même qui se justifient, en diminuant le poëte, je les prends, et les compa-

rant à l'œuvre tout entière, je les réduis en poussière. Elles sont dignes tout au plus de la loupe de La Harpe. En somme, elles n'ont ni affaibli l'intérêt de la pièce, ni refroidi l'émotion du cœur, ni glacé le pathétique de la tragédie. Le feu de l'action, malgré l'infante elle-même, a dominé et comme dévoré ces fautes de détail. Cette action est aussi, dans sa rapidité, comme le torrent impétueux qui se précipite, avec la vitesse d'un trait; dans la violence de son cours, il entraîne, il emporte sur son passage bien des débris que l'œil n'a pas le temps d'apercevoir. Eh bien! dans le courant de l'action tragique, ces débris, ce sont les fautes du poëte. Le spectateur, tout à la contemplation émouvante de la scène, tout à l'émotion du cœur, n'a pas le loisir de relever avec une attention mesquine, les petites imperfections du grand tragique. Son admiration les lui cache. D'ailleurs mettons-nous à la place de Corneille, écrivain de génie, passionné pour le beau, en proie au trouble du divin; l'inspiration est presque toute sa science; celle des détails, tant il est haut, lui échappe souvent; absorbé, à la source même du beau, en Dieu, il a le droit d'être distrait. Il faut le goûter à ses heures sublimes; c'est alors qu'il est lui-même, et je

n'ai pas le courage, quand je suis ému, quand une tragédie me fait vivre d'une vie presque surnaturelle, de raisonner mon émotion, et d'apercevoir quelques points noirs, imperceptibles, à travers mes larmes ou mon admiration.

L'homme de talent n'a pas ce privilége du génie, il se possède ; au lieu de contempler le beau dans son plein ou dans son essence, de s'y élever d'un élan involontaire et troublé, de l'embrasser d'un coup d'œil, il en observe avec une attention calme, il en détache une parcelle ; c'est le détail qui le charme sans l'entraîner, c'est au détail qu'il s'arrête, et dans le cours de cette anatomie poétique, son cœur n'a pas le droit de distraire son esprit. Il doit toujours être vraisemblable et parfaitement correct ; c'est pour lui que La Harpe est né avec tous les critiques de la petite école. L'autre critique, la grande, regrettera sans cesse que les hommes de génie ne soient pas irréprochables ; elle ne s'en étonnera pas et ne se lassera point de leur pardonner.

Enfin, les fautes reprochées à Corneille, nous l'avons déjà dit, n'en sont pas toutes ; plus d'une de ces erreurs supposées me paraît devoir s'appeler une vérité épique. Il n'est pas vraisemblable, pour des yeux ordinaires, que Rodrigue ait ac-

compli tant de merveilles en un jour. Si le Cid n'était qu'un homme, Corneille serait coupable. Mais Corneille est un poëte, et Rodrigue un héros, c'est-à-dire un personnage épique ; s'il était vraisemblable, il ne serait pas dans son rôle ; s'il prenait nos proportions, il nous intéresserait beaucoup moins ; il est plus passionné que nous ne le sommes d'habitude, il est surtout plus grand que nous ; mais ce qu'il est, nous désirons l'être ; ce modèle, nous l'avons en nous, sans pouvoir le réaliser ; toutefois nous sommes heureux de le contempler, sous le nom d'un homme, bien que le Cid soit supérieur à l'homme. Il y a longtemps que Rodrigue aurait disparu de la scène, s'il n'était point, comme tous les héros épiques, jusqu'à un certain point, invraisemblable, c'est-à-dire merveilleux et surnaturel. Atteindre à sa hauteur, nous n'y parviendrons jamais ; mais en approcher, à force d'émulation, n'est pas impossible. Et dans quel temps avons-nous eu plus besoin de compter parmi les hommes des héros dignes du Cid, parmi les femmes des femmes dignes de Chimène ? C'est un Rodrigue qui sauvera la France ; oui, si nous voulons la voir se relever de ses ruines, il nous faut des générations nouvelles, une jeunesse qui croie à

l'invraisemblable, et qui tente l'impossible ! En général, quelle fin veut atteindre la tragédie, celle de Corneille surtout ? N'est-ce pas de nous élever au-dessus de nous-mêmes vers le type achevé du devoir, par un effort de la volonté divinisée ? Or les héros sont des modèles du devoir ; ils doivent, pour que nous remportions du théâtre une impression fortifiante, des résolutions généreuses, avoir, de loin, réalisé la beauté de Jésus-Christ, dans le sacrifice d'une passion violente, ou dans quelque triomphe éclatant, surhumain. C'est ainsi qu'ils gravent plus profondément dans nos cœurs l'idée du bien, l'image, sujette à s'effacer, de la vertu. Tout ici-bas, même le plaisir, doit nous acheminer vers Dieu ; et le héros d'une tragédie, image lointaine de celui dont il nous rappelle la passion ou la victoire, n'est qu'une sorte de médiateur poétique entre le ciel et l'homme, entre notre faiblesse et le modèle absolu du devoir.

Voilà l'idéal de Corneille, de la vraie, de la grande tragédie. Non, l'idéal du poëte n'est rien autre chose, je ne crains point de me répéter, que la perfection de la réalité, la réalité du devoir, auquel il nous convie, dans la mesure des forces humaines, par le spectacle de la vertu aux prises avec la passion, mais pour en triompher.

Notre grand tragique va plus loin ; il met en lutte, souvent, dans le même cœur, un sentiment légitime et un autre sentiment qui doit maîtriser le premier, d'autant plus violent et plus enraciné qu'il est plus chaste et plus innocent! N'est-ce pas le comble de l'héroïsme de s'arracher, pour une vertu plus parfaite, à un bonheur sans remords ? Extirper de l'âme le principe d'une passion funeste, le mauvais germe d'un amour perverti, c'est dur; c'est déjà bien beau ! Mais rien de plus exquis, dans le beau, rien de plus divin, rien de plus déchirant, que de se sacrifier en brisant, par l'effet d'un amour supérieur, semblable à celui que Jésus-Christ eut pour les hommes, en brisant, dis-je, un cœur qui n'a jamais conçu l'ombre d'une mauvaise pensée, le désir même vague ou lointain d'un amour illégitime. Ainsi fait Chimène, supérieure à Rodrigue ; et c'est là ce qu'il y a de plus saint dans Corneille.

Mais avant d'étudier le caractère de la noble fille de don Gormas, nous allons examiner rapidement, apprécier quelques personnages d'un ordre inférieur, la langoureuse infante et sa non moins langoureuse confidente ; don Arias, qui n'est pas un confident vulgaire (c'est plutôt un ami); don

Sanche, bien pâle auprès de don Rodrigue ; le roi don Fernand, qui nous donnera l'occasion de commenter le système tragique de Corneille dans un détail important. Nous irons ensuite, par une gradation ascendante, du comte qui n'est pas seulement le type de l'orgueil, à don Diègue qui n'est pas uniquement celui de la vengeance, au Cid héroïque ; enfin Chimène nous dira plus tard ce qu'elle pense de la proposition qui lui est faite de concilier l'amour et la piété filiale.

De quelque côté que nous nous tournions, à l'horizon de la pièce nous apparaîtra le devoir ; et nous emporterons de notre étude cette idée que la tragédie du *Cid* est moins espagnole qu'humaine, moins humaine encore, par la peinture et le développement des passions, que chrétienne et surnaturelle ; idéale, en un mot, comme la grande tragédie doit l'être pour occuper dignement le cœur et l'esprit, en charmant les oreilles et les regards.

NEUVIÈME COURS

Etude des personnages de la tragédie du Cid : Léonor et les confidentes, don Arias, don Sanche, le roi, le comte, don Diègue.

16 Avril 1877.

NEUVIÈME COURS

Etude des personnages de la tragédie du Cid : Léonor et les confidentes, don Arias, don Sanche, le roi, le comte, don Diègue.

Le dernier effort de la critique, après avoir largement apprécié la tragédie, suivi la marche de l'action, saisi le mouvement du drame, et fait ressortir le pathétique des principales situations, après avoir, d'une plume impartiale, indiqué les défauts essentiels du plan, consiste à étudier et à caractériser les personnages, en accordant à chacun d'eux le degré d'attention qu'il mérite. Chacun d'eux, en effet, est comme un des ressorts de la pièce, et doit arrêter d'autant plus nos regards qu'il pousse plus au dénoûment, en provoquant les péripéties ; il doit être observé en lui-même, dans son originalité, et dans son influence sur toute la conduite de la tragédie. Certains caractères aussi, par leurs défauts mêmes, ou par de prétendus défauts, donnent prise à une critique importante, soit

qu'on défende le poëte, soit qu'on le désapprouve, en remontant jusqu'aux principes de l'art dramatique. On est même forcé de dire un mot des personnages les plus subalternes, à cause de leurs rapports avec ceux qui entraînent l'action.

L'infante nous occupera en premier lieu. C'est une Anglaise vaporeuse, une mélancolique Allemande, c'est mieux encore, une précieuse de l'Hôtel de Rambouillet; c'est tout, plutôt qu'un personnage actif. Elle a certainement connu Scudéri, cette infante qui vient avouer à sa confidente Léonor son amour platonique pour Rodrigue, en ces termes :

> Je l'aime !....
> Mets la main sur mon cœur !

Mais elle est désespérée ; car son amour lutte contre l'impossible ; sa confidente le lui fait bien comprendre, en lui disant :

> Une grande princesse à ce point s'oublier
> Que d'admettre, en son cœur, un simple cavalier !

L'infante trouve cependant la consolation à son irréparable douleur ; elle la puise dans la science subtile des docteurs de la chambre bleue ; elle répond à sa confidente que

> Sa plus douce espérance est de perdre l'espoir!

On ne saurait mieux dire pour une princesse de l'académie des Précieuses.

Cependant je la soupçonne d'être encore moins malheureuse qu'elle ne se l'imagine. En somme, sa dignité de fille d'un roi s'oppose à la réalisation de son amour ; elle est donc obligée de le sacrifier ; elle en meurt, pour la forme ; elle meurt même un peu de jalousie ; car elle sait l'amour que Rodrigue et Chimène ont conçu l'un pour l'autre. Toutefois, le sacrifice nécessaire d'une affection, qui est plus dans l'esprit de l'oisive princesse que dans son cœur, lui rappelle, à chaque instant, sa haute condition ; son amour lui remet en mémoire son rang, et son rang qui n'a pu empêcher son cœur d'aimer, lui sert de motif pour apprécier sa grande générosité. Elle jouit mélancoliquement de deux bonheurs, de son rang et de son amour. Son cœur est même si peu troublé, qu'à cette question de Léonor :

> Allez-vous demeurer dedans la rêverie?

elle répond :

> Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
> Remettre mon visage un peu plus à loisir.

Elle court à son miroir, l'infortunée princesse!

Plus tard, quand Chimène devient par devoir l'ennemie de Rodrigue, la bonne infante s'imagine, un moment, qu'elle jouit d'une joie maligne, et que le malheur de la fille du comte va faire sa fécilité, consommer son hymen avec le fils de don Diègue. Sur une réprimande assez verte de Léonor, elle baisse la tête, en avouant sa faute :

Que veux-tu? je suis folle et mon esprit s'égare.

Elle est folle, mais généreuse, elle fera tout pour unir Chimène et le Cid.

Si j'ai insisté sur ce rôle tout à fait inutile de l'infante, c'est qu'il m'a paru peindre, au vif, l'esprit des ruelles sous Louis XIII, et prouver que l'homme de génie lui-même ne peut se soustraire entièrement au mauvais goût, à la mode littéraire de son temps. Toutefois ce personnage si fade, et dont le ridicule monologue fait contraste avec celui de Rodrigue, porte déjà la marque de Corneille. L'infante se sacrifie ; elle aboutit au devoir.

Tous les confidents ne sont pas également incolores dans la tragédie du *Cid*. Elvire, à la douleur de Chimène, n'oppose que ce vers pour remède :

Reposez-vous, madame,

et fait descendre l'héroïque jeune fille de son piédestal, pour répondre :

> Ah ! que mal à propos,
> Dans un moment pareil tu parles de repos !

Don Arias est moins naïf ; ce n'est pas même un confident ; c'est un ami ; il sait dire la vérité au comte ; il le blâme, et don Gormas n'est pas sans éprouver quelque regret de son insolence ; mais il ne pliera pas devant le roi. Don Arias insiste pour vaincre cet orgueil indomptable et sauver, en même temps, son ami. Le comte riposte avec hauteur :

> Le sort en est jeté, monsieur, n'en parlons plus.

Alors don Arias :

> Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre.
> Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

Ne croirait-on pas voir déjà briller l'éclair de l'épée qui va frapper et punir le superbe Gormas ?

Gormas a désobéi au roi ; il n'est pas l'unique personnage qui abaisse ainsi la dignité du monarque ; don Diègue n'a pas gardé les arrêts dans sa maison, Rodrigue n'a pas attendu l'ordre de don Fernand pour aller combattre les Maures. En un mot, pendant que ce roi débonnaire parlemente

à droite, parlemente à gauche, veut tout concilier et ne concilie rien, il semble perdre ce qui lui restait de prestige. Trop occupé même du dedans pour bien observer ce qui se passe au dehors, il ne songe pas à placer des gardes aux portes et aux murs de la ville menacée journellement par les incursions de l'infidèle. N'a-t-il pas aussi de puérils artifices et une manière à lui de comprendre la piété filiale ? Il est trop bon, en résumé, et jusqu'à la faiblesse, trop ami de la paix, trop clément ; mais il est royal ; il a le langage d'un roi, s'il n'en a pas toujours la fermeté ; il comprend ses devoirs ; il est dévoué à son peuple ; il se peint, du reste, dans un passage admirable. Voici à quelle occasion. Don Sanche défend le comte, adversaire de Rodrigue ; il pâlit à côté du Cid qui le désarmera plus tard ; mais il pousse la tragédie à son dénoûment, il est nécessaire, il complique l'action ; s'il est vainqueur il ne fera qu'accroître le désespoir de Chimène et les angoisses du spectateur. Sa victoire ou plutôt une méprise détermine l'inébranlable résolution de Chimène que je n'ai pas encore dévoilée et qui est le véritable dénoûment de la pièce. Don Sanche, en un mot, a l'accent espagnol, ou plutôt l'accent héroïque de Corneille.

Il défend le comte, ai-je dit, et prétend que don Gormas

... trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Il vous obéirait s'il avait moins de cœur.
Commandez que son bras, nourri dans les alarmes,
Répare cette injure à la pointe des armes ;
Il satisfera, sire ; et vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

Don Fernand répond avec gravité :

Vous perdez le respect; mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager du sang de ses sujets ;
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi :
Vous parlez en soldat ; je dois agir en roi ;
Et quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire,
Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs l'affront me touche ; il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur.
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même,
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
N'en parlons plus.......

C'est le vrai langage royal. Corneille devait d'autant mieux le comprendre, il était d'autant plus digne de faire parler un roi, qu'il avait plus que tout autre, même à son époque, un profond sentiment de respect pour l'autorité du sou-

verain. Ce grand homme est un type accompli de fidélité catholique et monarchique.

J'entends dire : il n'aurait pas dû, étant animé d'une pareille conviction, faire paraître sur la scène un roi faible et débonnaire. Examinons l'objection. La tragédie ne doit-elle nous mettre sous les yeux que des modèles parfaits, des personnages extraordinaires, merveilleux, supérieurs à l'humanité? N'avons-nous pas besoin, au contraire, de nous délasser, par instant, et des hauteurs où nous nous sommes élevés non sans fatigue, malgré d'admirables horizons, ne sentons-nous pas la nécessité de retomber sur nous-mêmes, je n'ose dire, de nous remettre d'un effort vers le sublime par le spectacle plus ordinaire de personnages qui aient nos imperfections et nos faiblesses? Oui sans doute, à condition toutefois qu'ils auront, comme don Fernand, un côté idéal et généreux. C'est être à la fois plus varié, plus vrai, sans cesser d'être tragique; *le Cid* en fournit la preuve; Corneille est à la fois le plus *naturel* et le plus *surnaturel* de nos poëtes.

Mais nous avons déjà assez interrompu l'étude et l'appréciation des divers personnages de la tragédie qui nous occupe; nous reviendrons plus

tard sur ce sujet intéressant. Il nous reste, dans le cours d'aujourd'hui, à caractériser don Diègue et le comte. Celui-ci n'est pas seulement le type de l'orgueil espagnol; relisons, pour nous en persuader, la scène fameuse de la provocation. La phrase de Rodrigue, au début, sonne comme un coup de clairon :

A moi, comte, deux mots.

C'est tranchant, familier, héroïque; ce jeune homme s'est révélé d'un trait ; le comte, encore plus concis, découvre d'un mot son taciturne orgueil :

Parle.

Il semble qu'il n'ait pas même daigné jeter les yeux sur Rodrigue. Celui-ci reprend :

Ote-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE.

Oui.

C'est toute la réponse qui descend d'une bouche hautaine.

Je suspends, un instant, mes observations, pour rendre plus vif le contraste de l'orgueil dans son plein et de la piété filiale :

DON RODRIGUE.

Parlons bas ; écoute :
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps? Le sais-tu ?

LE COMTE.

Peut-être.

DON RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? Le sais-tu ?

LE COMTE.

Que m'importe?

DON RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux!

DON RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi! Qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

Ici il me semble que le comte, étonné, malgré tout, a dû laisser descendre enfin un regard sur son jeune rival; il sort de sa taciturnité, Rodrigue lui répond :

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

Est-ce Corneille ou le Cid qui parle ? le poëte en est à son coup de maître comme Rodrigue. Don Gormas continue :

Sais-tu bien qui je suis?

Son orgueil n'est plus aussi assuré, et laisse percer l'étonnement; Rodrigue de son côté, oublieux, un moment, de son amour, est tout à son père et à la joie de se mesurer avec un rival aussi illustre que le comte.

Oui ; tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte;
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur:
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible;
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

Tant d'âme fait passer don Gormas, de l'étonnement à un commencement d'admiration mêlée de pitié et toujours d'orgueil.

Cette gradation des sentiments, si parfaitement nuancée, cette connaissance du cœur, sont la marque du grand talent ou du génie. On a vu des hommes d'imagination colorer avec une facilité brillante quelques portraits dont l'unité factice, dans le crime ou dans la vertu, ne souffrait pas la

plus légère contradiction. Ce n'est pas l'unité naturelle du caractère. Nous ne sommes tous, ni entièrement bons, ni entièrement mauvais ; mais il faut que l'orgueil, chez l'orgueilleux, persiste, comme chez l'humble l'humilité, malgré la variété des incidents et la mobilité des mouvements du cœur. C'est là qu'est l'unité, et aussi la suprême difficulté de l'art. Le peintre ne résume-t-il pas sa plus grande habileté dans l'étude et l'imitation de l'œil, miroir ondoyant de l'âme ? Et cependant cet œil a son unité ; il peut être vif, ou mélancolique, ou profond.

Revenons au comte. Il a compris la générosité de Rodrigue ; il veut bien l'avouer.

Ce grand cœur qui parait au discours que tu tiens,
Par tes yeux, chaque jour, te découvrait aux miens ;
Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton *devoir*,
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu répond à mon estime,
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.

Si le comte allait plus loin dans l'admiration, Corneille sortirait de la nature. Et même l'amour paternel perce dans les généreuses paroles de

don Gormas; il est tenté de céder à celui qui a failli devenir l'époux de sa fille; mais dans ce cœur superbe la pitié dédaigneuse finit par l'emporter. Il est cependant moins odieux; nous avons senti son cœur s'émouvoir sous l'impression d'un beau sentiment; il est plus digne de la tragédie; il ajoute, pour être vrai et garder son unité, sans se faire toutefois haïr :

... Je sens que pour toi ma pitié s'intéresse;
J'admire ton courage et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
Dispense ma valeur d'un combat inégal.
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.
On te croirait toujours abattu sans effort;
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

Don Rodrigue a si bien senti le mépris du dernier vers qu'il s'écrie :

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

Le comte, de plus en plus emporté par l'orgueil, aussi bref qu'au début, plus insolent, riposte :

Retire-toi d'ici.

Et Rodrigue :

Marchons sans discourir.

Le dialogue se presse ; l'attaque et la réplique partent comme deux éclairs. Le jeune homme, de toute la hauteur de sa piété filiale, domine le comte superbe. A ces mots :

Es-tu si las de vivre ?

Il répond :

As-tu peur de mourir ?

Don Gormas, avant de périr, serait déjà vaincu par cet enfant sublime, si, par un de ces retours soudains auxquels le cœur humain, même perverti par l'orgueil, est sujet, il ne s'égalait à Rodrigue, d'un seul coup, en l'entraînant lui-même au combat, pour venger sur lui, sur don Gormas, son père !

Viens, tu fais ton *devoir*, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

Le comte a non-seulement cessé d'être odieux ; il emporte aussi, en mourant, notre pitié ; il tombe, en admirant celui qui le tue ; sa dernière pensée est grande, elle le ramène à Dieu ; elle nous commande l'oubli de son orgueil. Cependant le comte reste toujours un type d'orgueil. Il est un. Le poëte a observé les lois de la tragédie et de la nature. A peine est-il nécessaire

d'ajouter que le duel n'est pas ici en question, mais uniquement les sentiments qui agitent le cœur de Rodrigue et de don Gormas, auteur du soufflet donné à don Diègue.

Ce dernier mérite encore plus que le comte une étude impartiale et attentive. C'est un vieillard, c'est un homme d'honneur, c'est même, quoiqu'Espagnol, un personnage assez modeste, et qui, loin de triompher, malgré la préférence dont il a été l'objet, cherche à calmer don Gormas, par les meilleures raisons ; il inspire d'abord le respect, l'affection :

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite ;
La faveur l'a pu faire autant que le mérite ;
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre ;
Joignons d'un nœud sacré ma maison à la vôtre :
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils ;
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis :
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

Le comte ne répond à don Diègue que par des récriminations insolentes ou par l'étalage de ses hauts faits. Votre élève, dit-il au vieillard,

Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

Don Diègue réplique, sans sortir de sa modération :

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

Le sang-froid du vieillard ne fait qu'exaspérer l'orgueil de son rival; le cœur toujours plein d'un paternel désir, le bonheur de son fils, le père de Rodrigue se contient encore, malgré l'ironie d'un dernier vers, où perce un commencement de colère généreuse. Ecoutons-le :

Je le sais, vous servez bien le roi;
Je vous ai vu combattre et commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place;
Enfin, pour épargner des discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque, *entre nous*, met quelque *différence*.

Ces derniers mots vont comme un trait perçant au cœur de l'ombrageux et superbe don Gormas. La dispute s'échauffe de plus en plus. Don Diègue y garde toujours l'avantage d'un sang-froid relatif :

LE COMTE.

Ce que je méritais vous l'avez emporté.

DON DIÈGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIÈGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

DON DIÈGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

DON DIÈGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

DON DIÈGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE.

Ne le méritait pas! moi?

DON DIÈGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence.
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(Il lui donne un soufflet.)

Don Diègue tire l'épée pour se venger; don

21 *

Gormas le désarme, en le raillant. Tout à sa douleur et à son ressentiment, le père de Rodrigue laisse éclater son cœur dans un monologue fameux, où domine un désespoir d'autant plus émouvant, que le vieillard n'est encore que la victime d'une colère brutale. Sa faiblesse est un nouveau titre à notre pitié ; elle est si bien exprimée!

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir, en un jour, flétrir tant de lauriers?
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi?
O cruel souvenir de ma gloire passée!... etc.

Mais dans une âme énergique, le découragement ne dure pas. *Le Cid* est une tragédie épique, et les principaux personnages sont des héros d'épopée. La transition est brusque entre l'abattement et la colère. Le père parle à son fils :

Rodrigue as-tu du cœur?

Le jeune homme répond :

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

Nous entrons en plein dans la vengeance. Je me demande ici pourquoi le Cid, don Diègue,

tant d'autres, dans les tragédies de Corneille, ont une manière de provoquer la réplique ou de la donner, si forte, si précise, en peu de mots. C'est que la passion remplit leur cœur; cette passion n'est pas ordinaire; pour aller plus vite au but, elle ne languit point dans la phrase. Ils sont précis, ai-je dit, les héros de Corneille; en effet, ils savent ce qu'ils veulent; ils sont entiers, et nécessairement brefs dans leur langage; c'est une chose remarquable que les hommes destinés, comme le Cid, à sauver leur pays par quelque coup d'éclat, par les armes ou par une énergique persévérance, ont été et seront entiers, sobres de paroles, puissants dans l'expression. Mais la scène continue :

DON DIÈGUE.

Agréable colère!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnais mon sang à ce noble courroux;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte:
Viens me venger.

DON RODRIGUE.

De quoi?

DON DIÈGUE.

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel.

D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie :
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ;
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
. . . .
Meurs ou tue....

Comme don Rodrigue, au nom du père de Chimène, hésite, don Diègue ne le laisse point même parler :

Ne réplique point, je connais ton amour;
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance,
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi :
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

C'est sauvage ! et cependant don Diègue n'est point odieux. Il est chrétien sans doute, il est coupable. Je ne dirai même pas, pour sa défense, qu'il appartient à un siècle grossier, qu'il est Espagnol; non, il est épique, et sa passion a des proportions surhumaines. Mais, il a été tellement insulté, si injustement traité dans son grand âge et dans sa faiblesse, nous avons si bien pris parti pour lui, que nous prenons encore, par un préjugé du cœur, les intérêts de sa vengeance.

C'est un sentiment si complexe, si mêlé que celui de la vengeance, si difficile à déraciner, même au christianisme, si voisin de la justice et quelquefois de la générosité, qu'il ne rend pas don Diègue aussi odieux que la raison le voudrait. Blâmons-le; malgré le soufflet, nous n'avons pas le droit de nous faire justice. Mais laissons-là le vindicatif Espagnol pour ne voir que le père dans une autre scène, où il défend son fils, après la mort du comte. Chimène a parlé; don Diègue, à son tour, au bout d'une éloquente plaidoirie où la colère et le faux honneur reparaissent trop souvent, ajoute :

Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait, si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène,
Je n'y résiste point, je consens à ma peine;
Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

Nous sommes heureux d'en finir avec les farouches accents de la haine pour nous reposer,

pour ainsi dire, dans le cœur d'un père. Mais c'est un père sans faiblesse ; et quand Rodrigue veut mourir, don Diègue, pour lui répondre, peut-il trouver de plus nobles paroles que celles-ci ?

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas;
Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.
La flotte qu'on craignait, dans le grand fleuve entrée,
Croit surprendre la ville et piller la contrée.
Les Maures vont descendre; et le flux et la nuit,
Dans une heure, à nos murs les amènent sans bruit.
La cour est en désordre, et le peuple en alarmes;
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis,
Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle,
Se venaient tous offrir à venger ma querelle.
Tu les as prévenus; mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
Va marcher à leur tête où l'honneur te demande;
C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord.
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort;
Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte;
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte.
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front;
Ne borne pas ta gloire à venger un affront;
Porte-la plus avant; force par ta vaillance
Le monarque au pardon et Chimène au silence.

C'est bien là l'illusion d'un père ; ces derniers vers adoucissent singulièrement ce que nous

avons senti de cruel dans l'expression de la vengeance, de sévère dans le sacrifice que fait don Diègue de son fils à un devoir plus fort que son affection.

On croirait vraiment, à entendre même certains admirateurs de Corneille, qu'il n'a pour lui que la vigueur ; ne voit-on pas qu'il sait aussi tempérer l'héroïsme des caractères les plus entiers par les traits touchants, par le charme de la tendresse !

En somme, c'est au devoir qu'aboutit don Diègue, comme don Gormas, qui meurt en entraînant au combat son futur meurtrier, à ce combat dont le motif est la piété filiale. Mais cet amour du devoir, le père de don Rodrigue le poussera jusqu'à une invraisemblance sublime, quand le jeune vainqueur sera de retour et en présence du roi don Fernand. Il s'agit de don Sanche, et d'un nouveau duel. Le roi, dans sa bonté, ne peut s'empêcher de s'alarmer. Il le fait en ces termes :

Sortir d'une bataille et combattre à l'instant !

La réplique n'attend pas. Don Diègue prévient son fils :

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

Cette réponse est épique. C'est l'impossible que va faire don Rodrigue ; son père le convie, si nous ne voyons en lui qu'un homme, à un devoir irréalisable ! Et nous aussi, il nous faudra combattre sans repos après avoir combattu, pour reprendre notre honneur, notre rang catholique dans le monde, si nous ne voulons pas lui donner bientôt, au lieu d'un drame sublime, le spectacle honteux d'une tragédie comique !

Ce même vers est la note épique de la tragédie. Don Diègue, qui le prononce, est moins le type de la vengeance que celui de l'*honneur*, comme le monde le comprend encore aujourd'hui. Heureusement qu'il est père, et, malgré sa tendresse profonde pour Rodrigue, tout prêt à sacrifier son cœur et son amour, son enfant à sa foi, à sa patrie, à son roi ! S'il nous élève, s'il provoque notre admiration par son héroïsme, sa faiblesse et sa souffrance nous rendent à nous-mêmes, au spectacle plus naturel, moins sublime, non moins intéressant de notre propre faiblesse et de notre misère. Il offre le contraste d'une grande douleur et d'une grande joie. Il est vraiment dramatique.

En un mot, le comte et don Diègue sont, à certains moments, des héros ; mais, il faut le dire aussi, ce sont des Espagnols ; et, si j'osais me

permettre une comparaison tirée de leur pays même, leurs qualités généreuses portent l'empreinte du caractère national, comme ce vin exquis, que l'on recueille dans les riches vignobles de l'Espagne, garde toujours l'odeur de l'outre où il a été enfermé.

DIXIÈME COURS

Analyse des personnages du Cid (Suite).
Don Rodrigue.

23 Avril 1877.

DIXIÈME COURS

Analyse des personnages du Cid (Suite).
Don Rodrigue.

Nous allons, avec le poëte, d'un personnage à l'autre, et comme d'une cime à une autre cime, gravissant la pente de l'idéal, nous élevant du comte à don Diègue, de don Diègue à Rodrigue, de Rodrigue à Chimène; cet idéal où nous tendons, c'est la perfection du devoir. Si don Diègue, un père, lui sacrifie son fils, le désir de vengeance qui l'anime nous le rend moins cher et diminue le plaisir que nous avons de le voir agir et parler. De son côté, Rodrigue, héros chrétien, type de piété filiale, n'en est pas moins un homme; quoique passionné pour le devoir, une passion moins élevée l'abat aussi jusqu'au désespoir; il a tous les découragements, les folles espérances, les entraînements généreux de la jeunesse. C'est un jeune homme, dès le début de la pièce; l'insulte faite à don Diègue le place entre

son amour si pur, si heureux tout à l'heure, et son devoir. Il faut punir le père de Chimène, le tuer et son propre bonheur en même temps. Aux paroles ardentes de son père, il répond à peine, sa douleur est muette d'abord ; puis elle s'épanche ; son cœur de jeune homme ne saurait la contenir ; de là ce monologue où il exprime ses tragiques angoisses !

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu! l'étrange peine!
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène.

Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse,
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse;
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix, ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu! l'étrange peine!
Faut-il laisser un affront impuni?
Faut-il punir le père de Chimène?

Que l'antithèse domine ici, ce n'est pas sur-

prenant ; il y a, en effet, antithèse, c'est-à-dire opposition entre les sentiments si divers qui se partagent l'âme de don Rodrigue. Du reste l'antithèse est la marque particulière du génie de Corneille ; c'est aussi le caractère propre de la tragédie, qui exprime avec éloquence la lutte et l'opposition des passions. Cependant Racine n'est pas moins tragique, avouons-le, que Corneille ; or, il s'en faut que l'antithèse soit aussi franche dans ses œuvres que dans celles de son devancier ; oui, mais elle s'y trouve, quoique, sous une forme moins directe, avec un autre système dramatique. Racine met en face l'un de l'autre deux cœurs différents, animés de passions contraires. C'est Mathan et Joad ; Joad et Athalie ; en luttant les uns contre les autres, de tels personnages vont presque fatalement, sans luttes contre eux-mêmes, sans antithèse, dans le sens de leur passion. Joad obéit à Dieu qui l'inspire ; Mathan, à la haine et à l'envie ; Athalie, à l'ambition et à la cupidité. L'opposition existe toutefois entre les intérêts divers, elle se marque fortement dans le langage ennemi de chacun des deux personnages qui se détestent ; elle est entr'eux, et les sépare ; elle provoque les péripéties ; elle précipite le dénoûment ; elle est,

en résumé, moins accusée que dans Corneille. L'antithèse, telle qu'il l'a conçue, place un personnage en face de lui-même; ce n'est pas seulement entre deux cœurs différents, c'est souvent dans un seul et même cœur que s'établit la lutte tragique, que deux passions se trouvent face à face, se touchent, et, si l'on pouvait le dire, se prennent corps à corps. Qu'y a-t-il alors d'étonnant si, dans l'expression poétique de cet intime combat, l'antithèse est plus caractérisée et dure autant que la lutte elle-même? Elle est naturelle, elle est nécessaire; elle fait de Corneille le plus tragique de nos poëtes.

Maintenant continuons la lecture de l'admirable monologue, après l'avoir un instant suspendue :

Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie;
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer, qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

Il vaut mieux courir au trépas;
Je dois à ma maitresse aussi bien qu'à mon père;
J'attire, en me vengeant, sa haine et sa colère :

J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre, indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir,
Tout redouble ma peine ;
Allons, mon âme, et, puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison ;
Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée !
N'écoutons plus ce penser suborneur
Qui ne sert qu'à ma peine :
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu ;
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maitresse :
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence,
Courons à la vengeance ;
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine
(Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé),
Si l'offenseur est père de Chimène.

C'est la piété filiale qui l'emporte. « Je dois » tout à mon père, » voilà le dernier mot et le terme d'une lutte cruelle. Ne nous inquiétons pas de plusieurs fautes de détail. On ne sait

trop ce que veut dire Rodrigue par ces mots : « malheureux objet d'une injuste rigueur ; » il est au moins vague, obscur même. *Tirer sa raison* d'une injure a vieilli ; l'usage aujourd'hui veut qu'on substitue à cette expression « tirer vengeance. »

Mais n'appuyons pas sur ces détails ; jugeons d'ensemble. Le monologue est vraiment tragique ; il est poignant. Le malheureux jeune homme, entre son amour et l'amour filial, comme emprisonné dans un dilemne terrible, n'y peut trouver d'issue que dans le choix de l'une ou l'autre infortune. Il a beau raisonner, il perdra Chimène ou l'honneur. Il raisonne, en effet, comme le font presque toujours les personnages de Corneille, avant d'arriver au but, au sacrifice ; ils sont raisonnables, sans cesser d'émouvoir, ils doivent l'être ; c'est d'abord la raison qui leur démontre contre la fausse raison la nécessité d'immoler leur passion ou même un sentiment pur au devoir ; c'est elle aussi qui se développe en eux, de plus en plus, à mesure qu'ils s'élèvent sur la pente du sacrifice, c'est-à-dire que leur entendement se dégage de l'obscurité des affections sensibles. Dans la sérénité de leur raison peu à peu reconquise, ils ressemblent à

ces voyageurs qui, près d'atteindre, après une marche fatigante, la cime d'une haute montagne, contemplent la sérénité du ciel, et voient à leurs pieds les nuages qui tout à l'heure encore les environnaient ou planaient sur leur tête.

Mais le Cid raisonne contre et pour son devoir en vers lyriques, ce que plusieurs ont peine à lui pardonner. Est-il vraisemblable, en effet, qu'un jeune homme, tout entier aux réflexions pénibles qui l'assiégent, ait assez de sang-froid pour les cadencer dans un rhythme apprêté? Autant vaudrait accuser Corneille d'avoir écrit *le Cid* en vers, plutôt qu'en une prose solide. Si la poésie est le langage le plus élevé de l'âme, la poésie lyrique, dans ses strophes régulières, mais dans ses vers irréguliers, mêlés, est surtout celle d'une âme émue, anxieuse, presque hors d'elle-même, imitant à la fois les mouvements tumultueux du cœur et la monotonie de la douleur. L'âme est une lyre à plusieurs cordes; celle de la joie vibre rarement; nous ne saurions en supporter longtemps l'harmonie; le bonheur ici bas n'est pas fait pour nous; la note dominante de cette lyre humaine, c'est la souffrance. Plus elle vibre fortement, plus elle a besoin, lorsqu'elle passe du cœur dans la poésie avec sa plénitude

divine, de résonner dans une expression particulière, dans une forme idéale. De là la poésie lyrique et le monologue du Cid, qui est une vraie mélodie de la souffrance.

Si le *devoir* l'emporte dans l'esprit de Rodrigue, le jeune héros devra cependant appeler à son aide, pour achever sa victoire, des motifs plus humains, l'honneur et même la vengeance; il lui faudra se mettre en colère, obéir à la chaleur d'un sang généreux, aux ardeurs de l'âge. L'homme reparaît dans la scène de la provocation; mais quand il a tué le comte, effrayé du coup qu'il vient de porter, rendu à son amour, aux regrets d'un bonheur perdu, il descend des sommets de l'immolation jusqu'au désespoir et à la folie. Encore couvert du sang de don Gormas, il vole à la maison de Chimène; il est à ses pieds, lui offre sa tête et lui dit :

N'épargnez point mon sang; goûtez, sans résistance,
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

On a crié à l'invraisemblance. Jamais, en effet, Chimène n'acceptera de tuer Rodrigue; le meurtrier du comte ne l'ignore pas; sa démarche est donc inutile; sa demande invraisemblable. Oui, s'il avait sa raison; mais il l'a perdue après

l'effort de raison passionnée qui lui a fait venger son père ; Rodrigue est un jeune homme, ce qu'il y a ici bas de plus épris de l'impossible ; il doit être invraisemblable, et Corneille, observateur pénétrant du cœur humain, l'a, pour ce motif, conduit aux pieds de Chimène. Cependant le fils de don Diègue pense-t-il, en ce moment, à examiner si elle le frappera, oui ou non ? Il a mérité la mort, puisqu'il l'a donnée, et c'est tout, Chimène doit user de représailles ; pour lui il doit mourir ; il ne songe pas même qu'il puisse vivre sans l'amour de Chimène ; car si la jeunesse a des rêves insensés, elle croit aussi à des maux irréparables. Il existe encore une raison plus profonde qui justifie l'invraisemblable action de Rodrigue. Un des effets de la passion, si nous sommes jeunes surtout, c'est de nous ramener inévitablement, sous tous les prétextes possibles, à son objet ; et si nous le croyons perdu pour nous sans retour, nous y sommes ramenés avec un élan de folie plus invincible encore ; c'est pourquoi Rodrigue offre sa tête à Chimène ; et s'il reste longtemps près d'elle, si l'imagination, toujours utile à la passion, fournit à son amour des raisons subtiles, pour persuader à Chimène de le tuer, ce n'est pas au poëte qu'il faut s'en

prendre ; non, les sophismes de Rodrigue prolongent, à son avantage, un entretien qui retarde un éternel adieu ; l'illusion du cœur les invente. Un exemple entr'autres :

Ma main seule du mien a su venger l'offense ;
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

Mais lisons de cette scène le plus beau passage ; c'est Rodrigue qui parle, et le devoir :

N'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
Déshonorait mon père et me couvrait de honte.
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur.
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur :
Je l'ai vu ; j'ai vengé mon honneur et mon père ;
Je le ferais encor si j'avais à le faire.

Voilà qui est grand et raisonnable ; la passion va parler :

Mais, quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,
C'est maintenant à toi que je veux satisfaire ;
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.

Le dernier mot de la passion, le voici :

Punis-moi par vengeance ou du moins par pitié.

Chimène, un instant émue, chasse enfin Rodrigue : « Va-t-en, » lui dit-elle ; et le jeune

homme, errant dans son désespoir, rencontre bientôt son père. A don Diègue qui inonde son vengeur de larmes d'allégresse, il annonce aussi qu'il veut mourir,

Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

Ces paroles insensées de son amour, tout pur qu'il est, contrastent avec la voix grave du devoir, dans la bouche de don Diègue. L'enfant, malgré le respect filial, n'a pu s'empêcher de laisser éclater toute sa douleur; il s'écrie :

Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate;
Assez et trop longtemps votre discours le flatte.
Je ne me repens point de vous avoir servi;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras, pour vous venger, armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme.
Ne me dites plus rien; pour vous j'ai tout perdu;
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

Les derniers mots dépassent les bornes du respect filial; mais on les pardonne à Rodrigue en faveur de sa peine naïve, et l'on sourit de cette douleur pleine d'élan, de ces projets de mort, sortis d'un cœur qui bat trop violemment, par l'excès de la jeunesse, et qu'il faut seulement apaiser. On admirait déjà le futur Cid; on l'aime, on comprend mieux tout ce qu'il lui a fallu de

force d'âme pour venger son père. D'ailleurs dans le cœur de la jeunesse comme dans un vase généreux, tout fermente ou bouillonne à la fois, l'amour et la folie, le désespoir, l'honneur enfin qui sert si puissamment le devoir. A peine la voix de son père, tout à l'heure coupable de vengeance, a-t-elle prononcé les noms de patrie et d'honneur, que l'enfant, après une courte résistance, cède pour rentrer bientôt couvert de lauriers. Une femme, un père ont accompli ce prodige. Le devoir l'emporte dans le cœur espagnol et catholique de Rodrigue; tout à l'heure c'était la piété filiale, c'est la patrie maintenant qui triomphe de l'amour, c'est toujours le devoir; dans quelques heures, les Maures seront vaincus. Il me semble que Rodrigue, dans la rapidité de son héroïque expédition, serait moins beau, moins vrai, s'il était plus vraisemblable, et que Corneille en paraîtrait moins grand.

Le Cid, ainsi nommé par les Maures vaincus, raconte lui-même, en présence de la cour, au roi don Fernand, la bataille. Ce passage a toute la grandeur d'un récit épique, il est cependant simple, et par instant presque familier; le lire, c'est le sentir; il échappe à l'analyse. Corneille, qui avait intitulé modestement *le Cid* : Tragi-

comédie, ne se doutait pas qu'il inventait la tragédie épique :

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cents ; mais, par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port.
Tant à nous voir marcher avec un tel visage,
Les plus épouvantés reprenaient du courage !
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ;
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et se tenant cachée aide à mon stratagème ;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles.

Ici l'on n'écoute plus le poëte ; le peintre a si bien rendu la nature, qu'avec les hardis partisans du Cid, on croit apercevoir la nuit, l'obscure clarté des étoiles et la flotte des Maures ; on les va combattre ; on garde le silence pour mieux faire réussir la mystérieuse entreprise.

L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;

Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent;
Ils paraissent, armés. Les Maures se confondent,
L'épouvante les prend à demi-descendus;
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre.
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient;
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend la vertu.
Oh! combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage;
Le Maure voit sa perte et perd soudain courage;
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer

Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte ;
Le flux les apporta, le reflux les remporte.

Jamais vers n'a mieux peint d'un trait la rapidité d'une action héroïque. Pour moi, j'ai vu la bataille, et je crois voir les vaisseaux s'éloigner.

Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie ;
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas ;
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef : je me nomme ; ils se rendent :
Je vous les envoyai tous deux en même temps ;
Et le combat cessa faute de combattants...

Ce dernier vers, à l'allure martiale, et dont la grandeur est comme mêlée d'une certaine jactance, finit dignement un fragment d'épopée espagnole. Le jeune homme reparaît ; en un clin d'œil, nous avons assisté, et dans tous les détails les plus précis, à une mêlée nocturne et d'une grandeur mystérieuse, à un coup de main de l'Espagne chrétienne. Nous avons entièrement oublié les intérêts inférieurs de l'âme, et Rodrigue, transfiguré, a remporté deux victoires, l'une sur les Maures, l'autre sur son amour.

Est-ce la gloire qui le transfigure ? est-ce elle qui lui fait oublier un instant Chimène ? Je ne le crois pas. La gloire, il ne l'a point cherchée ; il a obéi à la volonté de son père, de don Diègue, au devoir ; il a été au-devant de l'ennemi par piété filiale ; il l'a vaincu, comme c'est l'ordinaire, après s'être vaincu lui-même ; c'est moins de la victoire qu'il rayonne, que de la beauté de son sacrifice, de la beauté du devoir accompli. C'est la jeunesse du Cid, sans doute, et son ardeur qui animent le récit épique de la bataille ; c'est elle surtout qui perce dans le dernier vers ; mais c'est l'immolation du cœur qui a inspiré le génie du capitaine et même le génie du jeune narrateur.

Cependant l'amour n'a disparu qu'à la surface. La jeunesse retombe aussi vite qu'elle s'est relevée d'un premier abattement ; Rodrigue, plus désespéré que jamais, est déjà aux pieds de Chimène ; il ne se défendra pas contre don Sanche, qu'il est appelé à combattre ; il se laissera vaincre et tuer, car Chimène ne peut consentir à le frapper de sa propre main, sans renoncer toutefois à sa vengeance par la main d'autrui. C'est un dernier adieu qu'il fait à Chimène :

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu ;

Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

Le dernier vers est précieux et manque de clarté ; mais si l'expression est embarrassée, la pensée est claire. M. Sainte-Beuve a prétendu qu'à ce dernier entretien, le Cid devait trouver uniquement un plaisir d'orgueil, bien loin d'exhaler un véritable désespoir ou d'exprimer un amour et des sentiments réels. Selon ce critique, Rodrigue, en prolongeant la scène, jouit des angoisses de ce cœur dont il connaît l'amour, et son triomphe consiste à le lui faire avouer, à vaincre la piété filiale, à vaincre, en un mot, au profit d'un égoïsme raffiné, les scrupules de la jeune fille, à lui faire oublier son père et son devoir. Si ce ne sont point là les paroles textuelles de M. Sainte-Beuve, le sens n'en est point altéré. L'écrivain, avec la subtilité d'un cœur qui aime à voir le mal, est tombé dans le faux, en jugeant ainsi Rodrigue et le poëte ; le poëte est dans le vrai ; le Cid, un jeune homme, quand la nature souffre et que la grâce ne l'aide point, doit faire ce qu'il fait. Qui n'a pas éprouvé quelqu'infortune ? Eh bien, dans le premier accablement de la peine, ne sommes-nous pas réduits à rien et comme pressés de mourir ? Ce-

pendant, même dans le plus vif de la douleur, si nous sommes chrétiens, si quelque devoir impérieux parle à notre cœur, la volonté se réveille ; à mesure même que, sous une inspiration élevée, le devoir s'accomplit, la douleur trompée a l'air de disparaître, le mal s'assoupit et l'âme peut goûter, au terme de l'effort, une joie pure, une de ces joies qui descendent directement du ciel et illuminent la conscience. Mais cette heure de paix est courte ; la douleur, dans un nouveau loisir de la volonté, renaît plus vive ; le sentiment en est d'autant plus fort qu'elle reparaît inopinément, après un instant d'oubli et de sommeil !... Le malheureux Rodrigue a dû, sous l'influence de la piété filiale se jeter dans la mêlée, vaincre et chasser l'infidèle ! Il s'est oublié lui-même... mais, la victoire une fois obtenue, la poussière du combat et de la gloire dissipée, il a plus que jamais senti, en face de Chimène toujours résolue à se venger, ce que son malheur avait d'implacable. Je dirai même que l'apparence de son bonheur ne fait que lui rendre plus amer le sentiment de sa réelle infortune. Aussi est-il, avec toute la folie de la jeunesse, décidé à mourir ; il veut le dire à Chimène, et le lui dire, c'est la revoir. C'est un héros, c'est même par

moments un homme de devoir ; c'est surtout un jeune homme, dans le sens le plus franc, je ne dirai pas le plus chrétien du mot, avec toute l'imagination, toutes les faiblesses de son âge. Rodrigue se relèvera de cette chute ; mais pour voir comment, il nous faut lire en partie la scène de la seconde entrevue. Le Cid parle :

Je cours à mon supplice, et non pas au combat :
Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur ; mais je n'ai point de bras,
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas ;
Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle,
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle.
Mais défendant mon roi, son peuple, et mon pays,
A me défendre mal je les aurais trahis.
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie,
Qu'il en veuille sortir par une perfidie.
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt ;
Votre ressentiment choisit la main d'un autre,
Je ne méritais pas de mourir de la vôtre :
On ne me verra point en repousser les coups ;
Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;
Et, ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,
Je vais lui présenter mon estomac ouvert,
Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

Ce passage, dans le dernier vers surtout, peint bien les folies et les retours de la passion. Ne

nous étonnons donc pas si Rodrigue se répète ; il est dans son rôle, dans la vérité. D'autre part, Chimène qui venge son père, moins par passion que par devoir, mais qui ne peut supporter cette idée, la mort de celui qu'elle a pu, un instant, aimer devant Dieu, Chimène laisse échapper ces paroles dont sa raison n'a pas conscience et que j'expliquerai bientôt :

> Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

Rodrigue y répond par cette explosion d'une joie presque surnaturelle :

> Est-il quelqu'ennemi qu'à présent je ne dompte?
> Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans,
> Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants;
> Unissez-vous ensemble et faites une armée
> Pour combattre une main de la sorte animée ;
> Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux :
> Pour en venir à bout, c'est trop peu de vos coups.

Rodrigue, par une lueur d'espérance humaine, est ramené au devoir, à la passion du devoir ; un mot parti d'un cœur pur, l'expression exagérée d'une tendresse innocente et craintive a réveillé dans son cœur toutes les ardeurs du patriotisme, de la foi. Les ennemis du roi et de la religion catholique n'auront pas de plus terrible adversaire que le Cid. N'est-ce pas la grâce qui a parlé

à Rodrigue par le cœur de Chimène et l'a transfiguré ? Chimène nous l'apprendra.

Le Cid ne reparaît plus que pour débiter, devant elle, des fadeurs romanesques. Afin de mériter sa main ou de l'espérer, il veut

Aux deux bouts de la terre étendre ses travaux.

Et puis, il offre encore sa vie ; c'est une fois de trop ; l'auditeur ne sent plus d'émotion, ni dans son cœur, ni dans celui de Rodrigue. Le poëte a commis une faute. Ce seul vers me paraît naturel dans cette trop longue tirade :

Ne me bannissez point de votre souvenir.

C'est, vraiment, tout ce que peut et doit espérer Rodrigue de Chimène, incapable de le frapper, et si je ne me trompe, si une étude plus attentive encore de la pièce ne change point mon sentiment, de Chimène, trop héroïque pour épouser le meurtrier de son père, trop aimante pour ne point se souvenir de lui, devant Dieu, dans la solitude de son virginal veuvage.

Chimène seule soutient, anime cette fin de la pièce, ce dénoûment que nous allons commenter, en analysant le caractère de la généreuse fille du comte, après avoir, dans Rodrigue, étudié

le héros de la piété filiale, le héros épique et chrétien, l'homme, et surtout le jeune homme, avec ses alternatives d'abattement et d'énergie, de force et de faiblesse, en un mot, la nature et la grâce.

ONZIÈME COURS

Analyse des personnages du Cid (Suite). *Chimène.*

30 Avril 1877.

ONZIÈME COURS

Analyse des personnages du Cid (Suite). *Chimène.*

Notre grand Corneille a ses imperfections de détail. Nous ne les avons pas cachées ; ajoutons encore un trait à notre critique. Chimène prononce un vers absolument déclamatoire, au sujet de son père :

Ce sang qui tout sorti *fume encor de courroux.*

Voltaire a bien voulu interrompre sa guerre contre Jésus-Christ, pour relever dans les pièces du poëte des termes impropres, des expressions vieillies, des incorrections même. Nous nous contenterons de dire que l'illustre tragique, dont nous analysons l'œuvre la plus brillante, avait fréquenté le théâtre des Italiens, aussi bien que l'Hôtel de Rambouillet, qu'il s'était nourri des œuvres dramatiques de l'Espagne, toujours plus ou moins emphatiques, malgré le génie de cer-

tains auteurs; que chez les anciens, Lucain et Sénèque avaient fait ses délices, et qu'il présentait lui-même, naturellement, le contraste d'un génie subtil et grand, simple et déclamatoire; qu'en outre le goût attendait son législateur. Corneille est donc plus rude, plus heurté, moins correct, moins élégant que ses heureux successeurs; je souhaite que nous les trouvions plus originaux. Cette critique faite à propos de Chimène, j'ai hâte d'offrir ce personnage à votre admiration. Le style n'est pas tout. Il faut mettre bien au-dessus la force des sentiments, la beauté des pensées, la profondeur et l'exactitude de l'observation, l'invention des caractères. Rien n'a manqué de ces qualités au créateur de Chimène; et le style, qui est distinct des mêmes qualités, comme la couleur est distincte du dessin, mais qui les revêt et les embellit de son éclat, s'est trouvé égal aux personnages.

Rodrigue, c'est l'homme et le jeune homme; Chimène, c'est la femme dans toute la pureté du mot; c'est l'héroïne sans tache, la victime de la piété filiale; elle est, comme le Cid son rival de souffrance, placée entre la passion et le devoir; son amour n'est pas moins ardent; son malheur sans remède ne laisse aucune place à l'espérance.

Rodrigue a, pour se consoler ou distraire sa douleur, la vie des camps, les combats, la gloire; Chimène n'a que la solitude pour renforcer sa peine et lui rendre plus sensible son ennui; Rodrigue possède un père pour le rappeler au devoir; Chimène a perdu le sien; il lui reste un tuteur, le roi Fernand, dont nous savons la faiblesse; enfin c'est une femme, une enfant; Rodrigue montre toute l'énergie d'un homme. Disons plus; le Cid peut avoir perdu l'espoir d'épouser Chimène et l'aimer; celle-ci doit le poursuivre et le haïr; elle l'aime néanmoins. Dans ce personnage se rencontrent tous les contrastes, s'unissent et se fondent les qualités les plus incompatibles; il est délicat, sublime; il a la force et la tendresse; ou plutôt il peint la force de la faiblesse, comme Rodrigue, dans plus d'une scène, peint la faiblesse de la force.

Au début de la pièce, Chimène éprouve, dans son bonheur même, je ne sais quelle appréhension de souffrance, qui est déjà la souffrance; cette intuition du malheur, plus remarquable chez les femmes, très-bien observée par Corneille, est générale cependant, et appartient aussi à l'homme, bien qu'avec moins de délicatesse. Notre état, c'est la lutte; notre victoire, le

sacrifice ; c'est pourquoi nous doutons toujours de notre bonheur.

Ne nous étonnons point, à plus forte raison, d'entendre Chimène, bientôt l'épouse de Rodrigue, dire à sa confidente :

Il semble toutefois que mon âme troublée
Refuse cette joie et s'en trouve accablée.
Un moment donne au sort des visages divers.
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

Il arrive ce revers, prompt comme l'orage. Il foudroie Rodrigue ; il met Chimène aux pieds du roi pour implorer sa justice. La femme triomphe de l'amour au nom du devoir. Il me semble avoir découvert le motif de cette apparente anomalie. L'homme est fait de raison et de passion ; trop confiant dans sa raison, trop sûr de lui-même, trop convaincu de sa supériorité, le malheur le surprend mal préparé à le recevoir, l'accable tout d'abord, l'aveugle ; la passion est, un instant, la maîtresse. Rodrigue est vrai. Chimène ne l'est pas moins ; la femme est tout sentiment ; or ce sentiment épuré par la foi, aidé de la faiblesse qui doute et rapproche l'âme de Dieu, n'est autre chose que la raison du cœur, la raison sous une autre forme, divinisée et sans orgueil. C'est par le sentiment que les femmes se dévouent;

et le dévouement ou le sacrifice, c'est le comble de la raison. Le dévouement s'appelle ici le devoir; dans le cœur pur de Chimène, c'est le devoir qui l'emporte d'abord, c'est l'amour filial qui est, dès le premier pas de l'action, vainqueur de l'amour ! Laissons la parole à Chimène :

Sire, sire, justice!...
Je me jette à vos pieds!...
D'un jeune audacieux punissez l'insolence :
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon père....
Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc;
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De le voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,
Rodrigue, en votre cour, vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu sans force et sans couleur;
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeste;
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

Et comme le roi cherche à la consoler en lui disant qu'il remplacera son père, Chimène réplique :

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie;
Son flanc était ouvert; et, pour mieux m'émouvoir,

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir ;
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parlait par sa plaie et hâtait ma poursuite ;
Et pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Règne devant vos yeux une telle licence ;
Que les plus valeureux, avec impunité,
Soient exposés aux coups de la témérité ;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin, mon père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance ;
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang ;
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang ;
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'Etat,
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

S'il y a quelque déclamation dans ce beau passage, elle vient moins de Corneille que de Chimène, dont le ton un peu forcé indique une âme combattue, et qui, malgré le triomphe immédiat du devoir ou du sentiment filial, garde encore Rodrigue au fond de son cœur et ne l'a pas aimé impunément. Toute l'ardeur, tout l'emportement de sa pensée n'y font rien ; elle le ménage ; ce n'est pas un meurtrier, ce n'est pas

un assassin ; il n'est qu'un *audacieux*, un *téméraire* ; elle invoque, pour le punir, la raison d'Etat, le salut du roi. Elle le hait, c'est son devoir ; elle le hait par raison ; il n'est pas impossible, il est presque certain, que sans même s'en apercevoir, elle l'aime davantage. Quelques scènes plus loin, cet état en apparence anormal de l'âme, vrai cependant et tragique au dernier degré, nous paraîtra plus sensible ; nous en expliquerons le motif. En ce moment, nous touchons déjà à ce point délicat. Rodrigue, en effet, est dans l'appartement de Chimène ; il lui offre sa tête. Chimène ne l'accepte pas ; toutefois, dans sa bouche, le devoir a d'abord sa pleine autorité. Qu'y a-t-il de plus fort que ces vers :

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire ;
Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire :
Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,
Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.
Hélas! ton intérêt ici me désespère.
Si quelqu'autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir
L'unique allégement qu'elle eût pu recevoir.

Ici le cœur de la jeune fille, fatigué d'un puissant effort, ploie sous l'impression de la douleur

et des souvenirs ; l'accent devient plus tendre ; la femme reparaît :

Et contre ma douleur, j'aurais senti des charmes
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu :
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû ;
Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moi-même à ta ruine.
Car enfin, n'attends pas de mon affection
De lâches sentiments pour ta punition.

Le devoir reprend le dessus ; la lutte s'accuse davantage :

De quoi qu'en ta faveur mon amour t'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne :
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi ;
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

Mais le combat du devoir et de la passion se peint surtout dans un vers, que dis-je ? dans cet hémistiche où Chimène chasse Rodrigue de chez elle, sans pouvoir le chasser de son cœur :

Va ! je ne te hais point.

Elle ajoute plus loin : « *Va-t-en.* » L'héroïne est-elle entièrement rendue à elle-même ? la scène est-elle terminée ? Non ; par un de ces retours de l'âme, familiers à tous, à la femme surtout,

et connus des grands observateurs. Chimène s'écrie :

Rodrigue, qui l'eût cru?...
Que notre heur fût si proche et si tôt se perdit!

Ce n'est point une faiblesse, dans le sens répréhensible du mot ; c'est le dernier coup d'œil du cœur sur un bonheur perdu. Peut-on reprocher à l'exilé le dernier regard qu'il jette sur la patrie dont les rivages vont disparaître ? Peut-on reprocher à l'homme la lutte contre ses impressions, contre la douleur? Et sans la lutte point de tragédie ; plus même elle est vive, violente, plus l'âme est attirée, en bas, par sa passion, plus elle semble près d'y succomber, pourvu qu'on la voie, après chacune de ces tentations terribles, se vaincre, s'élever, se rapprocher de l'idéal du devoir, plus aussi le drame touche à la perfection. Mais le drame lui-même n'est que l'expression prolongée par la parole, de cette lutte intérieure, qui se passe en nous, tous les jours, et que la poésie ennoblit, en y ajoutant le goût, la mesure, la chasteté du langage. Le drame c'est la vertu, en action, dans ses combats et dans son triomphe. Chimène nous est d'autant plus chère qu'elle est plus faible, que son affec-

tion est plus profonde ; et ses courtes hésitations rendent chacune de ses victoires plus éclatante. Elle nous fait penser à l'une de ces tiges flexibles, naturellement tournées vers le ciel, que le vent peut incliner un instant, et qui se redressent bientôt, quand l'orage a passé.

Mais une nouvelle épreuve attend la fille du comte. Elvire vient lui annoncer la victoire de don Rodrigue. Le premier mouvement de Chimène se traduit dans ce vers :

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

Chimène est une héroïne ; elle l'a déjà prouvé ; elle a aimé le Cid parce qu'elle sentait en lui quelque chose de grand ; son amour, en partie fait d'admiration, n'a pu que s'accroître, le jour du duel, à l'heure même où elle a dû haïr Rodrigue ; car elle a dû aussi l'estimer et l'admirer davantage ; elle a compris que son fiancé, par amour filial, avait tué le comte et sacrifié son bonheur. C'est peu ; il a sacrifié sa douleur à sa patrie ; il l'a oubliée pour vaincre l'infidèle. Ne nous étonnons pas qu'une nouvelle lutte, à l'annonce de la victoire du Cid sur les Maures, s'élève dans le cœur de Chimène. Mais elle se maîtrise bientôt et s'écrie :

Reprenons ma colère affaiblie !
Pour avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie ?
On le vante, on le loue, et mon cœur y consent !
Mon honneur est muet, mon devoir impuissant !
Silence, mon amour, laisse agir ma colère :
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père ;
Ces tristes vêtements où je lis mon malheur
Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur :
Et quoi qu'on dise ailleurs d'un cœur si magnanime,
Ici tous les objets me parlent de son crime.
Vous, qui rendez la force à mes ressentiments,
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornements,
Pompe où m'ensevelit sa première victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire ;
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir ;
Attaquez, sans rien craindre, une main triomphante.

Ces vers sont parmi les plus beaux de Corneille ; ils respirent la passion du devoir, pas encore le calme et la sérénité du sacrifice absolu. Chimène est obligée de s'emporter pour résister à son cœur. Elle se transfigure peu à peu ; elle a déjà, par endroits, ce langage dont la beauté naît uniquement de la beauté du sentiment. Disons cependant qu'il est peu de tragédies aussi imagées que *le Cid*, et que le grand poëte n'a pas réservé pour cette pièce ses beautés les plus simples. La raison n'en est pas difficile à saisir. Lorsque Corneille créait Chimène et Ro-

drigue, il était jeune; ses deux héros sont la jeunesse elle-même, et celle-ci, faute d'une raison achevée, est livrée en proie à l'imagination qui justifie le plus souvent les entraînements du cœur. Corneille d'ailleurs n'a pu oublier que Chimène et le Cid sont Espagnols, nés sous un ciel brûlant, en un pays où le langage figuré se ressent de l'ardeur des passions, et aussi de l'énergie des convictions.

Chimène est-elle au bout de ses épreuves? Le roi Fernand lui en ménage une nouvelle, qui doit surtout répugner à la pudeur d'une femme. Il croit bien faire, pour la contraindre à l'aveu de son amour, de lui tendre un piége; le mot piége est peut-être un peu fort; le roi n'a cru employer qu'une finesse parlementaire ou même paternelle. Il annonce à la jeune fille que Rodrigue est vainqueur, mais qu'il est mort dans son triomphe :

Enfin, soyez contente,
Chimène, le succès répond à votre attente.
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus :
Rendez grâces au Ciel qui vous en a vengée.

Chimène change de couleur; elle va s'évanouir. Ce mot échappe à sa voix tremblante :

Quoi! Rodrigue est donc mort?

C'est l'aveu de son amour ; est-ce une nouvelle faiblesse ? est-ce une faute ? une tache sur son amour filial ? Non, sans doute. Il nous semble plutôt, en tenant compte de la distance infinie qui sépare Jésus-Christ de la créature, que Chimène suit la voie de sa passion ; comme le Fils de Marie elle tombe par intervalles sous sa croix, avant d'atteindre au sommet où doit s'accomplir le sacrifice. A peine l'habile monarque, fier du succès de sa supercherie, a-t-il tiré Chimène d'erreur, que du cœur indigné de la jeune fille, de ce cœur surpris et trahi dans ce qu'il avait de plus susceptible, de plus délicat, de plus secret, s'échappe une nouvelle protestation en faveur de son père et de l'implacable justice. Chacune de ses hésitations la ramène plus violemment au devoir et la rapproche de l'immolation définitive. Ici la pudeur blessée fait de la vierge une lionne. Don Fernand triomphe du trouble de la jeune fille ; elle lui répond :

Eh bien ! sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur,
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite ;
Son trépas dérobait sa tête à ma poursuite ;
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis ;
Une si belle fin m'est trop injurieuse ;

Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud.
Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie;
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie;
Mourir pour son pays n'est pas un triste sort;
C'est s'immortaliser par une belle mort.
J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime;
Elle assure l'Etat, et me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,
Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers,
Et, pour dire en un mot ce que j'en considère,
Digne d'être immolée aux mânes de mon père.

Puis, cette colère se change en découragement. Chimène n'espère point que le roi aide sa vengeance; et quand elle dit de Rodrigue puissant à la cour par sa victoire,

Il triomphe de moi comme des ennemis,

on sent, plutôt qu'un véritable dépit, je ne sais quel orgueil d'avoir à punir un pareil coupable, un retour involontaire d'affection presque vaincue, une vague espérance de ne pouvoir pas se venger de Rodrigue. C'est toujours la lutte avec ses nuances; c'est la tragédie.

Le roi refuse à la fille du comte la tête du Cid; elle la demande alors à tous les cavaliers du roi:

Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête.

Don Sanche, candidat malheureux à l'amour de Chimène, se présente pour combattre Rodrigue. La passion du devoir va-t-elle forcer l'héroïne à un hymen malheureux? car elle ne peut oublier sa promesse :

J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.

S'exposer ainsi, par respect filial, à porter le nom d'un homme odieux, plus odieux encore après qu'il l'aura vengée, n'est-ce pas l'idéal du sacrifice? En écartant le duel, en ne tenant compte que du sentiment, nous sommes en plein drame chrétien; l'héroïne sera bientôt une martyre.

Mais, c'est peu d'avoir immolé Rodrigue dans son cœur; Rodrigue est là, devant elle, qui veut la voir une dernière fois, dans sa folie, pour lui imposer une nouvelle et plus cruelle angoisse, en lui annonçant qu'il vient lui faire hommage de sa mort! Et Chimène lui répond :

Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui t'a rendu si faible? ou qui le rend si fort?
Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort.
Celui qui n'a pas craint les Maures, ni mon père,
Va combattre don Sanche et déjà désespère!
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat.

A cette tendre supplication, nous connaissons

la réponse de Rodrigue ; il mourra de la main de don Sanche, parce que celle de Chimène n'a pas voulu le frapper. Il y a bien là quelque chose de romanesque ; mais la jeunesse du Cid l'explique en partie ; le dénoûment justifiera la jeune fille et les dernières, les plus violentes hésitations de son cœur. Elle a bien pu le contraindre jusqu'à faire combattre Rodrigue et don Sanche, mais non jusqu'à désirer la mort du premier, jusqu'à en supporter la pensée ou la certitude. Le devoir accompli jusqu'à cette perfection irréalisable ne serait point le devoir, mais l'action cruelle d'une âme impassible ; or la tragédie vit des émotions contradictoires et des passions de l'âme humaine. Ne nous étonnons donc point que Chimène réplique à Rodrigue :

Si d'un triste devoir la juste violence,
Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,
Prescrit à ton amour une si forte loi
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que, dans quelqu'éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le saura mort on le croira vaincu.
Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,
Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,
Et te fait renoncer, malgré ta passion,
A l'espoir le plus doux de ma possession.

Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
Que, sans rendre combat, tu veux qu'on te surmonte !
Quelle inégalité ravale ta vertu ?
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avais-tu ?
Quoi ! n'es-tu généreux que pour me faire outrage ?
S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage ?
Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur ?
Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre.
Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

Comme le Cid reste inflexible, en face de ces beaux et subtils raisonnements qui dissimulent mal les angoisses d'un cœur aimant, l'appréhension cruelle d'un mariage fatal, Chimène, dans un instant de trouble, laisse échapper ces paroles, sans avoir la conscience exacte de leur portée :

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.
Combats pour m'affranchir d'une condition,
Qui me donne à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
Adieu. Ce mot lâché me fait rougir de honte.

Est-ce, en termes vulgaires, une promesse de

mariage ? Je crois pouvoir en douter. Chimène, dans son désir ardent d'échapper à don Sanche, à son vengeur et à la terrible appréhension de la mort du Cid qu'elle doit et qu'elle ne peut vouloir, Chimène, comme c'est l'ordinaire d'une âme en proie aux contradictions d'une lutte tragique, poussée à bout par les redoublements de la douleur, hors d'elle-même, va plus loin que sa pensée, et dépasse, dans l'expression, le but qu'elle s'est proposé d'atteindre. Cependant ses paroles, loin d'émouvoir, en mauvaise part, l'âme de Rodrigue, le transforment, le rappellent au patriotisme, lui rendent la foi, en l'arrachant au désespoir, feront de lui bientôt le vainqueur des Navarrais, des Castillans, des Maures.

La réponse du Cid, nous l'avons lue. En somme, sans que Chimène le soupçonne, la grâce qui habite son cœur, a transfiguré son langage, et lui a donné, sous une apparence très-profane, une force divine ; des lèvres de l'enfant, de la vierge, la grâce est descendue dans l'âme de Rodrigue ; elle a fait de Rodrigue le héros de l'Espagne catholique.

C'est ainsi que le Ciel, sans nous tromper, nous conduit plus d'une fois, en nous laissant, à l'approche du sacrifice, la consolation d'une espé-

rance, une illusion, l'attente humaine d'un bonheur irréalisable.

Chimène, d'un mot, a pour ainsi dire ressuscité Rodrigue. Avant d'arriver à la beauté parfaite et sereine de l'immolation, avant de dépouiller presque son humanité, elle devra achever de s'épurer dans une dernière angoisse. Les grands créateurs, comme Corneille, pour produire les effets les plus tragiques, emploient souvent les moyens les plus ordinaires, disons mieux, les plus naturels. La méprise de Chimène dont nous allons être les témoins en est la preuve. Pendant qu'elle se désole, un peu longuement, dans la compagnie d'Elvire, a lieu le combat de Rodrigue et de don Sanche. Celui-ci tout à coup, une épée rougie de sang à la main, se présente devant la fille du comte, à l'heure de sa plus vive préoccupation ou plutôt de sa mortelle inquiétude sur le sort du Cid. Elle craint toujours l'issue d'un funeste dessein; elle n'a pas vu sa joyeuse exaltation ; elle n'a point attendu l'effet d'une dernière parole, qui a trop coûté à sa pudeur, pour qu'elle n'ait pas, sans tarder, caché sa honte virginale. Aussi quand don Sanche lui dit :

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée...

elle ne lui laisse point achever sa phrase ; elle l'interrompt avec la brusquerie et l'irréflexion de l'amour au désespoir. Elle n'avait qu'une image à la pensée, Rodrigue vaincu, pour n'avoir pas voulu se défendre, Rodrigue inanimé. Cette épée ne peut être teinte que de son sang ; et le meurtrier, elle devra l'épouser ! Cette odieuse promesse l'enfonce encore plus dans sa méprise. Car si nous sommes crédules à nos espérances, nous croyons aussi facilement ce que nous redoutons, et Chimène, en un jour, a eu le temps de s'habituer au malheur ; mais la souffrance redoublée, surtout si elle doit se dissimuler, comme la convenance l'exige ici d'une femme et d'une jeune fille offensée, cette souffrance, à un moment donné, atteint un degré d'exaspération qui la fait éclater avec violence. Chimène, pour un instant, n'est plus Chimène ; ce n'est plus une chrétienne, une vierge modeste, encore moins une héroïne ; c'est une femme qui respire la haine, c'est Camille ; mais cette explosion d'une haine si pardonnable, quand on en sait les motifs, et si longtemps contenue, rendra bientôt, par son excès, la jeune fille à elle-même. Ecoutons d'abord la nouvelle Camille en proie à son indignation, devant cette épée qu'elle croit rougie du sang de Rodrigue :

Quoi ! du sang de Rodrigue encor toute trempée !
Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux ?
Éclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre ;
Mon père est satisfait, cesse de te contraindre.
Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté.

Comme don Sanche essaie de détromper Chimène :

D'un esprit plus rassis...

celle-ci riposte avec plus de colère :

Tu me parles encore
Exécrable assassin d'un héros que j'adore !
Va, tu l'as pris en traître ; un guerrier si vaillant
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.
N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie ;
En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

C'est donc à tort qu'on a jugé la méprise de Chimène invraisemblable ; on a oublié l'état de son âme, le trouble passager de ses sens, le long martyre qui l'a réduite, un moment, à une sorte de désespoir involontaire. Avant de mourir, nous passons par l'agonie, c'est-à-dire la lutte suprême ; elle dure peu ; l'agonie de Chimène au seuil du sacrifice, dure l'espace d'un éclair. Elle est aux pieds du roi ; elle a tout le calme d'une résolution réfléchie, invincible :

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu céler.
J'aimais, vous l'avez su : mais, pour venger mon père,
J'ai bien voulu proscrire une tête si chère.
Votre Majesté, sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée,
D'implacable ennemie, en amante affligée :
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense,
Et du bras qui me perd je suis la récompense !
Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
De grâce, révoquez une si dure loi.
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime
Je lui laisse mon bien ; qu'il me laisse à moi-même ;
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment,
Jusqu'au dernier soupir mon père et mon amant.

Don Sanche et le roi détrompent Chimène ; le vainqueur, c'est Rodrigue. Mais Chimène garde le silence. Dieu s'est servi d'une méprise pour vaincre les dernières résistances de l'amour humain ; ici la violence de la douleur est comparable à celle du feu ; elle a consumé la passion.

Comment a-t-on pu imaginer, après cette scène et cette déclaration solennelle de la jeune fille, que le dénoûment de la tragédie était le mariage du Cid et de Chimène ? Comment Corneille lui-même, mal inspiré, dans sa bonhomie, par

quelques critiques vulgaires, a-t-il pu écrire, dans un des examens du *Cid*, qu'il avait laissé entrevoir l'union des deux héros, sans oser l'affirmer? La pièce vaut mieux que l'examen; elle contredit le poëte à tous les points de vue; il est impossible que Chimène ait épousé Rodrigue. Il y a deux vérités, l'une de la terre, que nous nommons ainsi, faute d'un autre mot que notre faiblesse n'a pas su inventer; l'autre est la vérité du ciel, la vérité idéale, étroitement liée au devoir. Or, le devoir est la fin de toutes les grandes tragédies de Corneille. Apprécions le dénoûment, d'abord, en présence du devoir.

Entre elle et Rodrigue, qu'elle aime d'un amour naturel, Chimène ne cessera jamais de voir son père et le sang de son père; c'est-à-dire que l'amour filial, imprescriptible, le devoir, en un mot, écarte, repousse à jamais l'amour naturel. Et ce devoir aura toujours sa raison d'être, tant que les lois divines ne seront pas ébranlées. Chimène, le type de la piété filiale, n'a pu épouser Rodrigue, sans violer la justice, sans détruire la fin morale de la tragédie, sans diminuer Corneille. Et si nous apprécions le dénoûment au point de vue de cette vérité humaine, bornée, et qui suffit au sens vulgaire, il est encore

impossible que, pour être heureuse sur la terre, Chimène ait consenti à épouser Rodrigue. En la rabaissant un moment, en supposant qu'elle ait songé, après avoir quitté les sommets de son héroïsme, à jouir simplement du bonheur domestique, considérons d'avance quel sera ce bonheur. Les premières illusions envolées et ces fleurs qui, bientôt flétries, auraient pu, quelques jours, couvrir et cacher le sang du comte, que restera-t-il, sous le même toit, à la même table, vis-à-vis l'un de l'autre? Le meurtrier et la fille de la victime; dans ces deux cœurs que lirons-nous? la honte, le remords, un souvenir inexpiable, la haine. Ce bonheur domestique, comment l'appellerons-nous? l'enfer. Non, Chimène n'a pas épousé Rodrigue. Et quand le roi, appelant à son secours les expédients, je n'ose dire l'hypocrisie de la conciliation, supplie la jeune fille, après un certain temps donné à la douleur, un an par exemple, de céder aux vœux de Rodrigue, Chimène répond en présence du vainqueur des Maures qui, dépouillé de son héroïsme, n'a plus guère que le maintien d'un adorateur à contre-temps :

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire,
Je vous en ai trop dit pour pouvoir m'en dédire ;

Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
Et quand un roi commande, on lui doit obéir.

Ces paroles ne contiennent pas une promesse ; elles apportent l'aveu d'un amour trois fois dévoilé, par un artifice puéril du roi, par une méprise, et par la crainte d'un hymen odieux. Elles sont bien plus données au respect, qu'elles ne marquent une obéissance résolue. Du reste, Chimène n'a pas tout dit :

Mais, à quoi que déjà vous m'ayez condamnée,
Pourriez-vous, à vos yeux, souffrir cet hyménée ?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute votre justice en est-elle d'accord ?
Si Rodrigue à l'Etat devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

Le refus voilé sous un respect sincère, n'est-il pas certain, inébranlable ? On en est convaincu, sans le moindre doute, malgré la délicatesse de l'expression qui ménage le roi et Rodrigue, malgré cette forme indirecte de la prière qui convient on ne peut mieux à une sujette du monarque, à une femme, à une jeune fille. Les deux derniers vers, surtout, laissent le cœur entièrement persuadé que Chimène reste à la hauteur de son rôle. Elle a atteint la beauté

parfaite de la transfiguration par le sacrifice ; son langage, à deux reprises, en présence du roi, a une sérénité, un calme angéliques. Elle pourra aimer Rodrigue, mais d'un amour divin dans le cloître, où elle achèvera son immolation ; elle va prier, jusque sous ses cheveux blanchis, pour le Cid, l'ennemi acharné des Maures, pour ses triomphes sur l'infidèle. Et le Cid lui-même, déçu dans un amour humain, quoique pur, sentira s'accroître par l'effet d'un sacrifice nécessaire, la foi qui servira à ses triomphes; il devra plus à Chimène que les douceurs d'un amour fragile. C'est ainsi que le sacrifice nous rend quelquefois immortels sur la terre par des œuvres saintes, et nous prépare le ciel. Arrière la tragédie qui ne nous y prépare point, même de loin, en nous élevant l'âme, en fortifiant notre cœur !

En un mot, Chimène est le type de la grâce dans le sens humain et dans le sens divin. Elle a le charme naturel, la délicatesse, les hésitations, les timidités et aussi la faiblesse de la femme, elle a l'héroïsme surnaturel d'une chrétienne ; elle a la grâce virginale qui plaît à la terre ; elle a celle qui descend du cœur de Dieu. Corneille, dans cette tragédie, a été plus loin que son but ;

il n'a voulu peindre qu'une héroïne, il a peint une martyre, presqu'une sainte. C'est que son cœur possédait la foi avec la grâce, et sans le soupçonner, les distillait dans ses vers, en fécondant sa poésie, comme le ciel distille la rosée et fertilise la terre. Il n'a commis qu'une faute sérieuse, c'est de n'avoir pas intitulé sa tragédie : *Chimène et le Cid.*

A bientôt Nicomède après Rodrigue ; après le jeune homme, l'homme lui-même.

DOUZIÈME COURS

Nicomède.

7 Mai 1877.

DOUZIÈME COURS

Nicomède.

Nicomède est peut-être la tragédie la plus originale de Corneille ; c'est la tragédie de l'ironie familière ; elle peint l'homme dans toute sa virile beauté, Rome, au faîte de sa gloire, et déjà dans un état marqué d'abaissement moral ; elle relève le vaincu, elle humilie le vainqueur. Dans le sens le plus ordinaire, le sujet de la pièce, c'est l'union de Nicomède, fils de Prusias, roi de Bithynie, avec Laodice, reine d'Arménie, malgré les intrigues d'Arsinoé, marâtre du jeune prince.

Nous sommes au temps d'Annibal qui vient de mourir par la lâcheté de Prusias. Celui-ci a deux fils, l'aîné, Nicomède, d'un premier lit, et qui vient de conquérir le Pont avec la Cappadoce ; l'autre s'appelle Attale ; il est né d'Arsinoé, seconde femme du roi. Cette dernière, qui a tout empire sur l'esprit de son époux, veut perdre Nicomède et lui enlever sa fiancée, Laodice, jeune

reine d'Arménie, élevée à la cour de Prusias, son tuteur, pour l'unir à son fils Attale, qu'elle vient de rappeler de Rome, où il avait été nourri comme otage. Elle a, pour seconder ses desseins, Flaminius, ambassadeur romain, qui craint, pour sa patrie, le génie naissant, la force d'âme du jeune vainqueur. Il faut l'affaiblir; il faut donner avec la main de Laodice, l'Arménie à son frère; il faut les diviser l'un et l'autre. Nulle part, Arsinoé ne pourra mieux consommer la ruine de Nicomède, qu'en l'attirant hors de son camp, et sans la permission du roi, à la cour.

Elle y réussit, par ses artifices, et nous voyons, au début de la pièce, Nicomède, en présence de Laodice, sa fiancée, qui l'invite à retourner dans son camp, pour éviter la colère du roi. Le jeune homme répond :

Retourner à l'armée ! ah ! sachez que la reine
La sème d'assassins achetés par sa haine ;
Deux s'y sont découverts, que j'amène avec moi
Afin de la convaincre et détromper le roi.

Toutes les circonstances que je viens de décrire, tous les personnages que je viens de nommer, Laodice et Nicomède nous les ont fait connaître, dans un entretien qui est la véritable exposition de la tragédie, comme le nœud en

est formé du retour presque simultané d'Attale et de son frère, à la cour du roi. L'action commence. L'élève de Rome et l'élève d'Annibal sont déjà en présence, sans se connaître. Le premier vient, avec des banalités amoureuses, interrompre la conversation de Laodice et de Nicomède. Cette scène tournerait au comique, si l'ironie du fils aîné de Prusias, de cet inconnu qu'Attale a pris pour un *serviteur* de la reine, ne lui donnait un cachet mystérieux et presque terrible; Nicomède se révèle à demi, en raillant son rival :

Ce grand nom de Romain est un précieux titre;
Et la reine et le roi l'ont assez acheté
Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,
Puisqu'ils se sont privés pour ce nom d'importance
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance;
Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné ;
Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
Pour vous voir renoncer par l'hymen d'une reine,
A la part qu'ils avaient à la grandeur romaine.

C'est à ce jeune héros que s'attaque Arsinoé, avec toutes les ruses d'une femme méchante et sans conscience; elle avoue à sa confidente, Cléone, qu'elle a envoyé au camp deux scélérats stipendiés, Métrobate et Zénon, qui, par son ordre et sous l'apparence du repentir, sont allés se jeter aux pieds de Nicomède et lui avouer que leurs

mains, armées par la reine, n'ont osé le frapper, à l'heure du crime; que le camp est semé d'assassins, vendus à son ennemie pour l'égorger. Nicomède va demander justice au roi; Arsinoé s'en inquiète peu; Prusias sera pour Attale et Flaminius, dans la question du mariage de Laodice; il priera son fils aîné de renoncer à la reine d'Arménie; Nicomède s'y refusera; il est perdu. Pour elle, peu lui importe, au fond, qu'Attale soit ou ne soit pas l'époux de Laodice; elle régnera par la faiblesse de son mari et la perte de Nicomède; elle ne veut qu'être et rester reine de Bithynie :

> Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie;
> Je cherche à m'assurer celui de Bithynie,
> Et si ce diadème une fois est à nous,
> Que cette reine après se choisisse un époux.

Comme Arsinoé l'avait prévu, Prusias reçoit fort mal son fils. Poussé par la jalousie, par la reine, et par un confident vulgaire, il lui ordonne de retourner à l'armée, sans lui permettre de conduire Laodice dans ses États. A ce moment même, Flaminius, au nom de Rome, et tout à fait dans son rôle, demande pour Attale un royaume. Sur le refus de Nicomède, toujours ironique, l'ambassadeur, par une vengeance

habile, prie le roi de vouloir bien, au moins, unir sa pupille, Laodice, au jeune Attale. C'est frapper Nicomède au cœur. Heureusement, la reine d'Arménie, pressée par Flaminius d'épouser le plus jeune des deux princes, menacée même, résiste avec une dignité qui n'est pas sans dédain. Nicomède triomphe, non sans railler l'ambassadeur et lui dire :

> Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,
> Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
> Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire
> Ce que votre harangue y voulait introduire.

Mais Laodice est inquiète du silence d'Arsinoé ; elle connaît cette femme ; elle la déteste, elle la redoute. Jusqu'ici, le drame ne s'est soutenu que par l'admirable peinture des caractères, et par ces dialogues où Corneille excelle. Nous avons vu des luttes particulières, mais sans danger imminent, des âmes hautaines ou astucieuses aux prises les unes avec les autres; l'action générale n'a pas avancé d'un pas. Seul le personnage d'Arsinoé nous inspire une vague terreur ; c'est tout. Attale, malgré une généreuse admiration pour son frère, ne sort pas de la banalité ; le drame va seulement commencer. Prusias appelle son fils. Métrobate et Zénon, re-

pentants, ont dû, dans l'intérêt de Nicomède, accuser la reine de les avoir soudoyés pour assassiner ce jeune prince ; mais, arrivés en présence du roi et conformément à l'esprit hypocrite de leur rôle, c'est Nicomède qu'ils ont accusé de les avoir subornés pour dire Arsinoé coupable d'un crime imaginaire. Leur aveu est né de leurs remords. La trame est habilement ourdie, et cet endroit est éminemment tragique ; en effet, la reine triomphe d'avance, avant que le prince ait reparu devant Prusias ; elle annonce elle-même à son ennemi sa victoire, en tête-à-tête, dans un langage équivoque ; elle joue, pour ainsi dire, avec sa victime ; Nicomède semble perdu dans l'esprit d'un monarque ombrageux ; son père peut devenir son assassin ; on tremble ; la calomnie règne sous le visage d'une femme infernale ; Rome est là qui guette sa proie. Ici, nouvelle scène inattendue, comique par la forme, très-dramatique dans le fond, éminemment vraie ! Arsinoé laisse à peine à Prusias le loisir de parler, à Nicomède celui de se défendre.

Grâce ! grâce ! seigneur, à notre unique appui,

s'écrie-t-elle ; puis elle s'accuse, et cette accusation ironique est le chef-d'œuvre de l'hypocrisie ;

elle se venge en justifiant Nicomède ; elle l'accable en le défendant ; elle déclare, pour finir, qu'elle ne survivra pas à Prusias :

Et sur votre tombeau mes premières douleurs
Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs !

Le roi reste père cependant, malgré son amour aveugle pour Arsinoé ; ou plutôt il hésite, comme tous les hommes faibles, entre sa femme et son fils. Nicomède, toujours grand, répond à Prusias qui veut « être père et mari dans cette conjoncture : »

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS

Et que dois-je être?

NICOMÈDE.

Roi.

L'esclave de Rome ne comprend pas ce noble langage. Au jeune prince qui refuse de choisir entre Laodice et quatre couronnes, il annonce qu'il ira lui, Nicomède, à Rome, remplacer Attale comme otage.

J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi,
Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici,

répond l'héroïque jeune homme. L'intérêt s'ac-

croît, moins par le danger du héros, que par sa grandeur d'âme de plus en plus digne d'admiration. Toute la tragédie paraît être dans le cœur de Nicomède. Elle change de caractère cependant; la pitié l'attendrit. Attale croit triompher. Or, Rome, par la bouche de Flaminius, lui répond, que Nicomède éloigné, son mariage n'importe plus à la maîtresse du monde; ou plutôt il importe à Rome qu'Attale, déjà héritier de trois couronnes, n'y ajoute pas celle de l'Arménie; le jeune prince va se plaindre à celle qui a sans doute pour lui un cœur de mère. C'est en vain qu'il a dit, dans sa naïveté, au froid représentant de la politique romaine :

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime?

Arsinoé est moins franche; elle a moins d'âme encore que Rome; elle craint de déplaire à Rome; que lui fait la douleur d'Attale, de son fils? Elle est reine; son rival est perdu; c'est tout ce qu'elle désirait; elle veut que son fils se venge des mépris de Laodice :

Venge-toi d'une ingrate et quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au dessus d'elle.

Attale a compris; cette âme naïve, mais généreuse, nous émeut de pitié; elle a saisi la

politique de Rome, d'Arsinoé, et n'est pas indigne de l'âme de Nicomède; elle s'élève.

L'émotion change. Une émeute éclate en faveur du héros; c'est Laodice qui a soulevé le peuple. Prusias, le type du roi lâche, prétend que pour calmer la tempête, il va faire voler la tête de son fils sur ses nouveaux sujets. Arsinoé, plus ingénieuse, connaît une porte secrète, par où l'on fera disparaître Nicomède bientôt arrivé sur le rivage; tandis qu'un navire l'emportera avec Flaminius, Prusias et sa suite amuseront le peuple ; il sera facile de l'apaiser, quand la vérité sera connue. Le projet est reconnu admirable, surtout par Prusias, le mari docile. Laodice, qui ignore tout, se croit maîtresse de la situation ; Arsinoé la détrompe en la raillant; elle est au comble des joies de l'enfer, la reine d'Arménie au comble de la colère; elle jettera cent mille hommes en Italie, pour enlever Nicomède à Rome; le contraste de ces deux caractères, dans toute la beauté de leur complet développement, est merveilleux. Qui donc a prétendu que Corneille était inférieur à lui-même dans la peinture des caractères de femmes ? Il en fait souvent des héroïnes, c'est vrai ; il les connaît aussi dans leur égoïsme criminel; et lorsqu'elles n'ont rien d'épique,

comme Arsinoé, il les observe, il les dessine, il les produit sur le théâtre, avec toutes leurs subtilités et leurs détours, comme s'il vivait dans leur âme ; il les élève cependant à la hauteur de la tragédie.

L'intérêt est arrivé à son plus haut degré ; Arsinoé et Laodice, c'est toujours Rome et le monde vaincu en présence ; ce n'est pas Rome qui l'emporte. Tout à coup la victoire passe de la reine astucieuse à la fiancée tout à l'heure malheureuse de Nicomède. Attale annonce que son frère s'est échappé, qu'un inconnu a frappé mortellement le chef des gardes qui conduisait le prisonnier ; Araspe est tombé au seuil même de la porte qui avait déjà livré passage à Flaminius. Celui-ci et Prusias se sont embarqués pour Rome. Au même instant, Nicomède arrive ; il pardonne à son ennemie acharnée, à sa belle-mère Arsinoé ; pour reconnaître son sauveur, il lui a remis un diamant entre les mains ; Attale le présente ; c'est Attale qui a sauvé son frère ! Ce dénoûment est imprévu, naturel, grandiose ; ce serait un des plus beaux du théâtre si Prusias et Flaminius continuaient leur chemin vers Rome ; mais ils reviennent, on ne sait trop pourquoi, recevoir le pardon de Nicomède. Cor-

neille a-t-il voulu, jusqu'au bout, humilier Rome dans son ambassadeur? c'est possible, je le crois même. Prusias, en suivant Flaminius, n'a fait que remplir dignement son rôle, jusqu'à la dernière scène. Quant à Arsinoé, plus prompte que tous les autres à implorer sa grâce, elle ne quitte pas son masque; elle a été, pendant la pièce entière, astucieuse et dissimulée; elle l'est encore à la perfection; elle n'a pas été la plus forte; elle est, à son sens, la plus habile.

Je m'aperçois que je loue le dénoûment après l'avoir blâmé; je déclare donc que j'ai passé les bornes de la critique idéale et catholique, de la critique généreuse, si vous voulez. Il est temps de passer outre, en disant quelque mal de Corneille.

La tragédie de *Nicomède*, jusqu'à la fin du troisième acte, se passe en belles et nobles conversations; en somme l'action languit et ne se hâte au dénoûment qu'un peu plus tard; c'est une trop longue préparation. Est-ce la peine de dire qu'Attale, au premier acte, vient interrompre, sans motif apparent, l'entretien de Nicomède et de Laodice? Une autre erreur de détail est d'avoir confondu Flaminius, fils du général vaincu et tué à Trasimène, avec Titus Quintus qui fut, en effet, député par les Romains,

à la cour de Prusias, pour perdre Annibal. On peut avouer aussi que Corneille a fait Nicomède beaucoup plus grand qu'il n'était. L'histoire nous apprend qu'il devint l'assassin de son père. Mais le poëte est plus haut que l'histoire ; il y prend un nom, il crée un personnage, vrai d'une vérité morale et supérieur à l'homme, digne d'exciter son émulation, de servir d'exemple. J'ai parlé du dénoûment et de ses défauts ; j'aurais en revanche, si je possédais la loupe de Laharpe, beaucoup de petites beautés à révéler dans *Nicomède ;* je m'arrête aux grandes, sans nier les fautes, les négligences de style éparses dans les cinq actes de la tragédie, sans oublier surtout ces deux mauvais vers :

Trois sceptres, à son trône, attachés par mon bras,
Parleront au lieu d'elle et ne se tairont pas.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur le ridicule de ce pléonasme remarqué par Voltaire. Disons cependant que ce même Voltaire a, plus d'une fois, pris des expressions vieillies pour des expressions vicieuses et qu'il a été dur, dans son commentaire, pour ne pas dire cruel, envers un poëte dont il était jaloux, mais qu'il admirait à ses moments lucides.

Il nous reste, avant de passer à l'étude particulière des personnages, deux points à éclaircir. Pourquoi ce style souvent familier? pourquoi ces rôles d'Arsinoé, de Prusias, au-dessous de la dignité tragique? Eh bien! c'est là surtout ce qui me fait admirer Corneille, noble dans *Auguste*, familier dans *Nicomède*, toujours puissant, avec les tons les plus variés. Le grand poëte n'a pas seulement inventé des caractères, des situations, il a inventé dans le style : il a été plus qu'original, il a été audacieux, dans un pays et à une époque où l'on ne croyait pas qu'il fût possible de séparer la grandeur de la pensée et la pompe du langage. N'avez-vous pas vu combien cette ironie, revêtue d'une simplicité presque commune, ajoutait à la force du sentiment? N'avez-vous pas compris, dans les quelques vers déjà cités, que l'ironie est nécessaire au vaincu? qu'elle est l'arme dont il perce le vainqueur? que si elle était pompeuse, cette ironie, elle perdrait son effet? qu'elle est d'autant plus forte qu'elle est plus naturelle, et que par instant, dans sa trivialité elle prend une vigueur plus originale? Quel énergique mépris dans cet hémistiche de Nicomède :

De quoi se mêle Rome[1].

Le terme est vulgaire, mais le sentiment est héroïque. Nous avons défendu le style du poëte qui sort de la noblesse vulgaire et de l'élégance compassée, courons à la défense d'Arsinoé et même de Prusias. Nous avons déjà, à propos du *Cid*, avancé que le poëte tragique nous délasse, par des peintures plus naturelles, plus ordinaires même, de cet héroïsme qui n'est pas fait pour intéresser longtemps notre âme sans la fatiguer, et qui nous tient l'esprit trop tendu, pauvres mortels! L'écrivain varie ainsi le spectacle pour le rendre toujours agréable. Ajoutons qu'en se tenant sans fin dans des régions supérieures, il ne serait pas complétement vrai, et qu'il doit, avant tout, produire sur la scène des effets tragiques. Sans aller aussi loin que Shakespeare et Victor Hugo, son imitateur maladroit, en réservant le goût, disons qu'il n'y a point d'homme qui n'ait ses passions et ne puisse émouvoir, toute distinction de classe et de rang effacée. Pourquoi l'homme ne serait-il pas l'homme tout entier, sur le théâtre? Pourquoi la tragédie, distincte de la comédie par une fin plus élevée, par des passions plus nobles, par des émotions plus sublimes, ne toucherait-elle pas à cette même comédie par certains points, dans le style même, pourvu que les personnages

admis sur la scène, de toute condition et de tout caractère, soient tragiques, sinon par eux-mêmes, du moins en contribuant à l'effet tragique? C'est ainsi que les Grecs l'entendaient. Corneille a été aussi loin qu'eux, plus loin peut-être. Etablissons d'abord la valeur tragique de Prusias. C'est sur sa faiblesse que la reine s'appuie pour perdre Nicomède et ourdir sa trame; grâce à l'aveuglement d'un vieillard, elle nous fait craindre pour le jeune prince; d'un autre côté, le langage de cette même Arsinoé, mêlé d'une raillerie maligne, n'est que celui d'une femme égoïste et cruelle; c'est moins une reine qu'une femme méchante; mais sa méchanceté agit sur un roi et sur un héros; elle prépare les scènes les plus dramatiques! elle fait trembler!

Derrière elle, Rome, avec son égoïsme tyrannique et glorieux, pousse également au but, anime l'action, et relève, par un ton solennel, ce qu'auraient de trop familiers ou voisins de la comédie, des personnages tels que Prusias et la marâtre de Nicomède.

Il me semble, en un mot, que cette tragédie, si généreuse d'ailleurs par l'explosion de tous les sentiments élevés, est aussi une des plus originales de Corneille par l'habile variété des person-

nages, par le mélange du style noble et du langage le plus ordinaire imprégné d'ironie ; elle est même une des plus pathétiques vers la fin ; elle compterait parmi les plus belles, s'il ne lui manquait trop souvent la correction parfaite, et, dans les premiers actes, une émotion plus vive ou plus entraînante, si elle était moins stoïcienne. Considérons maintenant chaque caractère en particulier.

D'Araspe, il n'y a qu'un mot à dire ; il est le confident perfide de Prusias. Instruit par Arsinoé, qui croit tenir tous les fils d'une ténébreuse conjuration contre Nicomède, et qui est, en réalité, l'instrument de Rome, Araspe, sous prétexte d'apaiser le roi, l'excite habilement. En vérité, nous voyons, dans un petit coin de l'Asie, se jouer un des actes les moins connus du grand drame où Rome elle-même n'est que l'instrument de Dieu; le confident Araspe n'en est qu'un des plus indignes comparses, après le roi Prusias, comparse lui-même et des plus obscurs, dans ce merveilleux développement d'une action divine qui préparait elle-même une action non moins tragique et plus divine encore, celle du drame moderne et chrétien.

Mais, qu'est-ce que Prusias? un mari faible, un

sceptique, un roi lâche, soupçonneux, jaloux d'un pouvoir dont il n'est pas digne, et qui ne serait pas connu, s'il n'avait livré Annibal à Rome; il résume en lui tout l'abaissement des hommes à cette époque, toutes les servitudes dont la maîtresse de l'univers s'était rendue coupable; Rome qui savait se diriger lentement vers son but, l'esclavage du monde, tantôt par la force, tantôt par la perfidie, tantôt par la douceur, et même avec les apparences de la justice et de la générosité, Rome ne fut jamais que le tyran de l'humanité. On l'a trop louée; on l'a embellie; le génie de quelques grands écrivains l'a défigurée. Saint Augustin l'a sévèrement jugée, il y a des siècles, et Dieu, qui avait laissé Rome se faire, devait envoyer Jésus-Christ pour défaire la tyrannie de Rome.

Corneille qui le savait, nous a montré l'œuvre de la conquérante dans Prusias. Si la ville de Mars n'eût pas été si puissante, le roi de Bithynie aurait coulé des jours assez innocents, sous la tutelle d'une femme; il a fallu qu'il forçât Annibal au poison; la maîtresse du monde le voulait; et c'est elle aussi qui le pousse, suivant la donnée du poëte, à la perte de son fils. Il y a, d'autre part, dans Prusias, au point de vue

comique, un Argan sous le joug d'une Béralde; Argan craint la mort et Béralde; il aime Béralde; Prusias redoute Arsinoé et Rome; il aime Arsinoé; c'est un vieillard amoureux; mais le tragique a compris, quoiqu'il lui fût permis de côtoyer la comédie, ce qu'il y aurait de ridicule dans un pareil rôle, s'il n'était ennobli de quelque manière. Aussi le roi, qui fait naître le sourire sur nos lèvres, en disant à son fils :

Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche,

parle-t-il ailleurs et presque toujours un langage plus élevé. Corneille n'a pas cru devoir ennoblir les discours de Nicomède, si nobles par les sentiments qu'ils contiennent. Il a châtié Rome sous une forme qui marquait davantage son mépris. Il a, au contraire, et le plus qu'il a pu, idéalisé la parole de Prusias, pour dissimuler le vice de son cœur, en lui laissant quelqu'apparence royale. Un tel personnage peut bien être nécessaire, pour laisser agir librement les passions autour de lui, à cause de sa faiblesse; mais il n'est guère intéressant en lui-même, il a besoin d'être soutenu par le poëte; Corneille n'a point manqué à ce devoir. Bien que Prusias agisse le plus souvent comme un esclave, il parle, à peu d'ex-

ceptions près, comme un monarque ; il est même, dans son langage, plus absolu que don Fernand, le type du roi bon et faible ; il est, lui, le modèle du roi servile, et deux fois lâche, devant Rome et devant Arsinoé. Mais laissons-le parler ; il ressemble à beaucoup d'hommes, hypocrites ou non, dont le cœur, hélas! contredit la bouche. Nicomède est en présence de son père ; il est revenu sans son ordre ; il s'excuse ; voici, malgré des victoires récentes, la sévère leçon qu'il reçoit. Evidemment, Corneille a eu, dans sa pensée, l'idéal de la royauté, au moment où il écrivait ces vers :

Vous êtes aussi bien le véritable roi ;
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse ;
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder :
L'intérêt de l'Etat vous doit seul regarder.
Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute ;
Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute ;
Et comme elle fait brèche au pouvoir souverain,
Pour la bien réparer, retournez dès demain.
Remettez en éclat la puissance absolue ;
Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,
Inviolable, entière ; et n'autorisez pas
De plus méchants que vous à la mettre plus bas.
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,
Vous désobéiraient sur votre propre exemple.
Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux
Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

Corneille semble avoir entièrement oublié Prusias, jaloux de son fils, assassin d'Annibal, esclave d'une femme et de Rome, pour peindre l'âme tendre d'un père, le cœur d'un roi. Ou bien le poëte ne s'est-il pas mépris? Prusias a-t-il, un instant, senti s'agiter en lui les pensées d'un souverain et les tendresses paternelles? Le caractère divin du monarque, du père, ne s'efface jamais complétement chez les plus pervers; le lâche, en particulier, veut toujours être ferme! Tout à l'heure Prusias sacrifiera à l'égoïsme son enfant, son honneur; sa patrie, il l'humiliera, devant l'étranger, devant l'ennemi héréditaire, sous prétexte de modération. Que de Prusias au monde, à cette heure comme dans le passé! que d'humiliations dues à une crainte servile! En somme, avouons que le roi de Bithynie se débarrasse royalement de son fils.

Celui-ci va s'éloigner; mais les intrigues d'Arsinoé et Rome le retiennent pour le perdre, en le provoquant à la désobéissance. Arsinoé ne serait, au fond, que la Béralde de Molière, maniant à son gré un vieillard craintif, si le poëte ne l'avait élevée jusqu'à la puissance tragique; il en a fait l'instrument de Rome et l'ennemie, jusqu'à l'exil ou la mort d'un héros, de Nico-

mède. Comment un semblable caractère peut-il intéresser sur la scène ? Quel est son genre de beauté ? Infernal, il me paraît. Arsinoé n'a pas la grandeur de l'ange tombé ; elle en a l'intelligence, les ressources variées, le charme étrange, et jusqu'à cette profondeur dans le mal qui nous attire comme le gouffre et nous effraie ; elle inspire la terreur qui est un des éléments de la tragédie, elle a cette énergie qui gouverne les âmes, cette suite dans les desseins qu'on admire ; elle va à son but, même quand elle paraît s'en détourner ; elle est souple, elle est femme jusqu'à la perfection, dans le sens le plus détestable du mot ; c'est la femme déchue ; elle a toutes les nuances et les ondulations du serpent, elle fascine comme lui ; Arsinoé nous offre une étude vraie, animée, vivante, de la méchanceté ironique, de l'hypocrisie la plus fine et la plus subtile ; c'est la femme sans cœur ; elle fait trembler ; elle n'a pas un mouvement généreux, mais elle feint la générosité avec un art infini ; elle est bien plus dans son rôle que le Tartuffe de Molière ; elle est plus exacte, plus habile ; il n'y a pas jusqu'à ce langage quelquefois familier, relevé par la raillerie, qui ne donne à la perversité d'Arsinoé une apparence plus naturelle et quelque chose de moins

compassé, de plus original. Pour peindre mieux ce caractère, lisons les vers où, devant Prusias, sous prétexte de sauver Nicomède qu'elle veut perdre, elle l'accuse en ayant l'air de s'accuser elle-même et de le justifier ou du moins d'implorer sa grâce :

ARSINOÉ.

Grâce, grâce, seigneur, à notre unique appui !
Grâce à tant de lauriers en sa main si fertiles !
Grâce à ce conquérant, à ce preneur de villes !
Grâce....

Et plus loin :

Je m'en dédis, seigneur, il n'est point criminel.
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.
De cette aversion son cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
L'abandonne aux fureurs d'une terreur panique;
Que ce vieillard confie et gloire et liberté
Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité,
Ces terreurs, ces fureurs, sont de mon artifice
Quelqu'appas que lui-même il trouve en Laodice,
C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui;
C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui;
De cette seule main part tout ce qui le blesse;
Et pour venger le maître et sauver sa maîtresse,
S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout est trop excusable en un amant jaloux.

Ce faible et vain effort ne touche point mon âme ;
Je sais que tout mon crime est d'être votre femme.

Après s'être accusée de cette manière ironique, elle ment avec impudence ; puis elle ajoute pour répondre à la défense de Nicomède :

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle ;
Quand je le justifie, il me fait criminelle ;
Mais, sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit :
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime !

Toujours la raillerie ! L'aimante Arsinoé ne survivra pas à Prusias ! mais elle se surpasse dans les derniers vers remplis d'une générosité et d'une dignité hypocrites :

Je me retire donc, afin qu'en liberté
Les tendresses du sang pressent votre bonté ;
Et je ne veux plus voir, ni qu'en votre présence
Un prince que j'estime indignement m'offense,
Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

Cette femme artificieuse tiendrait trop de la comédie, malgré l'étrange intérêt qu'elle inspire, si elle ne faisait les affaires de Rome. Rome et Flaminius, sans rien lui imprimer de leur majesté, sont cause que le spectateur souffre moins de l'indignité d'un tel caractère et n'a point, en quelque sorte, le temps d'y réfléchir. Arsinoé fait aussi

mieux ressortir Nicomède et Laodice. Si ce n'est pas le comble de l'art, c'est du moins l'art véritable, sans convention, sans fausse grandeur, sans noblesse outrée.

Flaminius, c'est Rome arrivée au sommet de la puissance et de l'injustice ; Prusias est l'esclave, Rome est le tyran, sous le nom de Flaminius. Celui-ci commande, Arsinoé exécute, le roi obéit. Il y a dans le personnage de l'ambassadeur une gravité qui impose ; s'il n'a plus le vrai fond de l'antique vertu, il en a le sentiment et plus que l'apparence ; il reflète dans sa dignité la grandeur vraie d'une autorité souveraine sur le monde, établie par les siècles, le courage, le travail, le génie, et même un peu par la vertu ; il a de la maîtresse du monde la confiance hautaine, l'adresse hypocrite, la raison sans cœur, l'ironie glaciale ; c'est l'ironie du triomphateur, mêlée de mépris, désarmée quelquefois par l'ironie plus forte de Nicomède ou de Laodice. Un exemple en dira plus que mes paroles ; je choisis cette scène où le fils aîné de Prusias refuse de donner à son frère Attale, c'est-à-dire à Rome, un des royaumes qu'il a conquis. Flaminius lui répond :

A ce que je puis voir, vous avez combattu,
Prince, par intérêt plutôt que par vertu.

Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père ;
Il n'est que le gardien de leur illustre prix,
Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur à son trône attachée
Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.
Certes, je vous croyais un peu plus généreux :
Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.
Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,
Ne voulait point régner sur les murs de Carthage ;
Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain,
Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure :
Le reste de la terre est d'une autre nature.
Quant aux raisons d'Etat qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
Si vous en consultiez des têtes bien sensées
Elles vous déferaient de ces belles pensées ;
Par respect pour le roi, je ne dis rien de plus ;
Prenez quelque loisir de rêver là-dessus ;
Laissez moins de fumée à vos feux militaires,
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

Voltaire trouve, à tort je crois, ces derniers vers d'un bas comique ; l'ambassadeur s'oublie, et la colère l'emporte jusqu'à une insolence familière, mais hautaine. C'est Rome à découvert. Le vaincu, Nicomède, est vainqueur. Toute la tragédie est là. Son défaut serait une ironie trop constante, et quelque chose de tendu, de pénible aussi, de cruel même, si l'auteur n'avait pris

soin de tempérer cette sévérité tragique, déjà adoucie par la familiarité du langage, en créant un personnage plus humain, généreux et confiant jusqu'à la naïveté, héroïque cependant, mais sans raideur, un modèle, en même temps, d'amour fraternel, Attale, dont l'âme, insensiblement éclairée, comprend enfin Rome et Arsinoé, et qui, échappé aux piéges tendus à son innocence par une mère indigne, sauve de la façon la plus naturelle, la plus inattendue le dénoûment, en sauvant Nicomède.

Ce caractère d'Attale a un genre de beauté tout particulier ; au lieu d'être constant, et, depuis le début jusqu'à la fin de la tragédie, conséquent avec lui-même, il se développe sur la scène, à mesure que se développe l'action, hésitant d'abord, docile à Rome qui l'a élevé, jusqu'à la servilité, puis au contact de Nicomède s'élevant peu à peu, et passant d'une admiration sans jalousie, malgré les rivalités de l'amour, jusqu'à un commencement de grandeur. C'est une âme naturellement forte et que l'ignorance où Rome l'a nourrie, a empêchée de se découvrir à elle-même. L'égoïsme de Flaminius et d'Arsinoé, qui, en dernier lieu, le sacrifient impitoyablement, le surprend sans l'épouvanter, l'éclaire,

l'illumine ; de cette épreuve il aurait pu sortir méchant ; il devient un héros.

N'est-il pas beau ce monologue, où Attale, détrompé de Rome par Flaminius et plein de respect pour Nicomède, l'ennemi de Rome, prend le parti de son frère, en ces termes :

Attale, était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres?
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres!
Ah! ce titre à ce prix déjà m'est importun :
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le Ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cède à leur politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux, faisons aussi pour nous.

Si Attale, par sa fraternelle générosité, émeut l'âme plus doucement que Flaminius ou Nicomède, et nous console de Prusias, Laodice nous fait oublier Arsinoé et son rôle odieux. Celle-ci n'est qu'une femme perverse, égoïste, vulgaire au fond, malgré tout son esprit, sous le costume d'une reine. Laodice, prisonnière chez son tuteur, environnée, dans une cour servile, d'un cercle d'ennemis, malgré Prusias, Flaminius, Arsinoé, est reine par le courage, la fermeté, l'héroïsme.

Elle n'a pas les hésitations et les timidités virginales d'une Chimène, elle a cependant l'intuition d'une femme ; elle aide à l'action, en poussant Nicomède à se défendre contre les desseins ténébreux d'Arsinoé ; elle la redoute ; son silence l'inquiète. Elle aime sans que son amour ait rien de commun avec celui des autres femmes ; Corneille, dans cette tragédie, a inventé ou plutôt découvert une nouvelle manière d'aimer. Ce qui unit Nicomède et Laodice, c'est le même héroïsme, c'est l'inébranlable résolution de ne jamais céder devant Rome ; leur amour est sans faiblesse; chacun de ces deux cœurs est pour l'autre un support, double sa force et le maintient dans l'intégrité de la vertu. Ce n'est, en résumé, que la peinture idéale de l'amour vrai, comme la femme antique pouvait le comprendre. Notre âge met plus de lutte dans l'amour.

Laodice est une stoïcienne, Chimène une chrétienne. La première, toutefois, sort un instant de sa vertu stoïque ; c'est quand la reine lui annonce le départ de Nicomède pour Rome, à l'heure même où elle se croit victorieuse au moyen de l'émeute qu'elle a soulevée. Que ne puis-je vous la peindre, en face de Flamininus ! Mais vous la retrouverez, avec les nuances nécessaires, dans

le rôle de Nicomède lui-même. Je préfère vous lire ce passage où la femme poussée à bout, où l'adorable furie exhale sa colère; c'est toujours l'héroïne; elle s'adresse à Arsinoé :

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon âme,
Après le coup fatal de cette indignité
Je n'ai plus ni respect ni générosité.
Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos sujets, avecque tous les miens.
Aussi bien Annibal nommait une folie
De présumer de vaincre ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses Etats
Soutenir ma fureur d'un million de bras;
Et, sous mon désespoir rangeant sa tyrannie....

Ce dernier mot caractérise la fausse grandeur de Rome; Nicomède l'humilie, aussi bas que terre, dans la personne de Flaminius, avec un rare bonheur d'expression. Ce jeune héros, qui aime Laodice comme elle l'aime, sans que rien puisse désunir ces deux âmes fondues en une seule, par une conformité parfaite de sentiments vertueux et de constance héroïque; ce héros, dis-je, ce vaincu, puisqu'il est le fils de Prusias, est le véritable vainqueur de Rome, au faîte de sa puissance; Rome, en lui, n'a pu vaincre une

âme inexpugnable ; toute l'intelligence de Rome, toute sa force, toute sa prudence, toutes ses armées échouent devant la force morale d'un seul homme, né lui-même d'un esclave ! C'est un des plus beaux spectacles que Corneille ait pu nous offrir ; il avait d'abord peint Rome, la plus belle des choses *humaines, maxima rerum ;* dans *Nicomède*, il peint un sujet infiniment plus beau, la fermeté *surhumaine* d'un cœur dont la reine du monde ne saurait triompher ; comme il avait su admirer Rome et l'idéaliser, il la châtie. Mais pour mieux le juger, entendons Nicomède lui-même, quand Flaminius et Prusias lui proposent de céder un royaume à son frère Attale. C'est la colère généreuse qui domine d'abord dans son langage, sous une forme à la fois sublime et familière :

De quoi se méle Rome, et d'où prend le Sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre Etat?
Vivez, régnez, seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après, ou Rome ou la nature.

Nicomède est le digne élève d'Annibal ; il le peint :

Il m'a surtout laissé ferme en ce point
D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.
On me croit son disciple, et je le tiens à gloire ;

Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison
D'avoir réduit mon maître au secours du poison.

A la colère succède l'ironie :

Eh bien ! s'il est besoin de répondre autre chose,
Attale doit régner, Rome l'a résolu ;
Et, puisqu'elle a partout un pouvoir absolu,
C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.
Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi.
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi.
Par quelque grand effet, voyons s'il en est digne,
S'il a cette vertu, cette valeur insigne :
Donnez-lui votre armée et voyons ces grands coups, etc.

Prusias, quelques vers plus loin, demande grâce pour Nicomède à Flaminius :

Le temps et la raison pourront le rendre sage.

A ces excuses de la lâcheté, le héros répond :

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avais, jusqu'ici, vécu comme ce frère,
Avec une vertu qui fût imaginaire,
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets ;
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite) ;
Si j'avais donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,
Elle me laisserait la Bithynie entière,

Telle que de tout temps l'aîné la tient d'un père,
Et s'empresserait moins à le faire régner,
Si vos armes sous moi n'avaient rien su gagner ;
Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser ; et, dans ce beau projet,
Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet !
Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre ;
Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,
Le bien de mes aïeux ou le prix de mon sang.
Grâces aux immortels, l'effort de mon courage
Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage.
Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement ;
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :
Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

C'est le même Nicomède qui dira plus loin à Flaminius :

Sachez que je ne vous prends plus
Que pour l'agent d'Attale et pour Flaminius ;
Et si vous me fâchiez, j'ajouterais peut-être,
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître,
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi.
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

Voltaire a prétendu que Nicomède avait trop humilié Attale, pour que celui-ci ne devînt pas nécessairement son ennemi, au lieu de le sauver. Mais Attale n'était point Voltaire, et les âmes élevées trouvent dans l'humiliation de quoi

s'élever davantage, reconnaître leurs faiblesses, aimer le rude médecin qui les a guéries. Oui, Voltaire avait l'âme trop commune pour comprendre Attale, et Nicomède lui-même.

Revenons à celui-ci. C'est l'ennemi de Rome, ou plutôt c'est Rome elle-même, celle des temps antiques, celle de la pauvreté, des mœurs pures, de la vertu. Il pourrait dire mieux que Sertorius :

> Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

C'est Rome qui renaît, pour punir une fille dégénérée, avec les armes qui ont châtié Carthage et la Grèce. Nicomède est plus qu'Annibal, qu'un général haineux, habile et perfide, plus que la vieille Rome elle-même ; Nicomède porte déjà dans sa poitrine une âme chrétienne ; il hait Flaminius et la tyrannie dont il est l'image, de la haine d'un cœur généreux et franc, de tout l'amour qu'il sent pour la vertu ! Je ne sais si ma pensée ne va pas trop loin, mais quand j'entends cette voix d'un vaincu s'élever seule dans l'univers asservi, et protester, pour le droit contre la force, je songe à cette autre voix, qui s'élève aujourd'hui de Rome elle-même, jadis la maîtresse tyrannique du monde, et qui proteste par la bouche d'un vieillard, de Pie IX,

contre la tyrannie du mal et le triomphe presqu'universel de l'impiété.

Oui, Nicomède est un chrétien ; mais, avouons-le, avec une ombre d'orgueil et de stoïcisme. L'Auguste de Corneille, qui lutte contre lui-même et contre l'humaine faiblesse, avant d'en triompher, peint mieux l'homme et le chrétien. Mais, tel qu'il est, Nicomède est grand, plus grand que le monde, puisqu'il lui résiste, en résistant à Rome, alors la capitale de la persécution. Aujourd'hui, c'est contre Rome elle-même, devenue le centre de la vérité, que l'éternelle persécution du mal dirige ses coups. Celle-ci a rencontré et rencontrera des Nicomèdes, des âmes inexpugnables. Il y a quelques mois, l'un de ces héros, trempés par le catholicisme, Garcia Moréno, périssait sous les poignards des sectaires, en prononçant ces paroles : « Je meurs, mais la vérité ne meurt point. » Et même du sang des martyrs naissent les hommes et les chrétiens ; en ce moment, on les voit partout se lever, se reconnaître, s'unir, prendre confiance, former un peuple ; c'est partout que se fortifie la ligue religieuse du bien, et la France la commande, la France des Œuvres et des Universités catholiques. Il est temps plus que jamais d'espérer.

Ce cours public est le dernier d'une année scolaire où j'ai eu l'honneur de vous faire entendre ma parole pour les Lettres et pour Dieu. Merci, chers auditeurs, de votre empressement à venir m'écouter, de votre constance, de votre bienveillance recueillie, de votre amour, en un mot, pour la totalité de la vérité.

A la rentrée prochaine, nous continuerons à étudier ensemble la famille poétique de Corneille. Dans Chimène et le Cid, nous avons observé les deux types de la piété filiale ; dans Attale, celui de l'amour fraternel. Après Rodogune, après le Menteur qui présentent, sous autant d'aspects différents, le génie de Corneille, Horace sera pour nous le modèle du père, Cornélie et Pauline, ceux de l'épouse ou de la femme chrétienne. Dans une dernière perspective, nous contemplerons Auguste, le roi par excellence, le roi chrétien, maître du monde et de son cœur.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

— Lille. Typ. J. Lefort. 1877 —

